



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE



TV

08/01/18 TMC : *Quotidien* : Yann Barhès exclu premier invité 2018

11/01/18 20h Canal + « *L'info du vrai* » Yves Calvi et David Abiker

12/01/18 C News : *Vive les livres* : PPDA

France 5 : *C'est à Vous*

14/01/18 20h France 2 : *19HLD* : Laurent Delahousse - Diane Kruger , Frédéric Beigbeder

23/01/18 France 5 - *Entrée Libre* : Claire Chazal

<https://www.france.tv/france-5/entree-libre/saison-7/399805-dans-les-pages-de-frederic-beigbeder.html>

25/01/18 France 5 : *La Grande Librairie*

28/01/18 ARTE : *Metropolis – Journal Arte*

21/04/18 France 2 : *ONPC* de Laurent Ruquier



TMC : Quotidien : Yann Barhès exclu premier invité 2018

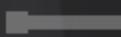
MY TFI

REPLAY ▾

DIRECT ▾



00:43 | 12:02

QUOTIDIEN

MENU ▾

 Suivre

Invité : Frédéric Beigbeder en quête d'immortalité

Le transhumanisme ou comment faire reculer la mort et vivre éternellement, c'est le thème du dernier livre de Frédéric Beigbeder, « La vie sans fin », dans lequel il raconte l'histoire d'un animateur de télévision qui cherche à vaincre la mort. Pour les besoins de son roman, le dandy en

En savoir plus : Yann Barthes



20h Canal + « L'Info du vrai »

TV-PROGRAMME.COM EN CE MOMENT CE SOIR 7 JOURS AUJOURD'HUI GENRES TV DIRECT REPLAY Recherche

Replay: 20H la culture - L'Info du Vrai du 11/01

avec Frédéric Beigbeder



14/01/2018 02h19
durée : 12min
vu 17 fois

Voir tous les replays de L'Info du vrai



résumé

Retrouvez Yves Calvi tous les jours à 18h20 en clair et en direct sur Canal+.



france-tv

accueil

chaînes

catégories

en direct



france 5 en direct en replay toutes les émissions programme tv | C dans l'air La maison France 5 C à vous Le monde en face



accueil > france 5 > c à vous > saison 9

disponible 5 jours

C à vous saison 9 Intégrale : Karine le Marchand et Frédéric Beigbeder

[toutes les vidéos](#)

diffusé le ven. 12.01.18 à 19h00

avec : Patrick Cohen, Pierre Lescure, Maxime Switek, Anne-Laure Bonnet, Marion Ruggieri, Samuel Laurent

témoignages | 60min | tous publics



Anne-Élisabeth Lemoine, accompagnée de Patrick Cohen, Pierre Lescure, Marion Ruggieri et Maxime Switek, reçoit :

- Karine le Marchand pour L'Amour est dans le pré - présentation des nouveaux agriculteurs le 15 et le 22 janvier sur M6

- Frédéric Beigbeder pour le livre « Une vie sans fin » aux Editions Grasset

20h France 2

france-tv | accueil | chaînes | catégories | en direct

france 2 | en direct | en replay | toutes les émissions | programme tv | On n'est pas couché | JT 20h | Amour, gloire et beauté | Rizzoli & Isles



accueil > france 2 > 20h30 le dimanche

disponible -30 jours

20h30 le dimanche

Emission du dimanche 14 janvier 2018

toutes les vidéos

diffusé le dim. 14.01.18 à 20h30

magazines d'actu | 23min | tous publics

- Les invités

L'actrice Diane Kruger sera l'invitée de Laurent Delahousse dans 20h30 le dimanche. Elle est à l'affiche du film « In the Fade » de Fatih Akin, qui a reçu un Golden Globe cette semaine aux États-Unis et est en lice pour les Oscars. Elle y incarne une jeune allemande, qui perd son mari et son fils dans un attentat. L'écrivain Frédéric Beigbeder la rejoindra en plateau. Il viendra nous parler de son nouveau livre « Une vie sans fin » aux éditions Grasset et nous racontera ce qu'il a vécu cette semaine dans un grand hôtel parisien...



france•tv

[accueil](#)[chaînes](#)[catégories](#)[en direct](#)

france 5

[en direct](#)[en replay](#)[toutes les émissions](#)[programme tv](#)[C dans l'air](#)[La maison France 5](#)[C à vous](#)[Le monde en face](#)[accueil](#) > [france 5](#) > [entrée libre](#) > [saison 7](#)

disponible ~30 jours

Entrée libre saison 7 Dans les pages de Frédéric Beigbeder

[toutes les vidéos](#)

diffusé le mar. 23.01.18 à 20h38

émissions culturelles | 3min | tous publics

La cure de jouvence de Frédéric Beigbeder. L'écrivain publie « Une vie sans fin » aux éditions Grasset. Un roman dans lequel l'auteur décrit un monde où l'éternelle jeunesse n'est plus un rêve mais (presque) une réalité...



france-tv

accueil

chaînes

catégories

en direct



france 5 en direct en replay toutes les émissions programme tv | C dans l'air La maison France 5 C à vous Le monde en face



accueil > france 5 > la grande librairie > saison 10

disponible +30 jours

La grande librairie saison 10 François Busnel reçoit Yves Coppens, Colombe Schneck, Jérôme Garcin, Yvan Jablonka et Frédéric Beigbeder

toutes les vidéos

diffusé le jeu. 25.01.18 à 20h50

avec : Yves Coppens, Jérôme Garcin, Colombe Schneck, Ivan Jablonka, Frédéric Beigbeder

émissions culturelles | 95min | tous publics



Écrire sa vie ou celle de sa famille ? Oui, mais comment ? Sous quelle forme ? Mémoires, autobiographie, enquête, récit, fiction, égo-histoire... La Grande librairie vous emmène au cœur de la création littéraire.

Le paléontologue et paléoanthropologue Yves Coppens publie « Origines de l'Homme, origines d'un homme », chez Odile Jacob. Avec lui, Jérôme Garcin, aborde « Syndrome de Garcin », son livre qu'il publie chez Gallimard, tandis que Colombe Schneck évoque « Les Guerres de mon père », publié chez Stock. Enfin, Ivan Jablonka parle de « En camping-car », aux éditions du Seuil et Frédéric Beigbeder d'« Une vie sans fin », son dernier roman aux éditions Grasset.



Metropolis

Jérusalem / Frédéric Beigbeder / Alain Platel / Grace Jones



44 min.

Disponible du 28/01/2018 au 28/04/2018

Disponible en direct : Oui



Découvrez l'offre
VOD-DVD de la
boutique ARTE

arte
VOD-DVD

Malgré les vives tensions qui agitent Jérusalem, des artistes israéliens et palestiniens s'engagent pour un avenir commun - La recrudescence d'agressions à l'encontre de la communauté juive en Allemagne - Frédéric Beigbeder part en quête d'immortalité - Le chorégraphe Alain Platel revisite le "Requiem" de Mozart - Sophie Fiennes a filmé Grace Jones pendant dix ans - Rencontre avec l'artiste Tatjana Doll.

Jérusalem, capitale de la colère

Ville sainte et lieu du Jugement dernier, Jérusalem abrite sur un périmètre très restreint des sanctuaires de trois grandes religions. Depuis que le président américain Donald Trump a reconnu Jérusalem comme capitale d'Israël, et que les pays musulmans ont considéré en retour l'est de la ville comme capitale de la Palestine, le climat est de nouveau tendu. Mais malgré ce contexte, des artistes israéliens et palestiniens tentent de bâtir un avenir commun. Metropolis s'est rendu dans cette ville déchirée.

Frédéric Beigbeder aspire à la vie éternelle

Dans son roman *Une vie sans fin*, l'auteur français part en quête d'immortalité. Il rencontre des spécialistes de la prolongation de la vie et suit une cure détox dans une clinique. Mais l'éternité est-elle vraiment souhaitable ?

RADIO

- 03/01/18** **Europe 1** : Invité de *La Matinale* de Patrick Cohen
Radio Classique : *Passion Classique* d'Olivier Bellamy
- 06/01/18** **France Culture** : *Le Temps des écrivains* de Christophe Ono-dit-Biot
- 08/01/18** **RTS** : *Nectar* : direct de 12h à 12h35
- 09/01/18** **Radio Classique** : *La Matinale* de Guillaume Durand – Direct 9h05-9h30
France Inter : *L'Heure Bleue* de Laure Adler en direct 20h-21h
- 14 janvier** **RTL** : Bernard Lehut
<http://www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/les-livres-ont-la-parole-une-vie-sans-fin-de-frederic-beigbeder-7791809038>
- 23 janvier** **France Inter** : *La bande originale* de Nagui
- 26/01/18** **Europe 1** : *La voie est livre* de Nicolas Carreau
- 10/02/18** **Europe 1** : *Ceci dit* de Philippe Vandel
<http://www.europe1.fr/emissions/ceci-dit/ceci-dit-frederic-beigbeder-100218-3570662>
- 29/04/18** **RTS** : Les Beaux parleurs : <https://www.rts.ch/play/radio/les-beaux-parleurs/audio/en-direct-du-salon-du-livre?id=9486704&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>



Melting Pop - Invité : Frédéric Beigbeder - 03/01/2017

09h35, le 03 janvier 2018

AA



PODCASTS

TÉLÉCHARGER

LE DÉBAT D'EUROPE MATIN EST UNE CHRONIQUE DE L'ÉMISSION EUROPE MATIN
DIFFUSÉE LE MERCREDI 03 JANVIER 2018

Partagez sur :



Toute l'actualité culturelle avec Patrick Cohen, en compagnie des spécialistes de la rédaction d'Europe 1 qui voient les films, écoutent les musiques et lisent les livres. Ils visitent les expos et vous proposent les spectacles qui vont faire événement. Sans préjugés, sans concession, sans trop se prendre au sérieux non plus... Chroniques, invités, extraits : de quoi vous donner envie !

Invité :

Frédéric Beigbeder, Ecrivain, journaliste

La « vie sans fin » de Frédéric Beigbeder



Le 03 janvier 2018, écrit par Radio Classique

Lire plus tard 

Partager l'article   

Olivier Bellamy reçoit l'écrivain Frédéric Beigbeder, à l'occasion de la sortie de son nouveau roman « Une vie sans fin » aux éditions Grasset.

Le premier livre de Frédéric Beigbeder « Mémoire d'un jeune homme dérangé » le propulse vers le succès. Créateur en 1994 du « Prix de Flore » et président du jury, directeur de la rédaction du magazine « Lui », Frédéric Beigbeder poursuit sa carrière entre romans et cinéma. Il réalise son premier film « L'Amour dure 3 ans » en 2006, adapté de son propre roman du même titre.

Frédéric Beigbeder revient en tant qu'écrivain avec « Une vie sans fin » aux éditions Grasset. « La vie est une hécatombe. 59 millions de morts par an. 1,9 par seconde. 158 857 par jour. (...) Pourquoi tolérons-nous ce carnage quotidien sous prétexte que c'est un processus naturel ? Avant je pensais à la mort une fois par jour. Depuis que j'ai franchi le cap du demi-siècle, j'y pense toutes les minutes. Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir. »



Le Temps des écrivains par Christophe Ono-dit-Biot

le samedi de 17h à 18h

Art et création



58min

La vie, la mort avec Régis Jauffret et Frédéric Beigbeder

06/01/2018



PODCAST



EXPORTER



Régis Jauffret et Frédéric Beigbeder sont les invités de Christophe Ono dit Biot à l'occasion de la parution de leurs livres respectifs : "Microfictions 2018" (Gallimard) et "Une vie sans fin" (Grasset).



Régis Jauffret et Frédéric Beigbeder • Crédits : Christophe Ono dit Biot - Radio France

Aujourd'hui, cap sur 2018 et sa rentrée littéraire avec ce que nous pouvons considérer comme le premier Temps des écrivains de l'année, avec un choc, un duel, un face à face entre les deux calibres de 2018, rayon fiction française, Frédéric Beigbeder, qui signe son grand retour au roman, et Régis Jauffret qui signe, lui, son retour à la micro-fiction.

Frédéric Beigbeder, prix Renaudot 2009 avec *Un roman français*, publie *Une vie sans fin* chez Grasset. L'histoire d'un homme, peut-être lui, qui a décidé, voyant le temps avancer, franchissant même le cap du demi siècle, vivant avec une femme plus jeune que lui et surtout deux autres filles, ses filles, beaucoup plus jeunes que lui - et heureusement - décide d'en finir avec la mort, en se lançant dans une frénétique course contre la montre pour être le premier à tester les méthodes pour devenir immortel sans en passer par l'Académie française d'ailleurs...

Son héros rencontre, en Israël, en suisse, en Autriche, en France et aux Etats-Unis les plus grands chercheurs en longévité humaine et s'essayera aux dernières recherches de pointes légales - ou illégales - pour conjurer la mort, du rajeunissement des cellules au rétrécissement des télomères, de l'injection de cellules souches à la crispérisation de l'ADN, de la greffe d'organe de porc humanisé à la fusion homme-robot par stockage numérique sur l'ADN. Autant de protocoles destinés à remplacer autour de 2030 notre bon vieil homo sapiens par une nouvelle espèce, les post humains. Y arrivera-t-il ? On va laisser nos auditeurs le découvrir dans ce roman qui n'est pas, nous dit-il, de la science fiction mais de la science non-fiction... Nous avons eu *Zero K* de Don de Lillo il y a quelques mois. Vaincre la mort, est-ce devenu le nouveau défi des écrivains ? Si tant est que ça n'a pas toujours été, au fond, leur but...

En 2007 paraissait *Microfictions* qui valait à Régis Jauffret le Prix France Culture-Télérama. 11 ans après il publie, toujours chez Gallimard, *Microfictions 2018*. 1000 pages ou presque avec 500 textes, d'Aglaé à Zéro baise, où, en une page et demie, il raconte un morceau de vie, des portions d'humanités, ou d'humanités. Des vies banales ou monstrueuses, un couple de parents et leur fille autiste qui tombe amoureux du président, un homme qui en a assez de voir des anges sur l'épaule de sa femme, une femme qui ne se trouve pas belle et qui kidnappe ses amants d'un soir avant de les offrir à son désir puis à l'œil d'une camera qui les rendra visibles pour tous, partout, via le réseau internet, un enfant mal aimé qui poignarde sa mère... Ce sont des petits contes merveilleux de noirceur, où l'on a un peu l'impression de traverser une foule et de s'arrêter sur l'un, sur l'autre. On parlait de la mort avec Frédéric Beigbeder, ce qui revient à parler de la vie. En 2007 quand son éditeur l'interrogeait sur le mot « microfictions » Régis Jauffret répondait : *C'est une tentative de faire rentrer toute la vie d'un homme ou d'une femme dans une goutte d'eau, la goutte d'eau étant cet espace très limité d'une page et demie.*

Si pour Frédéric Beigbeder le nouveau défi de l'écrivain au XXI^e siècle semblait être de vaincre la mort, ne sagirait-il pas plutôt, en ce qui concerne Régis Jauffret, de « rivaliser avec la vie », si l'on se fie à la phrase qui présente son livre, « toutes les vies à la fois » ?

“ Tous les écrivains se prennent pour Dieu, Frédéric Beigbeder



Melting Pop - Invité : Frédéric Beigbeder - 03/01/2017

09h35, le 03 janvier 2018

AA



PODCASTS

TÉLÉCHARGER

LE DÉBAT D'EUROPE MATIN EST UNE CHRONIQUE DE L'ÉMISSION EUROPE MATIN
DIFFUSÉE LE MERCREDI 03 JANVIER 2018

Partagez sur :



Toute l'actualité culturelle avec Patrick Cohen, en compagnie des spécialistes de la rédaction d'Europe 1 qui voient les films, écoutent les musiques et lisent les livres. Ils visitent les expos et vous proposent les spectacles qui vont faire événement. Sans préjugés, sans concession, sans trop se prendre au sérieux non plus... Chroniques, invités, extraits : de quoi vous donner envie !

Invité :

Frédéric Beigbeder, Ecrivain, journaliste



RTS.ch PROGRAMME TV SPORT INFO

PLAY RTS

Vidéo

Radio

1

2

3

M

Pop

Classique

Jazz

Accueil

Émissions par date ▾

Émissions de A à Z ▾



Image: Lionel Bonaventure

Nectar, 08.01.2018, 12h06

Les écrivains sont-ils des transhumanistes qui s'ignorent?

L'immortalité traverse tout le monde littéraire, de Gilgamesh, tout premier roman de l'histoire, à "Dorian Gray" de Oscar Wilde en passant par le "Faust" de Goethe, et jusqu'à... Frédéric Beigbeder. Dans son nouveau roman "Une vie sans fin" (Grasset, 2018) aux forts accents autobiographiques, le narrateur cinquantenaire se découvrant mortel et peu fier de l'être se lance dans une enquête auprès des plus grands chercheurs spécialistes de la lutte contre le vieillissement et autres transhumanistes.

Et si le principal moteur des écrivains était d'échapper à la mort? Nectar pose la question à Frédéric Beigbeder.

Une proposition d'Anne Laure Gannac.

L'HEURE BLEUE

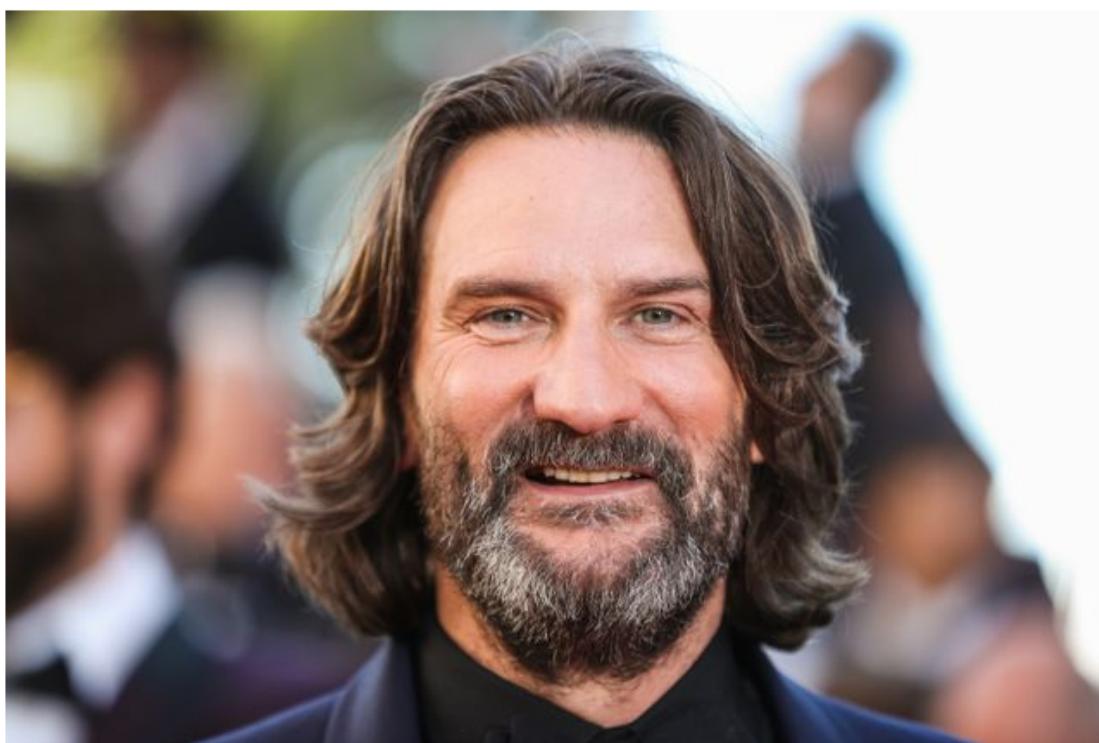
mardi 9 janvier 2018

L'utopie de Frédéric Beigbeder

▶ 54 minutes

 (RÉ)ÉCOUTER

L'écrivain se trouve de son propre aveu, "obsédé par la mort depuis qu'il a refait sa vie avec une jeune femme". Mais pas seulement puisqu'il a solennellement promis à sa toute jeune fille qu'il ne disparaîtrait jamais.



Frédéric Beigbeder à Cannes le 20 mai 2017 © AFP / Valery HACHE

Du coup, il a cherché, il a pratiqué le journalisme gonzo. Quésaco ? C'est à la fois une méthode d'enquête et un style d'écriture ne prétendant pas à l'objectivité, le journaliste étant un des protagonistes de son reportage et opposé aux dogmes de neutralité subjective de la profession. Le résultat est "*Une vie sans fin*" sorti aux **Editions Grasset**. **Frédéric Beigbeder** a donc écrit un roman d'amour comme une enquête "gonzo" et inaugure un genre nouveau : la science-non-fiction. Pendant trois ans, l'écrivain est parti à la recherche de la vie éternelle en se documentant, en rencontrant des dizaines de personnalités à travers le monde, chercheurs, universitaires ou encore médecins, il s'est même fait "lasériser" le sang dans un centre médical de bien-être en Autriche. Un endroit réputé pour booster les organismes mal en point, c'est paraît-il "le lieu de détox préféré de Vladimir Poutine, ou de Sarah Ferguson". Un livre qui parle d'un sujet lourd mais que **Frédéric Beigbeder** a essayé de traiter avec légèreté.

Pastille sonore : Frédéric Saldmann

Choix musical : France Gall avec "*Les petits ballons*"

Archives :

- **Archive Ina du 17 février 1975 (Radioscopie)** : Roland Barthes évoque son rapport à l'écriture
- **Archive Ina de 2007** : Jean d'Ormesson passe pour un écrivain du bonheur , sa vision de la vie et de la mort
- **Extrait de l'Heure Bleue su France Inter du 21 septembre 2017** : Don de Lillo à propos de son livre *Zéro K* et la cryogénéisation

Générique : Veridis Quo des Daft Punk



En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies vous permettant d'accéder à des services et offres adaptés l'utilisation de boutons de partage sociaux et nous permettre de mesurer l'audience.
 Pour en savoir plus et paramétrer les cookies, [cliquez-ici](#).

Les livres ont la parole

🕒 1 min de lecture

"Les Livres ont la parole" : "Une vie sans fin", de Frédéric Beigbeder

L'auteur de "99 francs" et d'"Un roman français" publie chez Grasset "Une vie sans fin". Un roman dans lequel il explore les techniques pour tendre vers l'immortalité.



Les livres ont la parole

Bernard Lehut



▶
🔄
00:19
05:20
🔊
🗑️

Les livres ont la parole du 14 janvier 2018 📄 Télécharger
 Crédit Image : LIONEL BONAVENTURE / AFP | Crédit Média : Bernard Lehut | Durée : 05:21 | Date : 14/01/2018

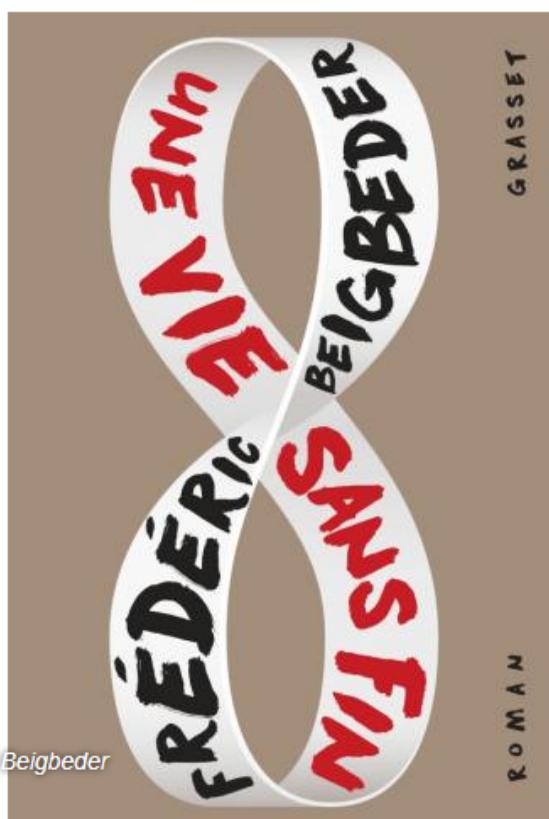
**Bernard Lehut**

Journaliste RTL

PUBLIÉ LE 14/01/2018 À 08:01

Désormais quinquagénaire et père de famille, l'écrivain à la réputation de noctambule et de fêtard pense à la mort et fait le tour du monde des dernières techniques qui permettent d'en retarder l'échéance voire de nous rapprocher de l'immortalité.

C'est un roman de science non-fiction, comme le définit lui-même Frédéric Beigbeder. "J'ai envie de profiter de la vie le plus longtemps possible, **je ne vois pas l'utilité de cette mort qui n'est que du chagrin**, qui est une tragédie, et qui ne nous fait que souffrir au fond. Pourquoi est-ce que nous serions provisoires ? Il n'y a pas de raison", estime l'auteur.



"Une vie sans fin", de Frédéric Beigbeder
Crédit Grasset

Frédéric Beigbeder publie *Une vie sans fin* chez Grasset.

LA BANDE ORIGINALE

mardi 23 janvier 2018

Frédéric Beigbeder et le live d'HollySiz

▶ 78 minutes

 (RÉ)ÉCOUTER
 



Frédéric Beigbeder est l'invité de La Bande Originale pour nous présenter son dernier roman, "Une vie sans fin" (Ed. Grasset) en librairie depuis le 3 janvier. HollySiz sera en live pour trois titres.



Frédéric Beigbeder et son spa audio © Radio France / Anne Audigier

La bande : Leïla Kaddour-Boudadi, Daniel Morin, Tanguy Pastureau, Albert Algoud et Thomas Wiesel.

Frédéric Beigbeder est l'invité de La Bande Originale pour nous présenter **son dernier roman, "Une vie sans fin" (Ed. Grasset) en librairie depuis le 3 janvier.**

« La vie est une hécatombe. 59 millions de morts par an. 1,9 par seconde. 158 857 par jour. Depuis que vous lisez ce paragraphe, une vingtaine de personnes sont décédées dans le monde – davantage si vous lisez lentement. L'humanité est décimée dans l'indifférence générale. Pourquoi tolérons-nous ce carnage quotidien sous prétexte que c'est un processus naturel ? Avant je pensais à la mort une fois par jour. Depuis que j'ai franchi le cap du demi-siècle, j'y pense toutes les minutes. Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir. » F. B.

Contrairement aux apparences, ceci n'est pas un roman de science-fiction. (Source : site des Editions Grasset).



POLITIQUE INTERNATIONAL SPORT MÉDIAS CULTURE ÉCONOMIE SOCIÉTÉ FAITS DIVERS SANTÉ

TROPHÉE

ACCUEIL / LA VOIX EST LIVRE / 27/01/2018

La voix est livre - Frederic Beigbeder - 27/01/18

SAISON 2017 - 2018 © 16h37, le 27 janvier 2018

AA



PODCASTS

TÉLÉCHARGER

Partagez sur :



Nicolas Carreau met la littérature à l'honneur chaque samedi, de 15h à 16h. Dans La voix est livre, il recevra un écrivain, lira un livre, donnera la parole aux libraires et ira visiter la bibliothèque d'une personnalité. Les livres, tous les livres, prennent leur temps sur Europe 1.

L'invité : **Frederic Beigbeder** « *une vie sans fin* » aux éditions Grasset



ACCUEIL / CECI DIT / 10/02/2018

Ceci dit - Frédéric Beigbeder - 10/02/18

SAISON 2017 - 2018 © 13h13, le 10 février 2018

AA



PODCASTS

TÉLÉCHARGER

Partagez sur :



Le samedi, Philippe Vandel reçoit un invité pour une interview « à la Vandel ». Au menu : la question que tout le monde se pose, mais aussi la question que personne n'ose poser. Un entretien sans faux-semblants, très documenté, porté par la générosité et le respect.



RTS : Les Beaux parleurs

PLAY **RTS**

Vidéo

Radio

1

2

3

M

Pop

Classique

Jazz

Accueil

Émissions par date ▾

Émissions de A à Z ▾



Les beaux parleurs, 29.04.2018, 11h03

En direct du salon du livre

En direct du Salon du Livre de Genève, Jonas Schneider est entouré pour cette émission de Suzette Sandoz, Michel Audétat, Fred Valet et de l'humoriste Nathanaël RoCHAT. L'équipe débat sur l'initiative monnaie pleine, sur le fait que la soupe populaire lausannoise est distribuée à tous, même aux dealers et sur l'Académie de Police de Savatan, plus que... Une partie d'émission, manière l'écrivain livre "Une vie sans fin",



Image: Julien Audemars/Phillipp

702

PLAY

RTS

à playlist

Partager

Emission entière

86:22

- | | | |
|---|---|-------|
| 1 | La chronique de Nathanaël RoCHAT | 03:20 |
| 2 | Frédéric Beigbeder ne veut plus une vie sans fin | 04:32 |
| 3 | Le portrait humoristique de Frédéric Beigbeder par Carlos Henriquez | 04:56 |
| 4 | Le drame de l'auteur suisse | 02:32 |
| 5 | Le permis vélo | 02:18 |
| 6 | Ecrivain 2.0 | 02:56 |

PRESSE ECRITE

- Dec/janvier** **Vanity Fair** : *Lettre de Carinthie*
- Dec/Janvier** **Technikart** : couverture et grand itw
- Dec/Janvier** **Magazine Littéraire** grand papier dossier principal « utopie » avec Emmanuel Poncet
- Dec/Janvier** **Lire** : extraits : papier Alexandre Fillon
- Dec/Janvier** **Grand Seigneur** : couv + itw avec Olivier Malnuit
- Dec/Janvier** **Psychologies Magazine** : Christine Sallès
- janvier 18** **Transfuge** : Vincent Roy
- 29/12/17** **Elle** : itw d'Olivia et Nathalie Dupuis
- 30/12/17** **Le M Magazine** : Le Défilé de Frédéric Beigbeder
- 03/01/18** **Libération** : portrait par Luc Le Vaillant
- 04/01/18** **L'Obs** : Itw croisée Régis Jauffret / Frédéric Beigbeder
- 05/01/18** **Madame Figaro** : Confidentiel
Le Figaro Magazine : 4 pages d'itw avec Jean-René Van der Plaetsen
- 07/01/18** **JDD** : Laetitia Favro
- 08/01/18** **Le Parisien** : Pierre Vavasseur
La Libre Belgique : Guy Duplat
- 11/01/18** **Le Point** : itw de Michel Schneider
- 12/01/18** **Madame Figaro** : ouverture pages livres Isabelle Potel
- 16/01/18** **Le Nouvelliste Suisse** : Laurence de Coulon
- 17/01/18** **Version Femina**

18/01/18 **Le Figaro Littéraire** : Etienne de Montety
L'Impartial Suisse : Laurence de Coulon
La Cote

21/01/18 **L'Echo Républicain** : Rémi Bonnet
Le Matin dimanche : Isabelle Falconnier

25/01/18 **La Vie** : Une de La Vie + 3 pages itw de Marie Chaudey

27/01/18 **Le Soir** : interview trois pages Nicolas Crousse

30/01/18 **Le Figaro** : itw de Vincent Tremolet

31/01/18 **Le Temps** : Sylvia Revello

01/02/18 **Stylist** : Elisa Seydi

09/02/18 **La Dépêche de midi** : interview

09/02/18 **Le Figaro Magazine** : annonce conférence

10/02/18 **L'Equipe Magazine** : Fenêtre sur corps

Février **Glamour** : Celine Perruche

Février **Marie-Claire** : ouverture pages livres Gilles Chenaille

Février **Jalouse** : Thibault de Montaigu

Février **Avantages** : Isabelle Bourgeois

Février **GQ** : itw pleine page : Elisabeth Philippe



FANFARE

LETTRE DE CARINTHIE

COMMENT DEVENIR UN SURHOMME

Le prochain livre de FRÉDÉRIC BEIGBEDER, Une vie sans fin, est un roman gonzo sur la longévité humaine. Pour les besoins de son enquête, l'écrivain s'est fait « lasériser » le sang dans une clinique en Autriche.



Le « centre médical de bien-être Viva Mayr » est situé sur les bords du lac de Wörth en Autriche. Dans ses mémoires, Keith Richards affirme qu'il n'a, contrairement à la rumeur, jamais effectué d'autotransfusion sanguine dans cette clinique. Mais ma curiosité est plus forte que la vérité. D'autant plus que cet institut est aussi – à en croire le Web – le lieu de « détox » préféré de Vladimir Poutine, Sarah Ferguson, Alber Elbaz et Uma Thurman. Si je recopie ces noms propres, ce n'est pas tant par goût du name-dropping que pour souligner le fait que cet endroit est unanimement considéré comme le meilleur centre de détox au monde. Si un établissement jet-set peut me nettoyer le sang, le foie et les intestins, cela mérite d'être essayé. De Paris aux montagnes de la Carinthie, il n'y a que deux avions à prendre : Paris-Vienne et Vienne-Klagenfurt. À l'arrivée, l'hôtel comprend une piscine, un lac, le soleil, la montagne et des massages des pieds.

FUMOIR

C'est un établissement de cure ultramoderne au bord d'un lac bleu, une sorte de brique de Lego blanche. Un sosie de Claudia Schiffer me tend la carte magnétique de ma chambre. Le panorama, spectaculaire, ressemble à une affiche punaisée sur le mur d'une agence de voyages slovène. La spécialité de la clinique Viva Mayr se nomme la « digital detox », sa raison d'être, la régénération des membres de l'upper class occidentale. Les ordinateurs et les téléphones portables y sont fortement déconseillés et le Wi-Fi installé uniquement sur demande. Le programme des festivités est terrifiant :

- détox digestive (l'établissement sert uniquement des légumes) ;
- purge par ingestion de sel d'Epsom (selles fulgurantes) ;
- diverses thérapies régénératrices (lavements du côlon, massages lymphatiques, stimulation électromusculaire) ;
- séances de respiration d'oxygène (« Interval-Hypoxy-Hyperoxy-Training »), comme chez Michael Jackson ;



- thérapies nasales aux huiles essentielles ;
- les passages obligés de tous les hôtels cinq étoiles : fitness, shiatsu, spa, yoga, sauna, hammam ;
- et enfin la fameuse « Laserlight-Intravenous-Injection-Blood-Therapy ».

CULPABILITÉ À 1 000 EUROS PAR JOUR

A peine entré dans la salle à manger, où des patients obèses mastiquent silencieusement en peignoir de bain, je comprends mon erreur. Le réfectoire design sent la carotte fade, le céleri mou, le navet chiant et la purée de pois chiche. J'adore le houmous, mais de là à habiter dedans... De temps en temps, un client se précipite aux toilettes. Le directeur nous explique qu'il faut mâcher quarante fois chaque bouchée avant de l'avalier. C'est la grande découverte du fondateur de la clinique : nous mangeons trop vite, trop gras, trop tard et trop souvent. Tout semble organisé pour culpabiliser au maximum les riches consommateurs en savates éponge. Je suis entouré d'individus ruminants et solitaires qui regardent tristement le ponton menant vers le lac. La post-humanité sera-t-elle bovine ?

On m'apporte un burger de tofu avec du pain rassis d'épeautre et des légumes cuits au wok. N'est-il pas tout de même paradoxal que ces endroits conçus pour ne pas mourir donnent autant envie de se suicider ? Je considère cette diète comme un défi de télé-réalité, une nouvelle saison de « Je suis une célébrité, sortez-moi de là ! » Je m'endors dans un fauteuil-bulle relaxant, avec luminosité tamisée et bruit de vagues. Viva Mayr propose un bonheur simple, à la portée de toutes les bourses prêtes à dépenser mille euros par jour.

Mon attirance pour les sanatoriums doit être génétique. Je descends d'une famille de médecins qui, au début du XX^e siècle, a créé une dizaine d'établissements de cure dans le Béarn. Dans mon enfance, mon grand-père m'a raconté qu'entre les deux guerres, les tuberculeux dinaient en smoking et les femmes en robe longue, au son d'un quatuor de musique de chambre, en admirant le crépuscule sur les Pyrénées. Désormais, les curistes maigrissent dans des peignoirs de serviette-éponge et glissent du sauna à la piscine sur des

pantoufles en tissu. *La Montagne magique* est loin. J'ai pitié de tous ces corps inusités qui se privent de nourriture en espérant remonter dans l'échelle du sex-appeal. Comment voulez-vous être désirable en peignoir et claquettes ? Ne comprennent-ils pas que leur vie sexuelle est terminée ?

Le lendemain, on me fait passer toute une batterie de tests d'allergies : une doctoresse chaussée de sandales Birkenstock verse différentes poudres sur ma langue tout en mesurant mes réflexes musculaires. Avec l'accent d'Arnold Schwarzenegger, elle m'explique que je suis intolérant à l'histamine, une substance qu'on trouve dans le vin vieux et le fromage qui pue. La vie est mal fichue : me voilà donc réfractaire à mes deux aliments favoris. Ensuite, elle trempe mes pieds dans un bain de sel muni d'une électrolyse bouillonnante. Au bout de cinq minutes, l'eau devient marron. Dans l'Évangile, Jésus lave les pieds des gens pour les purifier. La clinique détox ne fait qu'actualiser sa méthode. L'opération est supposée

me débarrasser de mes toxines, mais je me sens sali.

La dame dit « ja, ja » après chaque phrase. Elle joue aux devinettes en me massant le ventre : « Ne me dites pas ce que vous avez, je vais le découvrir. » Elle saupoudre encore ma langue avec toutes sortes de poudres immondes : du jaune d'œuf séché, du fromage de chèvre, du lactose, du fructose, de la farine... puis prend ma tension. « Bien. Vous avez le foie gras et de

l'hypertension. Je vais vous prescrire du zinc, du sélénium, du magnésium et de la glutamine. »

Trois cygnes bronzent sur la pelouse, sous la surveillance des sapins noirs. Les nuages glissent à la surface du lac. Je crève la dalle et je me rue fréquemment aux toilettes à cause du sel d'Epsom (une sorte de vidange pour humains, épargnons les détails), mais je me sens malgré tout confiant en mon avenir purifié. Les épinards sont mon seul aliment du jour. La diète augmente la durée de vie... mais surtout la faim.

Le troisième jour, c'est courgettes et carottes. Je les mâche lentement en songeant à l'énorme côte de bœuf de la taverne Gandarias à Saint-Sébastien, qui, en saison, est accompagnée de cèpes sautés à l'ail et au persil. Malgré ces pensées malsaines, je dois admettre qu'au bout d'un temps, la faim se calme ; le ventre cesse de souffrir ; on se sent léger. Le jeûne fait planer. Toutes les religions prévoient une diète annuelle : le carême, le ramadan, Yom Kippour, même Gandhi l'hindouiste

N'est-il pas paradoxal que ces endroits conçus pour ne pas mourir donnent autant envie de se suicider ?





faisait la grève de la faim. Le jeûne rend jeune. Chez Viva Mayr, on le nomme « Time Restricted Feeding » (TRF). La famine intermittente brûle les réserves de glucides et déclenche l'autophagie (on élimine les graisses) et la régénérescence des cellules, ce qui allonge l'espérance de vie. Je suis fier d'être un quinquagénaire volontairement victime de malnutrition.

RÉVEILLÉ PAR LE SABRE DE LUKE SKYWALKER

L'heure de la purification sanguine a sonné. Je croyais qu'une pompe aspirait le sang du patient pour le faire circuler dans une machine à laver avant de le réinjecter dans les artères. Telle n'est pas exactement la méthode de l'« Intravenous-Laser-Therapy ». Ce n'est pas non plus une simple ozonothérapie comme au Palace Merano

chez Henri Chenot – ça, c'est l'ancienne école! La veille, on m'a prélevé du sang pour savoir s'il manquait d'antioxydants ou de sels minéraux. Une fois le résultat connu, on m'allonge sur un lit-fauteuil et on me plante dans le bras une perfusion de vitamines censées détoxifier mon foie. Il ne s'agit pas d'une transfusion sanguine mais d'un sac de produits reliés à ma veine. L'originalité est qu'ici, les médecins autrichiens ajoutent un rayon laser dans

l'intraveineuse afin d'injecter de la lumière dans ma veine par fibre optique. L'effet de cette thérapie est reconnu en Allemagne, en Autriche et en Russie mais pas en France. Je rappelle qu'un rayon laser est capable de découper du diamant ou de l'acier. Dieu merci, dans mon bras, la puissance du laser est réduite. Selon les « physiciens » de la clinique, mes globules rouges et blancs seront boostés et les cellules-souches réveillées par la lumière du sabre de Luke Skywalker. J'ai confiance car ce n'est pas ma première opération au laser. En 2003, un rayon blanc a supprimé ma myopie en brûlant mes deux rétines.

Durant quarante minutes, je reste allongé avec cette aiguille-laser dans mon bras droit, mon sang éclairé par un rayon rouge : c'est le Studio 54 dans ma veine cubitale médiane. J'imagine les immunoglobulines qui dansent le disco dans mon organisme avec les interférons et les interleukines en guise de paillettes. Je peux voir la lumière rouge briller à travers la peau de mon bras comme une boule à facettes. Je prie pour que cette opération serve à quelque chose : « Ô Seigneur Jésus, merci de mettre la lumière dans mon sang. Ceci est mon sang éclairé pour Vous et pour la multitude, en rémission des péchés, Vous ferez cela en mémoire de moi. Give me the funk, the whole funk and nothing but the funk, amen. »

Ne pouvant bouger le bras droit, je prends des notes avec la main gauche. L'infirmière se moque (en allemand) de mon écriture dégénérée. Deux patientes sous perfusion se racontent leur vie en russe : sûrement des épouses d'oligarques en quête d'un rafraîchissement pendant que leurs maris les trompent avec des prostituées à Courchevel. Le laser émet un petit sifflement de science-fiction et une chaleur diffuse dans mon être. Par la baie vitrée, je contemple une cigogne au regard méprisant, deux cygnes comme des taches de neige sur la pelouse et trois canards qui plongent la tête sous l'eau en me voyant cracher de la lumière. Ces volatiles n'ont pas de « laser-blood », eux. Ils font partie de l'Ancienne Nature. Ils disparaissent sous la surface comme des autruches aquatiques pour ne pas voir l'Apocalypse qui se prépare. Nourrissant mes plaquettes de photons, j'entre dans la Nouvelle Nature.

Si nous étions dans *A Cure for Life*, je saignerais des yeux et l'on verrait deux rayons laser sortir de ma tête par les orbites. Mais il ne se passe rien d'autre. L'infirmière vient changer ma fibre optique pour introduire un autre laser, de couleur jaune cette fois. Le laser rouge envoie de l'énergie alors que le jaune augmente la vitamine D et la production de sérotonine. C'est comme d'injecter du soleil à l'intérieur de ton bras; un antidépresseur puissant comme un shoot d'opium pur. En fait, dans ce type de cure revitalisante, on te prive de drogue pour t'en donner d'autres, plus lumineuses. Il est encore plus original de voir une lumière jaune briller sous ma peau. Au moins, le laser rouge était assorti à mon sang. Mon bras est maintenant une lampe halogène, qui éclaire le plafond. À l'ouest, les neiges éternelles dépassent

des nuages blancs posés sur la forêt comme le coton hydrophile sur mon sparadrap. J'ignore si c'est la fatigue, la faim ou un quelconque effet placebo, mais mon sang-laser m'emplit d'une force nouvelle. J'aborde les rives de la reconquête. J'entre dans la Jouvence éblouissante. En face de moi, le lac aux reflets irisés commence de se pixelliser. Son miroitement semble stroboscopique; la vraie vie se métamorphose en images de synthèse. Le monde réel est numérisé. L'eau n'est plus de l'eau mais une accumulation de lignes noires et bleues, le cygne n'est plus un animal blanc mais un demi-cercle mathématiquement programmé. La lumière circule en moi jusqu'au bout des ongles. La réponse est dans la lumière qui est en toi. Brille, scintille, allume-moi aujourd'hui, les lettres de mon ADN, A-T-C-G, sont les chiffres inclus dans l'équation de l'univers : « Ô Laser, éclaire mes globules rouges, qu'ils rosissent telle la rose des vents, et que mes globules blancs prennent feu dans les alvéoles de mon cœur bouillonnant! » Ma transsubstantiation en surhomme vient de démarrer. □

Une vie sans fin (Grasset), parution le 3 janvier 2018.



La diète augmente la durée de vie... mais surtout la faim.



CONTRIBUTEURS



Frédéric BEIGBEDER

Romancier (*L'amour dure trois ans*, 99 francs, *Windows on the World* – prix Interallié 2003 –, *Un roman français* – prix Renaudot 2009), cofondateur du Caca's Club chez Castel (Club des analphabètes cons mais attachants), publicitaire, polychroniqueur, monofeuilletoniste, réalisateur, Frédéric Beigbeder avait grand besoin de se ressourcer. Il a donc suivi Vladimir Poutine, Alber Elbaz et Uma Thurman dans une **clinique détox** hors de prix en Autriche, en a tiré un livre, (*Une vie sans fin*) à paraître en janvier 2018 aux éditions Grasset et un récit gonzo-journalistique à lire p. 54 et suivantes. □

DR : FRANCK COURTES / AGENCE YU / ABAKA



QUE FOUT GEORGE MICHAEL DANS LA HOTTE DU PÈRE NOËL ? PAR RIC DAHAN

TECHNIKART

NUMÉRO
SPÉCIAL
IMMORTALITÉ
POUR TOUS !

DEPARDON
& RUFFIN
Y A-T-IL UN
POLITIQUE
POUR SAUVER
LES HP ?

REPORTAGE
ON A
RETROUVÉ
L'ÎLE AUX
HIPPIES,
MAN !

NÉS ENTRE
1977 ET 1983
POURQUOI
LES XENNIALS
RAFLENT TOUT

Dossier
∞

GOOGLE LIFE COMPANY
HUMAINS AUGMENTÉS
TRANSHUMANISME...

BEIGBEDER « LA VIE COMMENCE À 99 ANS ! »

+ CLÉMENT COGITORE, MYRIAM LEROY,
WILLIAM LEBGHIL, EDDY DE PRETTO...

Avec

LES
100
GÉNIES, HÉROS
(ET COUILLONS)
QUI FERONT
2018

POUR LES BESOINS DE
SON 10^{ÈME} ROMAN
UNE VIE SANS FIN,
FRÉDÉRIC, 52 ANS,
A TESTÉ LA VIE
ÉTERNELLE.

NUMÉRO DOUBLE

RE/LUX 5,50 €
IT/GRA/ESP/PORT CONT 5,90 €
SUISSE 7CHF
CANADA 10,99 \$CAD
UK 4£
USA - 9,99 \$US

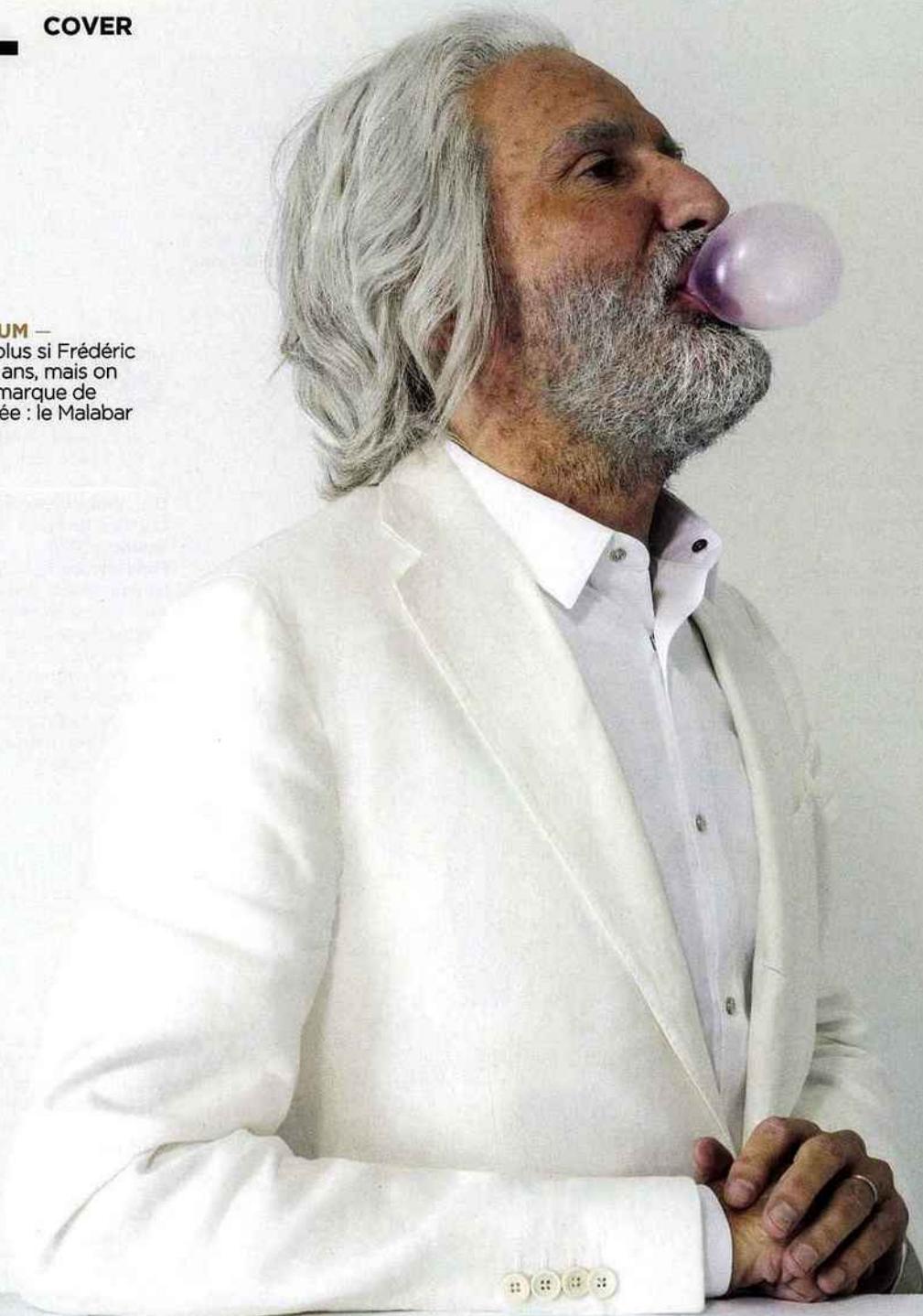
L 14465 - 218 - F: 5,50 € - RD





COVER

BUBBLE GUM —
On ne sait plus si Frédéric a 52 ou 152 ans, mais on connaît sa marque de gum préférée : le Malabar framboise !



NOTRE COVER-BOY A TESTÉ LES DERNIÈRES AVANCÉES PROMETTANT VIE ÉTERNELLE ET SALUT. À LA VEILLE DE LA PUBLICATION DE SON ROMAN UNE VIE SANS FIN, FRÉDÉRIC BEIGBEDER NOUS EXPLIQUE POURQUOI IL PRÉFÉRERAIT TOUJOURS LES PLAISIRS DE LA CHAIR (AVEC MODÉRATION) AUX BALIVERNES DES TRANSHUMANISTES. ENTRETIEN MORTEL.

PAR ARNAUD LE GUERN
PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT

Dossier
∞

FRÉDÉRIC
BEIGBEDER

« LA VIE COMMENCE À 99 ANS ! »

Programmer une interview de Frédéric Beigbeder le jour suivant la remise du prix de Flore : une sacrée idée. Une boîte de Doliprane, pour l'interviewé et l'intervieweur, pourrait être salvatrice. On avait quitté Frédéric à 3 heures du matin sur le dancefloor du Germain Paradisio, rue de Buci. Peu de temps après, il livrait – avec le plus grand sérieux derrière ses lunettes noires – sa chronique matinale dans les studios de France Inter. Rien de surprenant pour les lecteurs d'*Une Vie sans fin*, son dernier livre à paraître le 3 janvier aux éditions Grasset. Après avoir écrit des romans sur des jeunes gens dérangés, les vacances (dans le coma), l'amour (qui parfois dure plus de trois ans), la publicité, la Russie, le 11/09, le Pays basque ou encore le New York d'Oona O'Neill et J.D. Salinger, Beigbeder a décidé d'explorer notre futur tel un moderne Marty McFly quêtant l'éternelle jeunesse. A-t-il réussi son pari ? Quand on le retrouve après un revigorant déjeuner sur le pouce, Frédéric est affûté comme jamais, paré pour être grîmé par une orfèvre du maquillage et nous révéler les secrets de l'immortalité, premier remède des lendemains difficiles.

On a l'impression qu'il y a eu chez toi, ces dernières années, une prise de conscience de la fragilité de la vie, entre la naissance de ta fille Oona en 2015, ton déménagement dans le Pays basque et la mort d'amis proches...

Frédéric Beigbeder : Récemment encore, Philippe Vecchi nous a quittés, à 53 ans. Comme son ami Jean-Luc Delarue ou moi, Philippe ne détestait pas la fête, la nuit, les excès. L'espérance de vie française, pour un homme, est de 78 ans. Je dis souvent que, me concernant, ça me paraît très optimiste. Si je pense à Vecchi, il me reste une année à vivre. Il y a urgence ! Et oui, le fait d'être de nouveau père et de déménager à la campagne m'a donné envie de me tourner vers le futur. J'avais de toute manière une curiosité pour ce sujet. C'est le premier des sujets de la littérature : la mort. Le premier texte jamais retrouvé, en -2017, c'est *L'Épopée de Gilgamesh*. L'histoire d'un type qui se balade partout parce qu'il ne veut pas mourir. En +2017, je trouvais important de rendre hommage à ce personnage !
Tu t'es dit qu'il était temps de ralentir le

rythme et de transmettre une certaine idée de la vie à ta jeune fille ?

L'idée de transmission est bien normale. Passé un certain âge, la mort nous entoure. Je compare ça aux flèches que les Indiens tirent sur Leonardo DiCaprio dans *The Revenant*. Tu les entends siffler de plus en plus près. J'ai déjà de la chance que mes parents soient encore vivants, même s'ils ont récemment dû faire de petits séjours à l'hôpital. Et puis, quand tu donnes la vie, à la fois ça te replonge en enfance et ça te met face à ton destin, à ta finitude. Le maître-mot, oui, c'est : transmission. Et ça devrait nous suffire à être éternel. L'éducation d'un enfant ou la publication d'un livre, ce sont deux manières d'espérer avoir une postérité.

Elle te plaît cette vie de nouveau père ?

J'ai découvert la notion de matin, qui n'est pas désagréable. C'est fou comme les journées sont longues quand tu es debout à 7 heures. Alors que si on sort du lit à 14 heures, on a honte de vivre !

Tu as fêté tes 52 ans. On sent que tu as aussi envie de voir longtemps ta fille grandir...

« L'ÉDUCATION D'UN ENFANT OU LA PUBLICATION D'UN LIVRE, CE SONT DEUX MANIÈRES D'ESPÉRER AVOIR UNE POSTÉRITÉ. »

**COVER**

J'ai écrit un roman sur les questions qu'on se pose quand on refonde une famille à l'âge où, normalement, on prend quasiment sa retraite. C'est un sujet nouveau. Bien sûr, tu as toujours eu des pères assez âgés mais, maintenant, c'est presque une norme. Il y a beaucoup d'hommes autour de moi qui ont 50 ou 60 ans et recommencent une paternité. Ça crée un phénomène de société. Quand je lis partout qu'on va supprimer la mort, je me dis : « Chiche ! » Il faut que j'y aille voir, que je me renseigne un peu...

Il y a une part d'exaltation dans ton livre, parce que tu nous plonges dans des expériences fascinantes, et en même temps c'est très angoissant.

Si on a un avis tranché sur un sujet, il ne faut pas écrire de roman ; il faut écrire un essai pour défendre sa thèse. J'écris des romans parce que, justement, je ne sais pas ce que je pense. Quand je me lance dans 99 francs, ça commence par un éloge du pouvoir de la pub. Je décris comment le système fonctionne, quels sont les gens qui sont aux manettes, et puis, progressivement, il y a une révolte, une colère. Dans *Une Vie sans fin*, je commence simplement en étant ouvert, en me demandant : mais qu'est-ce

qu'ils nous promettent ? Comment vont-ils s'y prendre pour qu'on soit éternel ? Et quel est le prix à payer ? Est-ce que ça signifie qu'ils vont transformer notre espèce ? Allons-nous devenir autre chose que des humains ? On parle tout le temps de transhumanisme. Pour moi, c'est un mot qui a été inventé pour cacher le vrai terme qui est : surhomme. « Übermensch », employé par Nietzsche et repris par Adolf Hitler. C'est l'idée qu'on augmente l'homme, qui va devenir mi-homme mi-Dieu. Il y aura des surhommes donc, et, forcément, il y aura des sous-hommes. Ce rêve-là, qu'on pensait – Dieu merci – complètement abandonné en 1945, est aujourd'hui, en réalité, le souhait des hommes les plus riches de la planète, puisqu'il n'y a plus d'autres croyances que l'individualisme. Évidemment, quand tu diriges Facebook, tu n'as pas envie que ta page s'éteigne. C'est triste...

En allant un peu loin, on pourrait dire que l'héritier de Mengele, c'est Mark Zuckerberg ?

L'utopie monstrueuse de Mengele était d'améliorer la race humaine. Une telle utopie a conduit aux pires abominations pour rendre, disait-il, l'homme plus performant. Ça a conduit à assassiner des bébés pour garder les plus forts. C'est de l'eugénisme dévoyé et c'est aujourd'hui exactement l'idée des transhumanistes : améliorer l'espèce et, à partir du moment où il existera quelques humains améliorés – ou fusionnés avec des machines, ou corrigés génétiquement, ou

connectés sur wifi, ou régénérés par des cellules souches embryonnaires –, ceux-là, bien sûr, seront un peu au-dessus des autres.

Tu as donc décidé, d'une certaine manière, de faire don de ton corps à la science...

Ça m'amusait de voir comment on devient un surhomme parce que, moi, j'ai plutôt tendance à me considérer comme un anti-héros.

Rassure-moi : tu manges toujours de la terrine de lapin, du hachis parmentier, du pot-au-feu, en buvant du Santenay ?

Et du foie gras en grande quantité... Si on peut éviter de devenir vegan, de ne boire que de l'eau, ça peut être bien, à condition de se régénérer les organes, de changer de foie tous les 30 ans en l'imprimant avec une imprimante 3D. Tu prends une imprimante et, au lieu de la charger d'encre, tu mets des cellules hépatiques, et la machine crée un nouveau foie, que tu te greffes ensuite. Si tu agis ainsi tous les 30 ans, tu peux picoler à ton envie... Ça existe déjà, ça s'appelle le 3D bioprinting.

Tu as commencé tes expériences en rencontrant le professeur Saldmann, qui t'a prescrit un régime pour purifier ton corps. Ça a été un succès ?

Il fallait faire 40 minutes quotidiennes de sport, ne boire que de l'eau minérale, peut-être un verre de vin mais par semaine, et... renoncer à la charcuterie. Au Pays basque, ce n'est pas imaginable. Mais j'ai ensuite enchaîné les rendez-vous. Avec ma

UNE VIE SANS MORT ?



Du roman sur l'univers de la télé qu'il avait envisagé d'écrire, Frédéric Beigbeder n'a gardé que son personnage principal : un animateur à la mode fatigué par le vide du petit écran. Une phrase de sa grande fille allume la mèche : « Papa, j'ai pas envie que tu meures... » Il n'en fallait pas plus pour que le romancier nous entraîne dans un *Very Bad Trip* scientifique, à la recherche de l'immortalité. En Suisse ou en Autriche, en Israël ou aux États-Unis, il rencontre toutes les sommités

du transhumanisme. Beigbeder enquête, pirouette, s'amuse ; il questionne, doute, se met à croire en Dieu, fait marche arrière. Par-delà le sang régénéré : un roman d'amour, de ceux qui restent dans une époque qui méprise tout, sauf les selfies et les likes. Message à faire passer : l'auteur remporte toutes les mises de son nouveau roman. *Une Vie sans fin* est la flânerie en liberté d'un père et d'un amoureux : de la vie, ce beau souci trop souvent oublié.

***Une Vie sans fin* (Grasset), en librairie le 3 janvier**

ALG

*Dossier*
∞

psy d'abord, puis à la clinique du génome, à Genève. Ensuite à l'hôpital hébraïque de Jérusalem. La première expérience très concrète, c'était en Autriche, avec la transfusion sanguine, l'oxygénation et la lasérisation du sang avec un rayon laser dans le bras, dans la veine...

Comment ça se passe, le rayon laser dans la veine ?

Ce n'est pas du tout douloureux. Mais c'est vrai qu'un rayon laser peut découper du verre, des diamants. Là, il est dosé de manière à être indolore. C'est censé booster la vitamine D, agiter ton sang afin qu'il se régénère. Je suis sorti de l'expérience très en forme et ça a duré pendant la semaine suivante. Je ne sais pas si c'était l'effet placebo ou si c'était réel. Mais il y avait un côté assez spectaculaire. J'avais l'impression d'avoir le sabre de Dark Vador dans mon bras.

Ton héros-narrateur se prend totalement au jeu...

Il y a une partie de moi qui est plus dubitative. Mais j'avais envie de me demander ce qui arriverait si la partie en moi qui est curieuse, qui est égocentrique et qui ne veut jamais crever, y allait et essayait tout.

Verdict ?

Aujourd'hui, honnêtement, tous les gens auxquels on parle de ce sujet sont partagés. Laurent Alexandre, le grand spécialiste français de ces questions-là, ne sait pas trop non plus. Évidemment, il a très peur, ça pourrait très mal tourner, on pourrait supprimer l'espèce humaine. Il s'agit de faire attention. En même temps, il ne parle que de ça toute la journée et on sent que ça l'excite.

Comment expliques-tu qu'on en soit là aujourd'hui ?

Il y a eu plusieurs étapes. Après la guerre, il y a eu la société de consommation. Tout le monde voulait ressembler à une publicité. Puis il y a eu cette révolution qu'on tient tous dans notre main : au lieu d'avoir un téléphone chez soi, on l'a dans notre poche, un téléphone qui contient toute notre vie, un téléphone qu'on exhibe partout, dévoilant vie privée et choses intimes. Personne n'a discuté de ça, il n'y a pas eu de débats. Là, la troisième étape, c'est celle que je décris avec l'amélioration – soi-disant – de l'Homo sapiens. Mais à quel prix ? Et sans aucune

YOU LOOKIN' AT ME ? –

Le chroniqueur/réal/romancier/fan de charcuterie basque se réjouit des trois heures de maquillage qui l'attendent.



« ÉVIDEMMENT,
QUAND TU
DIRIGES
FACEBOOK, TU
N'AS PAS ENVIE
QUE TA PAGE
S'ÉTEIGNE. »

**COVER**

discussion, sans aucun débat. Les comités d'éthique sont totalement impuissants, en Chine, au Japon, aux États-Unis, en Suisse... Il n'y a qu'en France qu'on les respecte. En France, on est à la remorque, quasiment des retardataires. Aux États-Unis, la FDA autorise une quarantaine d'opérations sur le génome afin de modifier ce que nous avons vraiment

de plus profond en nous : notre ADN. Si tu commences à agir ainsi, tu crées, comme pour les plantes, un humain génétiquement modifié. As-tu vu des débats quelque part sur cette question où on demandait aux gens leur avis ? La modification de notre espèce, pourtant, ce n'est pas rien. Si des humains modifiés existent, un jour peut-être feront-ils des enfants. Il y aura des « Übermensch » et des « Untermensch »...

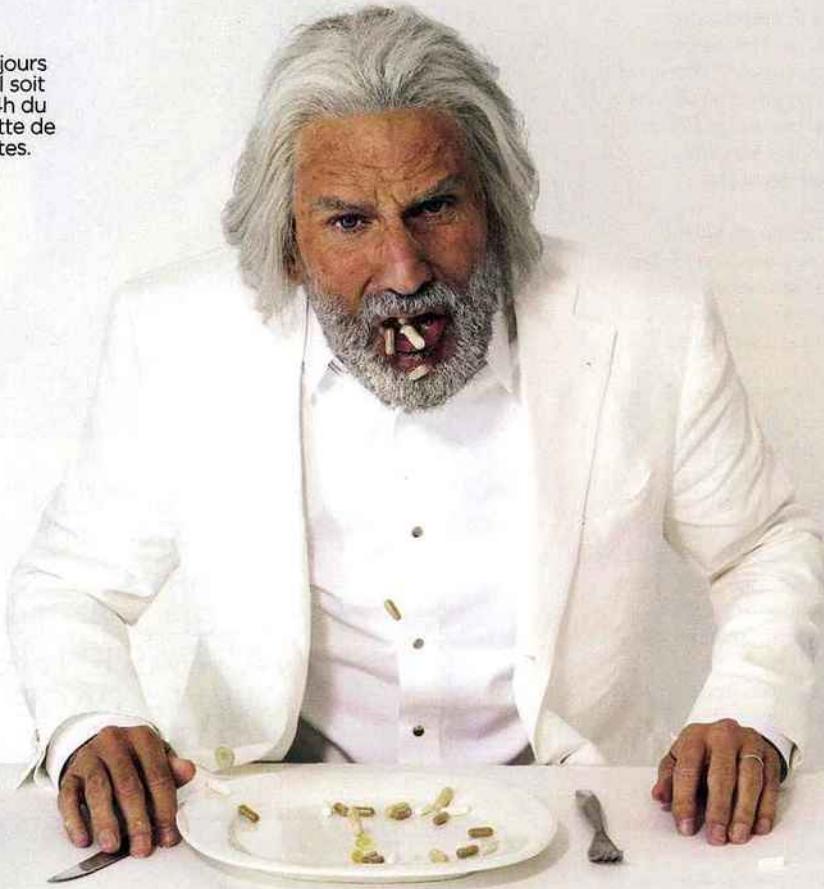
Et ça créera des conflits entre Über et

Unter, mais aussi entre jeunes et vieux... On en arrivera à une guerre civile permanente et générationnelle.

Ces thérapies-là, finalement, qui va les essayer ? Des milliardaires ! Ça coûte un million de dollars l'injection de thérapies géniques. Tu vas avoir des gens qui vont crever du cancer, et d'autres non. Pareil pour Alzheimer. Et quand ça se saura, je pense que la réaction sera compliquée.

Aucun paravent n'existe aujourd'hui ?

BEL EXEMPLE ! —
Le Renaudot 2009 a toujours su se montrer digne, qu'il soit au Germain Paradisio à 4h du mat ou devant une assiette de spécialités transhumanistes.



« UN JOUR, IL Y AURA DES
"ÜBERMENSCH" ET DES
"UNTERMENSCH" ... »

**Dossier**
∞

Il n'y a pas de précédent dans l'histoire de l'humanité où la science n'a pas été appliquée. Quand on découvre un truc, on l'applique, c'est comme ça.

Ça s'appelle le progrès...

Tu as toujours des scientifiques plus ou moins scientifiques, plus ou moins progressistes, et d'autres qui sont plus inquiets, technophobes ou dubitatifs, mais malgré tout, rien ne les arrête vraiment. Une nouvelle fois, il faut regarder comment ça s'est passé pour le téléphone. Nous a-t-on demandé notre avis pour savoir si nous avions envie d'avoir nos téléphones dans nos poches ? Ce n'était pourtant pas si mal quand il ne sonnait qu'à la maison ! Ça avait du bon et ça marchait très bien.

Ça renvoie à ce que tu appelles dans ton roman le « monde du selfie », et tu fais le lien avec l'idéologie dominante du moment, dont la volonté est de dépasser la mort et de changer l'humain. C'est une approche récurrente chez toi : te confronter aux idéologies dominantes. Tu écris 99 francs alors que la publicité est l'apothéose de la société de consommation. Au secours pardon ou L'Idéal, en réponse au culte permanent de la beauté...

Je suis assez heureux, d'ailleurs, que les principaux couturiers décident de ne plus employer des mannequins mineures ou trop minces en France. Dix ans après la parution d'*Au secours pardon*, il était temps que les grandes marques prennent cette décision. Concernant le passage, dans *Une Vie sans fin*, sur l'idéologie que j'appelle « selfisme », c'est exemplaire. Aujourd'hui, chacun est à la fois terriblement seul et en guerre avec tous les autres. Quelle est l'une des armes fortes de cet affrontement ? La comparaison des « likes » sous une photo postée sur Facebook, Twitter ou Instagram ! C'est cette idéologie égoïste, narcissique, d'autopromotion permanente, où l'on peut corriger ses traits avec des filtres, qui est la matrice de la volonté d'améliorer

l'humain. La vérité ainsi n'est jamais montrée. Du coup, en prolongeant cette idéologie, on aboutit à l'homme-Dieu et, d'une certaine manière, sans vouloir dire une énormité, au système nazi.

Quand tu es à Tel Aviv, pour y rencontrer des scientifiques, tu es confronté aux religions anciennes.

Quand on écrit sur la vie éternelle, il est impossible de faire l'économie des religions qui promettent ce délire. C'est une figure

« C'EST CETTE
IDÉOLOGIE
D'AUTOPROMOTION
PERMANENTE QUI
EST LA MATRICE
DE LA VOLONTÉ
D'AMÉLIORER
L'HUMAIN. »

imposée. Parce qu'il y a cette utopie, cette foi. Pendant des siècles, la religion s'est occupée de ce travail : faire rêver à l'immortalité. Depuis la soi-disant mort de Dieu – parce que je le trouve encore en plutôt bonne santé ! –, il y a ce nouveau délire de transhumanisme, qui prétend remplacer la religion. Pour fournir le même résultat.
Les scientifiques et chercheurs transhumanistes ont le plus souvent des superbes dégaines de gourous new age...

Il y a beaucoup de barbus, avec de longues barbes blanches. Je n'y avais pas pensé mais c'est vrai : il y a chez eux un côté raélien. À part Choulika, qui a une bonne tête de businessman américain.

Mais les autres, oui, ils sont un peu habités. Quand tu vois George Church, patron de la Harvard Medical School, un des plus grands généticiens vivants, une véritable sommité, et qu'il t'explique vouloir ressusciter non seulement le mammouth mais aussi l'homme de Néandertal, avant de te dire calmement qu'il veut humaniser des porcs pour utiliser leurs organes et les greffer à des humains, là tu le regardes ébahi... Pardon ? Comment ça ?

« *We have humanized pigs !* »... Il t'explique alors qu'il a corrigé l'ADN des cochons pour les rendre compatibles avec l'homme. Tous les organes de porc sont de la même taille que les organes humains. Dans quelques années, il faut imaginer qu'il y aura des usines de porcs uniquement pour les greffes humaines, afin qu'on puisse vivre 40 ou 50 ans de plus.
On a l'impression d'être dans un film de SF avec des dingos.

Sauf que tu te pincas, parce que la Harvard Medical School est un des endroits les plus sérieux au monde, avec les plus hautes technologies.

J'ai parlé de SF mais avec *Une Vie sans fin*, tu crées presque un nouveau genre romanesque : la « science non fiction ».

En tant que lecteur, j'aime beaucoup apprendre des choses. Pour moi, il ne faut pas seulement

raconter les sorties nocturnes au Montana. Depuis plusieurs livres, j'essaie ainsi d'apporter des connaissances. Il y a un plaisir de la documentation, qui est journalistique, un peu comme pour l'écriture d'un reportage ou d'une enquête. Mais ce qui est amusant, c'est de mélanger ça avec de la fiction.

Tu aimerais que ce roman mi-journalistique provoque des réactions au sein de la communauté scientifique ?

J'espère. J'aimerais bien, déjà, que si les grands pontes de la biotech me lisent, ils m'indiquent si je me suis planté ou pas. Je n'ai pas fait dix ans de médecine, il est donc possible qu'il y ait des petites erreurs. J'ai fait relire le roman par des spécialistes, mais on ne sait jamais. Ensuite, qu'on débâte « pour ou



COVER

Dossier
∞

contre la mort », avec plaisir.

Ce que tu expliques sur l'immortalité, c'est qu'on ne vieillit pas physiquement : on se régénère.

Sur les souris – c'est une découverte, en 2012, d'un Japonais nommé Yamanaka –, on peut prendre des cellules adultes et les transformer en cellules de bébé, en cellules embryonnaires, grâce à l'effet de 4 facteurs. On attend ensuite une dizaine de jours et les cellules deviennent comme neuves. Les souris âgées de 3 ans semblent alors avoir 3 mois. Ce rajeunissement, en sciences, porte un nom : « inversion du vieillissement ». Ça fait rêver d'imaginer qu'on peut inverser le vieillissement et avoir de nouveau un corps d'une vingtaine d'années. À 60 ans, tu fais quelques injections, tu attends 10 jours et hop ! tu as 20 ans... Et tu peux le refaire autant de fois que tu le souhaites.

À 99 ans, tu t'imagines avec un corps de 20 ans ?

Malheureusement, ce n'est pas gagné ! Là, j'ai 52 ans. Dans 47 ans, je ne suis pas certain que les procédures et protocoles d'immortalité soient encore totalement au point. Ma grande crainte est de mourir à la veille des plus grandes découvertes. Ce serait vraiment con ! C'est ce qui m'énerverait le plus.

Que d'autres en profitent, et pas toi ?

Tu imagines : « Oh, on va bientôt trouver l'électricité, il faut avoir confiance. » Et non : tu viens juste de mourir de froid. Merde, alors ! Beaucoup de gens sont morts, il n'y a pas si longtemps, de maladies qu'on soigne désormais très bien. Ces pauvres gens, s'ils revenaient aujourd'hui, nous diraient : « Oh, putain ! Ça s'est joué à ça ! Je suis mort de la tuberculose juste avant qu'un mec trouve

le vaccin ! » C'est un peu notre situation à la fin de l'année 2017. À tous ceux qui meurent chaque jour, 150 000 personnes dans le monde, j'ai envie de dire : « Faites un effort ! Essayez de vous retenir de mourir ! D'ici 2050, ça ira mieux... »

Retenez la mort !

Voilà, c'est ça : il faut retenir la mort ! J'espère pouvoir dire un jour : la vie commence à 99 ans...

Si ton roman devait avoir une morale, ce serait laquelle ?

Ce serait la phrase que prononce à un moment mon épouse : « Une vie sans fin serait une vie sans but. » Je pense qu'elle a tout dit. Si tu supprimes la mort, tu supprimes le sens de notre existence. Ça ne signifie pas que le but de la vie soit de crever, mais il faut l'accepter. C'est pour le coup une célèbre phrase de Montaigne :

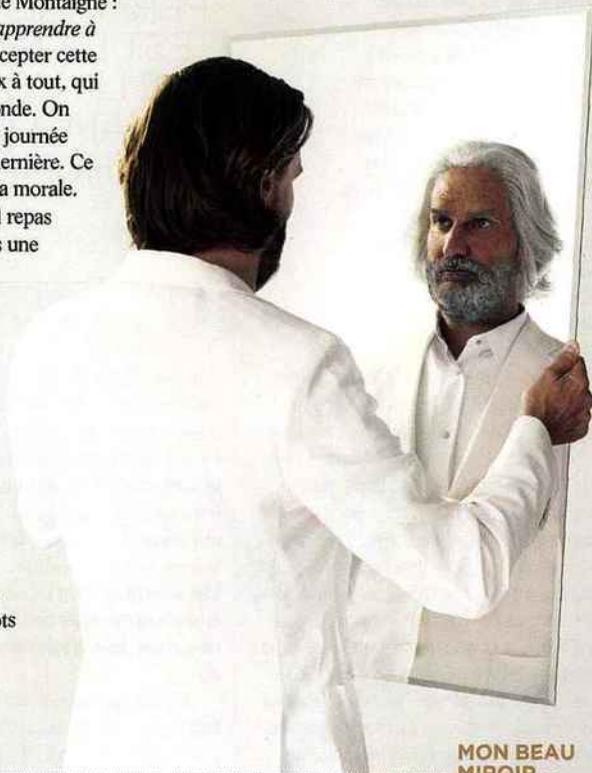
« *Philosopher, c'est apprendre à mourir.* » On doit accepter cette fin qui donne un prix à tout, qui valorise chaque seconde. On devrait vivre chaque journée comme si c'était la dernière. Ce serait ça, peut-être, la morale.

Ne faites pas un seul repas mauvais. Jamais. Pas une seule soirée chiante avec des cons ! C'est interdit. En tout cas, après 50 ans. Si vous détestez votre boulot, arrêtez. Partez vivre à la campagne. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'argent. Bientôt il existera un revenu universel. Quand tous les robots

auront remplacé les humains. On s'aperçoit en fait que quand les gens sont payés à rien foutre, ils ne foutent pas rien : ils font les choses qu'ils aiment. Ils sont motivés, ils sont plus heureux, ils rendent leurs proches plus heureux aussi. Ils ouvrent un bar, un resto, ils rendent des services, ils se font plaisir. Personne n'a envie d'être payé à rien foutre. Si au lieu d'attendre que le travail te paie, tu crées ton propre travail, alors tu inverses de manière très intelligente le rapport de forces.

Une Vie sans fin (Grasset, 360 p., 22 €), en librairie le 3 janvier

ENTRETIEN
ARNAUD LE GUERN



« MA GRANDE CRAINTE EST DE MOURIR À LA VEILLE DES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES. CE SERAIT VRAIMENT CON ! »

MON BEAU MIROIR —
Le plus important, passé les 99 ans ? Ne pas perdre ses cheveux.



LE NOUVEAU Magazine Littéraire



LES IDÉES CHANGENT LE MONDE !

Voyage au cœur des nouvelles utopies

Avec Patrick Chamoiseau, Slavoj Žižek,
Dominique Méda, Frédéric Beigbeder,
Najat Vallaud-Belkacem,
Rutger Bregman...

N°1

INÉDIT
**Chronique
d'un crime
sans nom**
par Leïla Slimani

LE GRAND DÉBAT
**Gauche
année zéro**
*Le face-à-face
Morin / Glucksmann*

DOSSIER
**La Boétie,
le véritable insoumis**
par Michel Onfray

JANVIER 2018 - ALLEMAGNE 6 € - AUTRICHE 5,50 € - BELGIQUE 5,40 € - ESPAGNE 5,40 € - GRÈCE 5,40 € - ITALIE 5,40 € - LUXEMBOURG 5,40 € - PORT CONT 5,40 € - SUISSE 8,80 CHF - DOM 5,40 € - DOM (A) 1120 XPF - TOM (S) 750 XPF - MARIOC (S) MAD - TUNISIE 6,50 TND - CANADA 7,50 \$ CAN

Prix de lancement

M 07952 - 1S - F: 4,90 € - RD





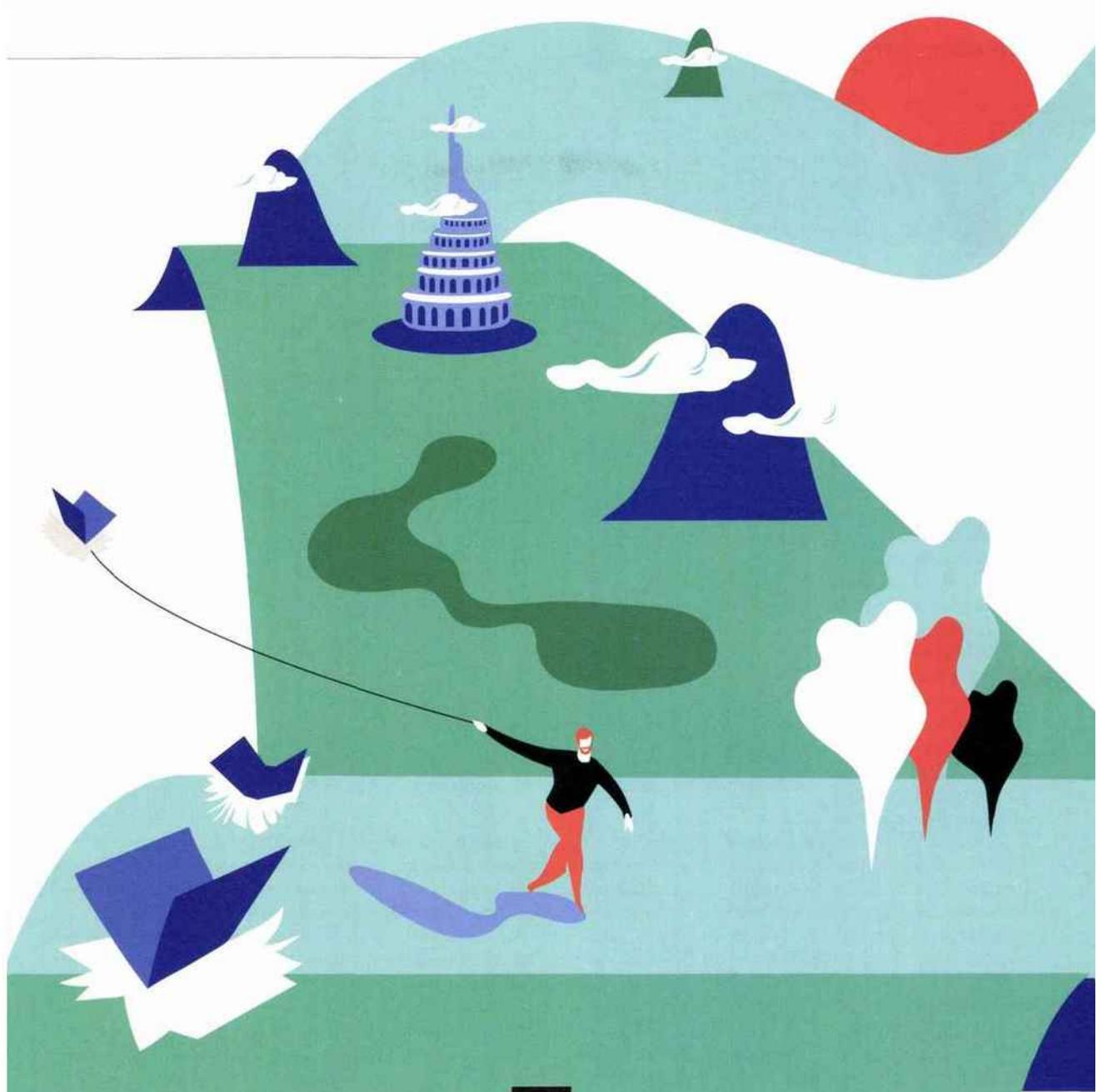
en couverture

Quand l'imagination
reprend le pouvoir

UTOPIES

LE GRAND RÉVEIL





Soyons réalistes, demandons l'impossible!
L'urgence climatique, la crise démocratique, les déséquilibres sociaux, le retour de la guerre dans nos villes : tout autour de nous exige que nous choissions une autre voie, un autre chemin, que nous dessinions un nouvel horizon. Le déclinisme nous paralyse, le renoncement nous condamne. Le pragmatisme veut donc que nous soyons utopistes!
Et si la seule façon de sauver le monde était de le réinventer?

ILLUSTRATION ARNAUD TRACOL
POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



la playlist de mes utopies

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Écrivain, réalisateur et critique littéraire

Son dernier roman, *Une vie sans fin*, vient de paraître aux éditions Grasset.

« Je veux être le premier humain qui ne mourra pas. » C'est l'une des phrases et le point de départ de mon dernier roman, *Une vie sans fin*. Je suis parti d'un constat statistique simple : j'ai 52 ans. L'espérance de vie pour un homme de mon espèce est de 78 ans. La date de mon décès est donc fixée à 2043, c'est arithmétique ! Devant cette perspective peu réjouissante, le personnage de mon roman – qui s'appelle Frédéric Beigbeder – décide d'agir. Il parcourt la planète, rencontre les plus grands médecins et scientifiques pour tester les techniques de décryptage de génome, de correction d'ADN, d'injection de cellules-souches...

Quoi de plus humain et universel que cette quête d'immortalité ? Seulement voilà, ce voyage en utopie transhumaniste, cet exercice d'« auto-science-fiction », me fait comprendre à quel point nous affrontons d'immenses questions éthiques : qui aura le droit de rester vivant en 2050 quand on sait que ces traitements valent des millions de dollars ? Qui sommes-nous pour prétendre résoudre le problème de la mort comme s'il

s'agissait du chômage ? Ne sommes-nous pas en train de créer un surhomme, un *Übermensch*, un homme augmenté et immortel que le docteur Mengele n'aurait pas désavoué ?

RENVERSER LES RÔLES HOMMES/FEMMES

Les hommes se sont comportés comme des goudats pendant trois mille ans. Après les affaires DSK, Weinstein, etc., plus un homme ne pourra draguer comme si rien ne s'était passé. Je suis pour une inversion totale des rôles. Pour que les femmes se mettent à sauter sur les hommes quand elles le désirent. De la même manière qu'on vante le modèle social scandinave, je propose qu'on s'inspire de la Suède ou du Québec où ce sont les femmes qui abordent les hommes dans les bars ! Je suis favorable à ce que les hommes restent à la maison, qu'on suscite les vocations d'hommes au foyer. D'une manière générale, j'ai l'impression de vivre une contre-révolution sexuelle. Dans les années 1980-1990, il était de bon ton de mener une vie libertaire et libertine. On allait aux Chandelles pour faire bien, pour suivre le mouvement. C'est la même chose avec Tinder aujourd'hui. Puis, on s'est vite rendu compte que le polyamour, c'est épuisant ! On ne choisit pas ses amours, comme ses enfants d'ailleurs, sur catalogue.

QUITTER LA VILLE... ET LES RÉSEAUX SOCIAUX

J'ai annoncé il y a quelques semaines que je quittais tous les réseaux sociaux. Je rêve que tout le monde fasse la même chose. Franchement, à quoi cela sert-il d'avoir 135 000 followers quand vous pouvez tout simplement pousser la porte d'un bistrot ? Qu'est-ce qu'Instagram sinon une gigantesque soirée diapos XXI^e siècle projetée en continu trois cent soixante-cinq jours par an, sept jours sur sept, comme celle de nos parents dans les années 1970 ? Ça finissait par emmerder tout le monde : « Alors là, c'est la piscine de l'hôtel, l'eau était bleue, c'est cool non ? » Je suis fasciné par la manière dont Internet, les smartphones, bref

l'hyperconnexion généralisée nous a été imposée sans aucun débat de fond.

Ce n'est sûrement pas une coïncidence : au moment où je fermais mes comptes Facebook et Instagram, je quittais Paris pour m'installer au Pays basque. Quand j'y suis arrivé pour vivre pour de bon, on m'a pris pour un fou. On s'est moqué de moi : « Nous, on le savait déjà, tu aurais dû nous demander ! » Je sais que cela peut sembler une utopie un peu réac, celle d'un homme de 50 ans qui a compris qu'on ne pouvait pas passer sa vie dans les chiottes du Montana. Un homme dans l'urgence

« Un homme qui veut soudain voir du vert, comme Michel Houellebecq quand il a décidé de s'installer en Irlande. »

de vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Un homme qui veut soudain voir du vert, comme Michel Houellebecq quand il a décidé de s'installer en Irlande. Aujourd'hui, je ne comprends sincèrement plus le concept de ville. Comment un individu normalement constitué peut-il déceimment accepter d'être coincé dans un bouchon sur le périphérique ?

INSTAURER UN REVENU MINIMUM D'EXISTENCE

Je suis un grand lecteur de Paul Lafargue et de son *Droit à la paresse*. Le travail ne devrait pas être à ce point au centre de la vie des gens. Le seul fait d'être en vie justifie le fait de percevoir un revenu minimum. Rendons hommage à Benoît Hamon d'avoir défendu cette idée ! À l'ère des robots, de l'intelligence artificielle et des voitures autonomes, celle de la concentration maximale des richesses entre les mains de quelques milliardaires, nous nous devons plus que jamais d'organiser le partage des ressources et d'organiser l'oisiveté des citoyens. Tout le monde devrait pouvoir travailler à la manière d'un écrivain, « ce type dans un hamac », comme disait Philippe Djian. ■



EXTRAIT ROMAN FRANÇAIS

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Frédéric Beigbeder est né le 21 septembre 1965 à Neuilly-sur-Seine. Il s'est d'abord fait connaître en fondant le Caca's Club avant de travailler de nombreuses années dans la publicité. En 1990, il publie son premier roman *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, à La Table Ronde. Les suivants seront tous édités chez Grasset. Comme *L'amour dure trois ans et 99 francs* – rebaptisé deux ans plus tard *14,99 euros* ! Ces deux livres ont ensuite été portés à l'écran. Il a reçu le prix Interallié en 2003 pour *Windows on the World* et le prix Renaudot, en 2009, pour *Un roman français* – distinction dont il est cette année le président du jury. Après avoir été chroniqueur à *LiRE*, il collabore désormais à la rubrique « Livres » du *Figaro Magazine* ainsi qu'à la *Matinale* de France Inter.

J.-F. PANDA/GRASSET

Une vie sans fin

Frédéric BEIGBEDER



Une vie sans fin par Frédéric Beigbeder, 360 p., 20,90 €. Copyright Grasset. En librairie le 3 janvier 2018.

LE LIVRE Quatre ans après *Oona & Salinger*, Frédéric Beigbeder revient avec *Une vie sans fin*. Rien moins qu'un ouvrage de « science avec fiction », une enquête sur l'immortalité de l'homme ! En préambule, l'écrivain prend le soin de préciser que la fiction est aujourd'hui moins forte que la science. Avant de se lancer dans le récit des aventures d'un certain Frédéric Beigbeder. Un animateur de télévision qui présente un « chemical show » sur YouTube. Notre homme est père d'une fille de 10 ans, Romy, qui aime la fondue et la série *The Walking Dead*. Il habite un triplex dans le centre de Paris, roule au volant d'une BMW hybride. A 50 ans, il a commencé à se surveiller un peu, à limiter les excès. A s'intéresser à la météo, à détester la vieillesse et à penser à la mort toutes les minutes. En ambitionnant d'être le premier humain qui ne mourra pas. Le voici qui décide de monter un plateau télévisé sur « La mort de la mort ». Avant

de se rendre à Genève accompagné de Romy, afin de se pencher sur les progrès de la génétique avec un spécialiste de la question. L'occasion d'être subjugué par la belle Léonore, « brune espiègle aux yeux de faon », qui va tomber enceinte de

ses œuvres et lui donner une deuxième fille, Lou. Chemin faisant, Frédéric Beigbeder cite Céline, Descartes et Montaigne. Il établit des listes, invente des aphorismes lapidaires, s'interroge sur la paternité, reproduit son scanner coronaire. Son double littéraire rentre dans une église, retourne consulter sa psychanalyste. Voyage à Jérusalem, puis notre homme s'offre une cure en Autriche où il essaye la laser thérapie avant de se réfugier dans un Burger King. Il visite aussi le laboratoire génomique d'André Choulika et s'entretient avec le professeur George Church. Un combat pour la pérennité mené tambour battant par un Beigbeder régénéré, avec l'esprit qu'on lui connaît.



PETITE PRÉCISION AYANT SON IMPORTANCE

« La différence entre la fiction et la réalité, c'est que la fiction doit être crédible », dit Mark Twain. Mais que faire quand la réalité ne l'est plus ? La fiction est aujourd'hui moins folle que la science. Voici un ouvrage de « science non-fiction » : un roman dont tous les développements scientifiques ont été publiés dans *Science ou Nature*. Les entretiens avec des médecins, chercheurs, biologistes et généticiens réels y sont retranscrits tels qu'ils ont été enregistrés au cours des années 2015 à 2017. Tous les noms de personnes ou d'entreprises, adresses, découvertes, start-ups, machines, médicaments et établissements cliniques mentionnés existent bel et bien. J'ai seulement changé les noms de mes proches pour ne pas les embarrasser.

En démarrant cette enquête sur l'immortalité de l'homme, jamais je n'aurais imaginé où elle me mènerait.

L'auteur décline toute responsabilité quant aux conséquences de ce livre sur l'espèce humaine (en général) et la durée de vie de son lecteur (en particulier).

F.B.

1. MOURIR N'EST PAS UNE OPTION

« La mort, c'est stupide. »

Francis Bacon à Francis Giacobetti
(septembre 1991)

Si le ciel est dégagé, on peut voir la mort toutes les nuits. Il suffit de lever les yeux. La lumière des astres défunts a traversé la galaxie. Des étoiles lointaines, disparues depuis des millénaires, persistent à nous envoyer un souvenir dans le firmament. Il m'arrive de téléphoner à quelqu'un que l'on vient d'enterrer, et d'entendre sa voix, intacte, sur sa boîte vocale. Cette situation provoque un sentiment paradoxal. Au bout de combien de temps la luminosité diminue-t-elle quand l'étoile n'existe plus ? Combien de semaines met une compagnie téléphonique à effacer le répondant d'un cadavre ? Il existe un délai entre le décès et l'extinction : les étoiles sont la preuve qu'on peut continuer de briller après la mort. Passé ce *light gap*, arrive forcément le moment où l'éclat d'un soleil révolu vacille comme la flamme d'une bougie sur le point de s'éteindre. La lueur hésite, l'étoile se fatigue, le répondant se tait, le feu tremble. Si l'on observe la mort attentivement, on voit que les astres absents scintillent légèrement moins que les soleils vivants. Leur halo faiblit, leur chatolement s'estompe. L'étoile morte se met à clignoter, comme si elle nous adressait un message de détresse... Elle s'accroche.

Ma résurrection a commencé à Paris, dans le quartier des attentats, le jour d'un pic de pollution aux particules fines. J'avais emmené ma fille dans un néo-bistrot nommé Jouvence. Elle mangeait une assiette de saucisson de bellota et je buvais un Hendrick's tonic concombre. Nous avions perdu l'habitude de nous parler depuis l'invention du smartphone. Elle consultait ses WhatsApp pendant que je suivais des top-models sur Instagram. Je lui ai demandé ce qu'elle aimerait le plus comme cadeau d'anniversaire. Elle m'a répondu : « Un selfie avec Robert Pattinson. » Ma première réaction fut l'effarement. Mais à bien y réfléchir, dans mon métier d'animateur de télévision, je réclame aussi des selfies. Un type qui interroge des acteurs, des chanteurs, des sportifs et des hommes politiques devant des caméras ne fait rien d'autre que de longues prises de vue à côté de personnalités plus intéressantes que lui. D'ailleurs, quand je sors dans la rue, les passants me réclament une photo en leur compagnie sur leur téléphone, et si j'accepte volontiers, c'est parce que je viens d'accomplir exactement la même démarche sur mon plateau entouré de projecteurs. Nous menons tous la même non-vie ; nous voulons briller dans la lumière des autres. L'homme moderne est un amas de 75 000 milliards de cellules qui cherchent à être converties en pixels.

Le selfie exhibé sur les réseaux sociaux est la nouvelle idéologie de notre temps : ce que l'écrivain italien Andrea Inglese appelle « l'unique passion légitime, celle de l'autopromotion permanente ». Il existe une hiérarchie aristocratique édictée par le selfie. Les selfies solitaires, où l'on s'exhibe devant un monument ou un paysage, ont une signification : je suis allé dans cet endroit et pas toi. Le selfie est un curriculum visuel, une e-carte de visite, un marchepied social. Le selfie à côté d'une célébrité est plus lourd de sens. Le selfiste cherche à prouver qu'il a rencontré quelqu'un de plus connu que son voisin. Personne ne demande de selfie à un anonyme, sauf s'il a une originalité physique : nain, hydrocéphale, homme-éléphant ou grand brûlé. Le selfie est une déclaration d'amour mais pas seulement : il est aussi une preuve d'identité (« the medium is the message », avait prédit McLuhan sans imaginer que tout le monde deviendrait un medium). Si je poste un selfie à côté de Marion Cotillard, je n'exprime pas la même chose que si je m'immortalise avec Amélie Nothomb. Le selfie permet de se présenter : regardez comme je suis beau devant ce monument, avec cette personne, dans ce pays, sur cette plage, en plus je vous tire la langue. Vous me connaissez mieux à présent : je suis allongé au soleil, je pose le doigt sur l'antenne de la tour Eiffel, j'empêche la tour de Pise de tomber, je voyage, je ne me prends pas au sérieux, j'existe parce



que j'ai croisé une célébrité. Le selfie est une tentative pour s'approprier une notoriété supérieure, pour crever la bulle de l'aristocratie. Le selfie est un communisme: il est l'arme du fantassin dans la guerre du glamour. On ne pose pas à côté de n'importe qui: on veut que la personnalité de l'autre déteigne sur soi. La photo avec un « people » est une forme de cannibalisme: elle englutit l'aura de la star. Elle me fait entrer dans une orbite nouvelle. Le selfie est le langage nouveau d'une époque narcissique: il remplace le cogito cartésien. « Je pense donc je suis » devient « Je pose donc je suis ». Si je fais une photo avec Leonardo DiCaprio, je suis supérieur à toi qui poses avec ta mère au ski. D'ailleurs, ta mère aussi ferait volontiers un selfie à côté de DiCaprio. Et DiCaprio à côté du pape. Et le pape avec un enfant trisomique. Cela signifie-t-il que la personne la plus importante du monde est un enfant trisomique? Non, je m'égare: le pape est l'exception qui confirme la règle de la maximisation de la célébrité par la photographie portable. Le pape a cassé le système du snobisme ego-aristocratique initié par Dürer en 1506 dans *La Vierge de la fête du rosaire*, où l'artiste s'est peint au-dessus de Sainte Marie Mère de Dieu.

La logique selfique peut bien être résumée ainsi: Bénabar voudra un selfie avec Bono mais Bono ne voudra pas de selfie à côté de Bénabar. Par conséquent, il existe une nouvelle lutte des classes tous les jours, dans toutes les rues du monde entier, dont l'unique but est la domination médiatique, l'exhibition d'une popularité supérieure, la progression sur l'échelle de la notoriété. Le combat consiste à comparer le nombre d'UBM (Unités de Bruit Médiatique) dont chacun dispose: passages télé ou radio, photos dans la presse, likes sur Facebook, vues sur YouTube, retweets, etc. C'est une lutte contre l'anonymat, où les points sont faciles à compter, et dont les gagnants snobent les perdants. Je propose de baptiser cette nouvelle violence le *Selfisme*. C'est une guerre mondiale sans armée, permanente, qui ne connaît aucune trêve, 24 heures sur 24; la « guerre de tous contre tous », « bellum omnium contra omnes » définie par Thomas Hobbes, enfin techniquement organisée et instantanément comptabilisée. Lors de sa première conférence de presse après son investiture en janvier 2017, le président des Etats-Unis, Donald Trump, n'a pas souhaité exposer sa vision de l'Amérique, ni la géopolitique du monde futur: il a uniquement comparé le nombre de spectateurs de sa cérémonie inaugurale avec le nombre de spectateurs de son prédécesseur. Je ne m'exclus nullement de cette lutte existentielle: j'ai moi-même été très fier d'exposer mes selfies avec Jacques Dutronc ou David Bowie sur ma fan-page comptant 135000 j'aime. Cependant, je me considère comme extrêmement seul depuis une cinquantaine d'années. En dehors des selfies et des tournages, je ne fréquente

pas d'êtres humains. Alternier la solitude et le brouhaha me protège de toute question désagréable sur le sens de ma vie.

Parfois, l'unique moyen de vérifier que je suis vivant consiste à regarder sur ma page Facebook combien de personnes ont liké mon dernier post. Au-dessus de 100000 likes, il m'arrive d'avoir une érection.

Ce qui me préoccupait ce soir-là chez ma fille, c'est qu'elle ne rêvait pas d'embrasser Robert Pattinson, ni même de lui parler ou de le connaître. Elle désirait seulement poster son visage à côté du sien sur les réseaux sociaux pour prouver à ses copines qu'elle l'avait vraiment croisé. Nous sommes tous, comme elle, engagés dans cette course effrénée. Petits ou grands, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, célèbres ou inconnus, la publication de notre photographie est devenue plus importante que notre signature sur un chèque ou un contrat de mariage. Nous sommes avides de reconnaissance faciale. Une majorité de Terriens hurle dans le vide son besoin insatiable d'être regardée ou simplement aperçue. Nous voulons être considérés. Notre visage a soif de clics. Et si j'ai plus de likes que toi, c'est la preuve de mon bonheur, de même qu'à la télévision, un animateur qui fait plus d'audience se croit plus aimé que ses confrères. Telle est la logique du selfiste: l'écrasement d'autrui par la maximisation de l'amour public. Quelque chose est advenu avec la révolution numérique: la mutation de l'égoïsme en idéologie planétaire. N'ayant plus de prise sur le monde, il ne nous reste qu'un horizon individuel. Autrefois la domination était réservée à la noblesse de cour, puis aux stars de cinéma. Depuis que chaque être humain est un média, tout le monde veut exercer cette domination sur son prochain. Partout.

Quand Robert Pattinson vint à Cannes lancer son film *Maps to the Stars*, à défaut de selfie avec ma fille Romy, je pus enfin lui soutirer une photo dédicacée. Dans la loge de mon émission, il lui écrivit ce petit mot au feutre rouge sur son portrait arraché dans *Vogue*: « To Romy with love xoxoxo Bob ». En guise de remerciement, elle se contenta d'une question:

— Tu me jures que t'as pas signé la photo toi-même?

Nous avons enfanté une génération dubitative. Mais ce qui me blessa le plus, c'est que jamais, au grand jamais, ma fille n'a réclamé de selfie avec son père.

Cette année, ma mère a fait un infarctus et mon père est tombé dans un hall d'hôtel. J'ai commencé à devenir un habitué des hôpitaux parisiens. J'ai ainsi appris ce qu'était un stent vasculaire et découvert l'existence des prothèses du genou en titane. J'ai commencé à détester la vieillesse: l'antichambre du cercueil. J'avais un emploi surpayé, une jolie fille de dix ans, un triplex dans le centre de Paris et une BMW hybride.



Je n'étais pas pressé de perdre tous ces bienfaits. En revenant de la clinique, Romy est entrée dans la cuisine avec un sourcil plus haut que l'autre.

— Papa, si je comprends bien, tout le monde meurt ? Il va y avoir grand-père et grand-mère, puis ce sera maman, toi, moi, les animaux, les arbres et les fleurs ?

Romy me regardait fixement comme si j'étais Dieu, alors que je n'étais qu'un père de famille mononucléaire en stage de formation accélérée à la fréquentation des services de chirurgie cardiovasculaire et orthopédique. Il fallait que je cesse de dissoudre des pilules de Lexomil dans mon Coca matinal afin de proposer une issue à son angoisse. J'ai un peu honte de l'admettre, mais jamais je n'avais envisagé que mon père et ma mère seraient un jour octogénaires, et qu'ensuite ce serait mon tour, puis celui de Romy. J'étais nul en maths et en vieillesse. Sous la chevelure jaune de petite poupée parfaite, deux sphères bleues commençaient de se remplir d'eau entre le four à micro-ondes et le réfrigérateur bourdonnant. Je me suis souvenu de sa révolte le jour où sa mère lui avait appris que le Père Noël n'existait pas : Romy déteste le mensonge. Elle ajouta alors une phrase très aimable :

— Papa, j'ai pas envie que tu meures...

Comme il est délectable de retirer sa carapace... Cette fois c'était moi qui m'embaiais en réfugiant mon nez dans la douceur de son shampooing à la mandarine et au citron vert. Je ne comprenais toujours pas comment un homme aussi laid avait pu enfanter une fille aussi jolie.

— T'inquiète pas chérie, lui ai-je répondu, à partir de maintenant, plus personne ne meurt.

Nous étions beaux à voir, comme souvent les gens tristes. Le malheur embellit le regard. Toutes les familles heureuses se ressemblent, écrit Tolstoï au début d'*Anna Karénine*, mais il ajoute que chaque malheur est unique. Je ne suis pas d'accord : la mort est un malheur banal. Je me suis éclairci la gorge comme le faisait mon grand-père militaire quand il sentait qu'il était temps de rétablir l'ordre dans sa maison.

— Mon amour, tu te trompes complètement : certes, les gens, les animaux et les arbres mouraient pendant des millénaires, mais à partir de nous, c'est terminé.

Il ne me restait plus qu'à tenir cette promesse inconsidérée.

Romy était très excitée à l'idée d'aller en Suisse visiter la Clinique du Génome.

— On mangera une fondue ?

C'est son plat préféré. Toute cette aventure a donc commencé à Genève par notre rencontre avec le professeur Stylianos Antonarakis. Sous prétexte de préparer une émission sur l'immortalité, j'avais obtenu

un rendez-vous avec le savant grec pour qu'il nous explique en quoi les modifications de l'acide désoxyribonucléique prolongeraient notre existence. J'avais la garde de ma fille cette semaine-là : je l'ai emmenée. La publication de plusieurs essais transhumanistes m'avait donné l'idée d'organiser un plateau sur « La mort de la mort », avec Laurent Alexandre, Stylianos Antonarakis, Luc Ferry, Dimitri Itskov, Mathieu Terence et Sergueï Brin de chez Google.

Romy dormait, affalée dans un taxi qui longeait le lac Léman. Le soleil allumait la cime enneigée du Jura, où un nuage dégoulinait comme une avalanche de brume translucide. C'est ce paysage blanc qui a inspiré *Frankenstein* à Mary Shelley. Est-ce un hasard si Genève est la ville où le professeur Antonarakis travaille sur la manipulation génétique de l'ADN humain ? Rien n'est dû au hasard en Suisse, la patrie des horlogers les plus méticuleux. En 1816, dans la villa Diodati, Mary Shelley avait senti tout ce que cette cité a de gothique. Le calme et la paix y reposent sur un rationalisme de façade. J'ai toujours trouvé erroné le cliché de la Suisse tranquille, surtout après quelques bagarres de champagne au Baroque Club.

Genève, c'est le bon sauvage de Rousseau domestiqué par Calvin : tout Helvète sait qu'il risque de tomber dans un précipice, de finir gelé dans une crevasse ou noyé au fond d'un lac de montagne. Dans mes souvenirs d'enfance, la Suisse est une contrée de réveillons délirants sur la grande place de Verbier, de cocous étranges, de chalets féeriques dans la nuit, de palaces vides et de vallées hantées par la brume, où seule la Williamine protège du froid. Genève, la « Rome protestante », en deuil de son secret bancaire, me semble l'illustration idéale de l'adage du prince de Ligne : « La raison est souvent une passion malheureuse. » Ce qui me plaît en Suisse, c'est le feu qui couve sous la neige, la folie secrète, l'hystérie canalisée. La vie peut basculer à tout instant dans un univers aussi policé. Après tout, Genève contient le mot « gène » dans son nom : bienvenue dans le pays qui a toujours voulu contrôler l'humanité. Partout sur les bords du lac, des affiches annonçaient une exposition à la fondation Martin Bodmer de Cologny, consacrée à « Frankenstein, créé des ténèbres ». J'étais sûr que les Bentley qui glissaient silencieusement autour du jet d'eau regorgeaient de monstres discrets.

— On pourra aller voir cette expo, papa ?

— Nous avons d'autres priorités.

La fondue moitié gruyère, moitié vacherin du Café du Soleil était presque légère. Rien à voir avec les pavés de gras jaune qu'on ingurgite à Paris. Ma fille y trempait sa mie de pain en gémissant de joie.

— Oh là là ! Cha fajait longtemps ! Mmmmm !

— On ne parle pas la bouche pleine.

— Je parle pas, j'onomatopée.



HIVER 2018 — Numéro 10

GRAND SEIGNEUR EST UN HORS-SERIE DE **TECHNIKART**

GRAND Seigneur

LE MAGAZINE DU PLAISIR À TABLE

PATRICK TIMSIT
« JE SUIS UN INTERMITTENT DE LA PICOLE »

MIMI THORISSON
« AVEC LE BEURRE, TOUT EST MEILLEUR ! »

FRÉDÉRIC BEIGBEDER
“ JÉSUS, LES CAROTTES ET MOI ”

KEVIN RAZY
« MES APÉROS WHISKY SAMOUSSA »

**NOUVELLE FORMULE !
PLUS DE SEXE,
PLUS DE SUCRE**

ON A RETROUVÉ L'ÎLE FANTASTIQUE DE LA BOUFFE !

COMMENT MANGER AU RESTO SANS PAYER ?

20

ADRESSES SECRÈTES OU DÎNER AVEC SES VIEUX !

L 17097 - 10 H - F. 6,90 € - RD

+ SPÉCIAL VINS ! ON A VIDÉ LA CAVE DU RÉVEILLON (AVEC MODÉRATION)...



FRÉDÉRIC BEIGBEDER :

“ JÉSUS, LES CAROTTES ET MOI ”

Sauvé de la drogue et des excès par les légumes, l'écrivain le plus clubbeur de France a trouvé la paix au pays basque et voudrait bien que ça dure longtemps. Un entretien déjanté sur la mort, la vie éternelle et les carottes avec l'auteur du futur best-seller « Une vie sans fin » (Grasset).

Entretien : **Olivier Malnuit**
Photos : **Pierre Monetta**





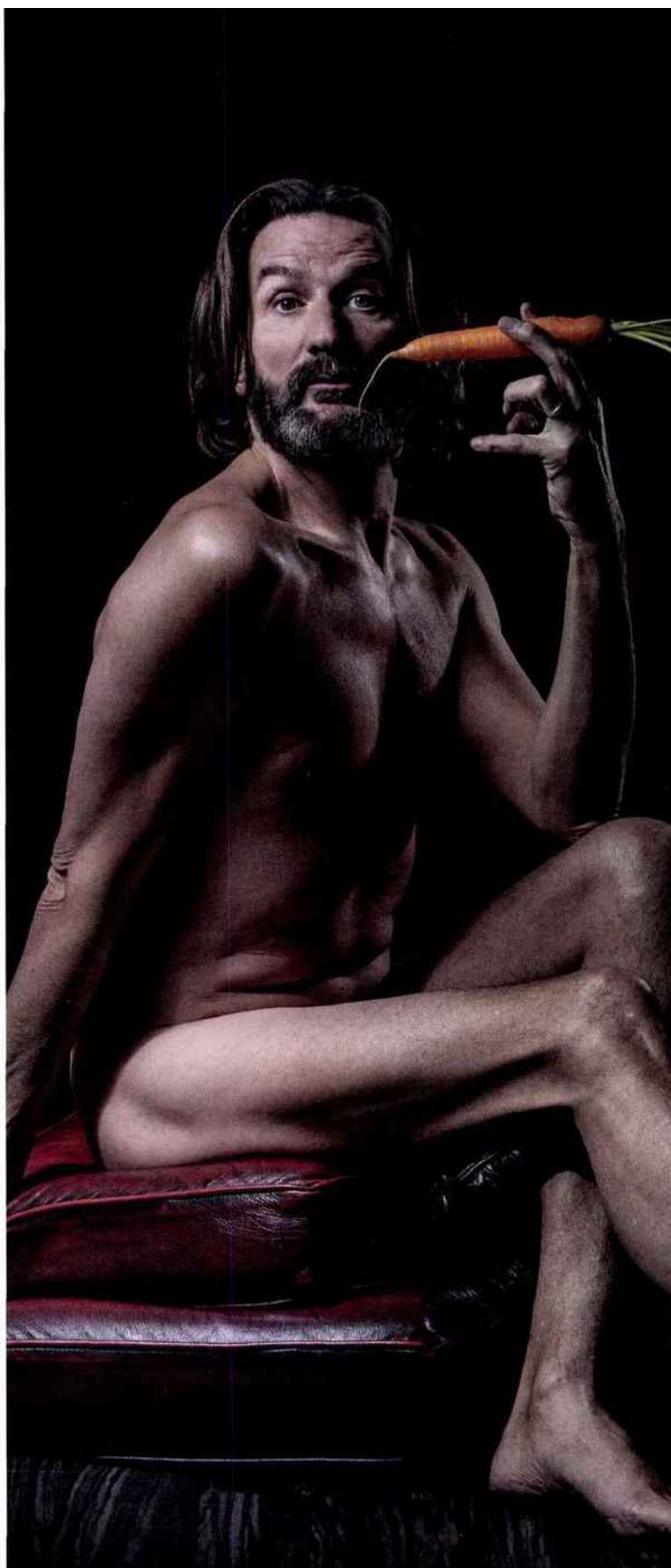
[GRAND
entretien]
Parlons peu, parlons bien !

Frédéric Beigbeder au Studio
La Couturière (Paris 2^e)
en pleine réflexion sur l'art discret
de la carotte d'honneur.



[GRAND
entretien]*Parlons peu, parlons bien !***F****édéric Beigbeder, êtes-vous dans le temps des légumes ?****Ce moment de calme où, contre toute attente, on apprécie d'éplucher des carottes chez soi, etc...****F.B.:** Bien sûr, j'adore les préliminaires en cuisine. Mais en fait, c'est déjà un effort mental pour moi. Ce que je préfère, c'est remplir et vider le lave-vaisselle, ça c'est un vrai plaisir bouddhiste !**Qu'est ce qu'il y a de bouddhiste dans le fait de mettre du Calgon dans un truc qui sent la vapeur d'eau ?****F.B.:** C'est justement parce que ça n'a aucun intérêt que ça permet la méditation, la cuisine c'est beaucoup trop intellectuel...**Vider et remplir un lave vaisselle pour un homme de 50 ans, c'est un peu l'équivalent du tricot, en somme ?****F.B.:** Exactement. Mais ça s'explique aussi par le fait que le mode de vie qui nous a été promis dans les 80's, celui qui consiste à boire une bouteille de vodka tous les soirs en allant aux toilettes prendre de la coke avec des escort girls, ce mode de vie là appartient au 20^e siècle et aurait du y rester.

Certains, parce qu'ils sont plus idiots que d'autres, ont voulu prolonger cette utopie. Mais en fait, aujourd'hui, les personnages d'American Psycho (Bret East Ellis), ils ont tous viré bio. Moi d'accord, j'aime vider les lave-vaisselles, ça me rend zen. Mais je peux vous assurer qu'autour de moi, tous les mecs qui finissaient à 8h du mat' dans le caniveau, sont devenus des ayatollahs des légumes qui ne jurent plus que par le véganisme et les randonnées à vélo.

_ Et vos anciens dealers, « des apôtres de la marche en montagne », comme vous l'écrivez dans votre nouveau roman «Une vie sans fin»...**F.B.:** Oui, mais des apôtres en croquenots North Face (rires) ! Le plus terrible, c'est que j'ai l'impression que tout a changé pour nous très vite, presque en une nuit.



“ MON MARAÎCHER EST UN DIRECTEUR DE CASTING ”

Contrairement aux apparences, cet écrivain dispose d'un maraîcher personnel et ça ne lui coûte que 25 euros par semaine.

Ma génération est passée en un clin d'œil de l'inconséquence à la paranoïa. C'est ce que j'appelle dans le roman une « GGBG » : une Gigantesque Gueule de Bois Générationnelle. Plus mes amis étaient défoncés dans les toilettes du baron, plus ils me donnent des leçons d'hygiène de vie et de santé aujourd'hui.

« Trop de graisse et de sucre, il faut que tu jouisses autrement qu'en mangeant et en buvant », vous recommande le nutritionniste Frédéric Saldmann dans votre roman... Vous l'avez vraiment rencontré pour un check-up?

F.B.: Bien sûr ! En fait, tous les échanges avec les médecins et chercheurs dans ce roman sont rigoureusement vrais, c'est un roman de science non-fiction. Il m'a trouvé le foie un peu gras après mon check-up, ça s'appelle une « stéatose hépatique », et aussi un peu hypertendu. Je lui ai demandé si je pouvais vivre 400 ans avec mon foie gras. Il m'a d'abord donné quatre mois, puis trente ans si je suivais son régime allégé...

Et alors ?

F.B.: Il m'a dit de manger des carottes, des tomates, des brocolis, du fenouil, des poireaux, des courgettes, des aubergines, des radis, des raisins secs, des clémentines. Il m'a aussi demandé d'arrêter les alcools, le barbecue, j'étais plutôt d'accord. Le problème, c'est qu'il m'a également proposé de stopper net le saucisson et de boire des jus d'herbes... Plutôt crever !

Je croyais que vous vouliez devenir immortel...

F.B.: Mais je ne veux pas devenir immortel, j'aimerais juste repousser la mort si loin qu'elle en décèderait à ma place ! Et c'est justement la question que j'ai voulu soulever dans ce roman. A quoi sommes nous prêts à renoncer pour l'immortalité ? Parce que le premier prix à payer, c'est déjà de ne plus être un être humain : fusionner avec une machine, transformer son ADN, changer son sang, suivre un nombre de procédures médicales dangereuses, etc. Déjà que

pour vivre jusqu'à 80 ans, il faut arrêter le saucisson... Je ne suis pas si sûr d'en avoir très envie.

Pourtant, récemment sur France Inter, vous déclariez vouloir rejoindre le Cercle des Mecs à Légumes, ce club gourmand créé par Grand Seigneur (avec Nicolas Bedos, Raphaël Mezrahi, Michael Cohen, etc) qui kiffent les carottes, les aubergines et la PS4 Slim?

F.B.: Oui, parce que c'est un Cercle gastronomique qui ne s'interdit rien, à commencer par les jolies filles et les légumes rôtis.. Simplement, comme je vis au pays basque, le Gros Jésus (un saucisson dit « de gros calibre », affiné 10 semaines), c'est aussi important ! Mais c'est vrai que je veux vivre le plus longtemps possible, parce que j'ai une femme et deux filles, qu'on en attend une troisième dans quelques mois. Et que je n'ai pas envie qu'elle soit orpheline à 20 ans...

Qu'est ce que vous aimez comme légumes du Pays Basque ?

F.B.: A peu près tout comme les tomates, courgettes et piments doux en piperade, les asperges et blettes de Navarre, les carottes des Landes, les haricots cocos plats au chorizo, les poireaux... Tout à partir du moment où c'est Anthony qui m'explique d'où ils viennent et pourquoi je dois les manger.

C'est qui Anthony, c'est votre coach en légumes ?

F.B.: C'est beaucoup plus que ça ! Il s'appelle Anthony Detruiseux (Paniers Fraîcheurs), c'est un garçon passionné qui collecte les meilleurs fruits et légumes dans la région et les livre directement chez les gens. Chaque semaine, il nous envoie un SMS à Lara et moi, en nous disant : « J'ai trouvé des cerises d'Ixassou extra, des pommes Estika vachement bien... Ca vous intéresse ? » Et il vient avec un cagote chez nous tous les vendredis à 13h ! Ca coûte 25 euros, on passe un bon moment assis par terre à discuter de pourquoi telle pomme a un goût de bonbon, quelles carottes on doit manger, quels champignons, etc. C'est donc plutôt une sorte de directeur de casting de fruits et légumes, c'est une bonne idée je trouve. Et le plus drôle, c'est qu'on ne choisit pas vraiment en fait, c'est lui qui décide (rires) !

A partir de quel moment avez-vous commencé à fréquenter les maraîchers ?

F.B.: En 2008, quand j'ai pu acheter ma maison à Guéthary. Progressivement, je me suis mis à apprécier de faire les courses, à fréquenter les halles de Biarritz, à vivre sur un autre rythme. Je regardais même toutes les émissions de cuisiniers : Masterchef, Top Chef, etc. Passer ma vie aux chiottes du Montana n'était soudain plus ma priorité. Petit à petit, je suis devenu un ex-clubbeur reconverti dans la cuisine light...

C'est pas trop chiant ?

F.B.: Non, c'est juste la vie normale, celle où l'on s'in-

[GRAND
entretien]*Parlons peu, parlons bien !*“
**JE VAIS
REJOINDRE
LE CLUB
DES MECS
À LEGUMES...**
”

téresse à la météo. A Paris, pendant des années et des années, je m'en foutais. Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, ça m'était complètement égal. Mais quand on vit à la campagne, la météo c'est juste le sujet le plus intéressant et important de la journée, ça change tout ! Et après, on réfléchit à ce qu'on va manger, on en discute. Ça prend un temps fou et en même temps, j'adore ! Comme l'écrivit Technikart, j'étais un bobo, je suis devenu un « bouru », un bourgeois rural.

Vous n'avez pas peur de finir comme les immortels du film Zardoz (John Boorman), ces bourgeois grabataires qui supplient qu'on les tue ?

F.B.: J'assume complètement ! C'est très égocentrique de refuser de mourir. Comme je l'écris dans le roman, ma vie n'a rien d'extraordinaire, mais je préférerais tout de même qu'elle continue. Croire suffisamment à son importance au point d'exiger de la science une rallonge de crédit, c'est d'une arrogance incroyable... Et c'est justement tout le sujet de ce roman. Quand j'ai publié 99 Francs, je travaillais dans la pub, chiais sur le métier tout en reconnaissant profiter à plein tube de ses avantages. Avec « Une vie sans fin », j'ai voulu raconter le même type d'ambiguïtés narcissiques. Oser, par exemple, parler de la mort avec légèreté, alors qu'on est mort de trouille. Faire deux colonnes dans le livre sur les avantages et les inconvénients de la mort comme dans un magazine de filles, ça m'a beaucoup fait rire !

Vous avez peur de quoi ?

F.B.: De tout ! Du tabac, de l'alcool, du soleil, de rater les derniers instants de ma vie. Tous les anciens fêtards quinquagénaires sont des lâches pétouchards comme moi qui craignent pour leur peau. Aujourd'hui, je mets trois jours à récupérer après une soirée Tequila, j'ai atteint l'âge (52 ans) où l'on a peur de se droguer, où l'on boit des verres de jus de pomme avec des glaçons pour faire croire que c'est du whisky. Même ce mot « pétouchard » est un truc de vieux ! Et la vieillesse aussi, ça fout le trac, c'est un truc de nazes...

Pourquoi ça ?

F.B.: Parce que les vieux ont tout le temps mal quelque part. Le corps est usé, il y a très peu de jours sans douleurs idiotes au pied, crampe à la jambe ou élanement intercostal. Le pire étant de se plaindre sans cesse. Il faut affronter la vérité en face : la vieillesse consiste principalement à faire chier son entourage, à se plaindre, à râler et faire fuir les jeunes.

Est-ce que vous voyez vieillir dans le regard des autres ?

F.B.: Ça m'arrive parfois, surtout quand je sors. L'autre soir, j'étais au Paradiso, une boîte à Saint Germain des Prés (Paris 6^e), je faisais le con avec Nicolas Bedos, on parlait très fort. Et tout d'un coup, je me retourne vers une jeune fille qui me dit : « Ah papa, t'es là ? » C'était ma fille Chloé, 18 ans. J'étais sous le choc, j'ai foutu le camp illico...

Pourquoi vous êtes-vous abîmé aussi longtemps dans l'alcool, la dope et les bombecs ?

F.B.: C'était une forme de haine de soi, du romantisme gothique un peu grotesque. Le côté : « J'ai des problèmes, donc je ne vais pas bien. Je ne vais pas bien, donc je me détruis, je bois, je me fous en l'air ». Il faut dire que pour les gens de ma génération, l'autodestruction était presque un idéal de vie, la voie céleste vers des écrivains et des artistes qui nous fascinaient. Et puis n'oublions pas que je suis un bourgeois, je suis né à Neuilly-sur-Seine (92), je ne pouvais pas décevement être conforme à ce qu'on attendait de moi (rires) !

On n'est pas non plus forcés de se suicider à la vodka parce qu'on a grandi dans les beaux quartiers ?

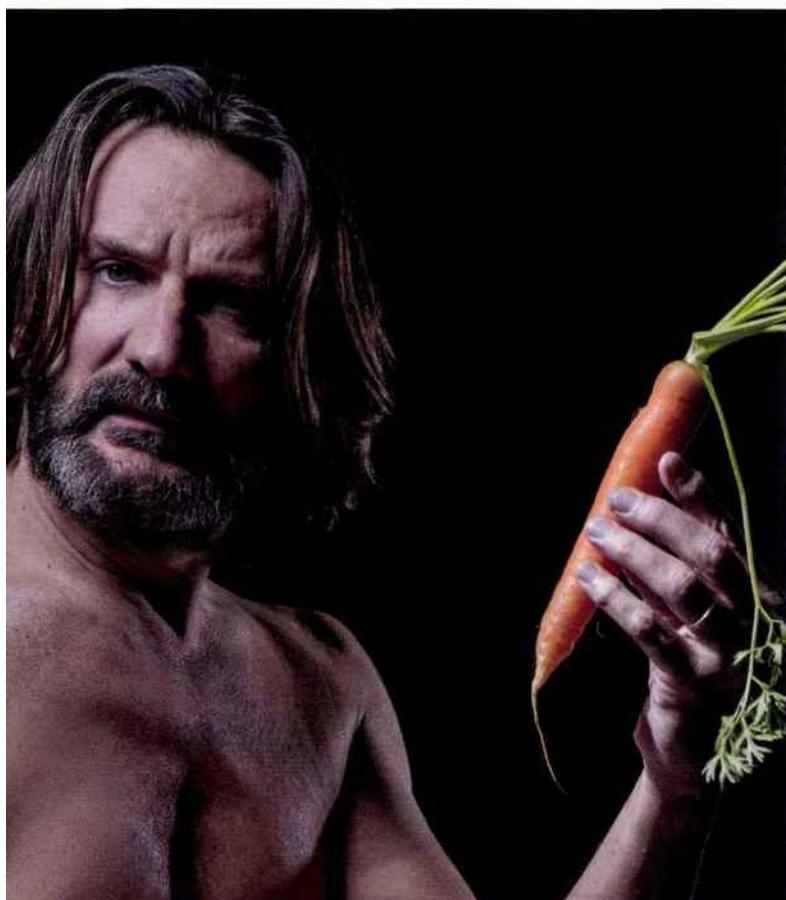
F.B.: Oh, je suis bien conscient qu'il y a beaucoup de clichés là-dedans. C'est probablement très bourgeois d'être aussi anti-bourgeois...

Dans « Une vie sans fin », vous évoquez aussi les fantômes de rue...

F.B.: Oui, c'est vrai que je croise de plus en plus souvent des gens qui je connais bien comme Régine Desforges, Guillaume Dustan, Jocelyn Quivrin, Jacno, etc.

Pour son livre (Une vie sans fin, Grasset), Frédéric Beigbeder a discuté avec les plus gros légumes de la recherche internationale.





Mais lorsque je m'approche pour les embrasser, je me souviens qu'ils ne sont plus là. C'est assez déstabilisant de passer son temps à se retenir de dire bonjour à des morts.

Et avec les vivants ?

F.B.: Vous voulez parler des amis qu'on revoit après quelques années et dont on découvre qu'ils portent une barbe blanche, des anciens amours qui ont des airs de mamie ? Ça n'arrête pas !

Heureusement, vous avez rencontré à la Fac de Médecine de Harvard un chercheur qui travaille sur le rajeunissement du cerveau...

F.B.: Oui, c'est le fascinant George Church de l'Institut Wyss pour l'ingénierie bio inspirée qui recherche depuis 20 ans le secret de l'éternelle jeunesse. Son truc à lui, c'est d'inverser les effets du vieillissement. En gros, d'éviter que je devienne un croulant d'Hôpital à 172 ans, mais plutôt un mec très jeune et sans une ride avec des organes renouvelés. L'intérêt, c'est qu'en cas d'emprunt à la banque, on pourrait rembourser sur 250 ans. Du coup, ce serait quand même beaucoup plus facile pour tout le monde de s'acheter un yacht et une belle maison...

Comment avez-vous pu rencontrer les plus grands chercheurs de la planète pour ce livre ?

F.B.: C'est très simple, les savants n'intéressent personne, tout le monde s'en fout. Du coup, ils étaient plutôt contents de me voir. Parfois, j'ai dû me faire recommander par des gens pour obtenir un rendez-vous, mais la plupart du temps, ils étaient très disponibles. Je leur disais que j'écrivais un livre sur la vie éternelle et eux trouvaient enfin quelqu'un de sympa avec qui discuter de leurs recherches.

Ça donne parfois un côté Discovery Channel très étonnant au livre. Vous êtes dans l'idée d'en faire un film après ?

F.B.: Je ne sais pas. Il y a déjà des boîtes de production qui s'y intéressent. Mais bon, si ça se trouve, on sera tous morts avant que ça ne se fasse (rires)...

Croyez-vous à la vie éternelle comme votre frère, Charles Beigbeder ?

F.B.: Mais je me fiche d'une vie après la mort ! Moi ce que je veux c'est prolonger indéfiniment mon existence avant la faucheuse. A la fin de mon enquête pour ce livre, j'ai rencontré un séminariste, le prêtre Thomas Julien, qui m'a dit une chose fascinante. Pour lui, le trans-humanisme et le catholicisme sont deux religions qui s'affrontent. Dans l'une, l'homme veut se faire Dieu et dans l'autre, c'est Dieu qui s'est fait homme. J'ai dit à mon frère : « C'est quand même marrant, j'écris un livre sur l'immortalité et qui je rencontre ? Un prêtre ! » Et lui me répond : « Ce n'est pas un hasard, c'est Dieu qui te l'a envoyé... »



**Frédéric Beigbeder,
Une vie sans fin, Grasset.**



Bonnes feuilles

L'œil

RENTÉE LITTÉRAIRE

En janvier, on tourne la page

LA SURPRISE

Une vie sans fin de Frédéric Beigbeder

ROMAN Obsédé par l'immortalité,

Frédéric Beigbeder a passé trois ans à prospecter auprès de scientifiques de tout poil pour rassurer l'homme anxieux qui ne veut pas mourir : lui-même, quinquagénaire aux angoisses parfois agaçantes. Cette quête insensée, philosophique autant que biologique, n'apporte pas de réponse, évidemment, mais propose



un questionnement réjouissant et intelligent sur le sens de la vie.

Sacrément ambitieux, monsieur Beigbeder!

Christine Sallès

Grasset, 360 p., 22 €.

En librairies le 3 janvier.



The genome man

Comme toujours, Frédéric Beigbeder sait parfaitement saisir les sujets d'époque. Dans *Une vie sans fin*, l'auteur s'empare de la question de l'immortalité, son désir, sa possibilité. Entre satire et confidences, récit d'un père, d'un amant, d'un écrivain qui n'a pas envie de mourir. . .

PAR VINCENT ROY

Comme il ne croit pas en Dieu, Frédéric Beigbeder - ou le narrateur d'*Une vie sans fin* -, veut « survivre » ou même « sous-vivre », il s'en contenterait... Tout, mais pas la mort, pas sa mort. Bon, l'antihéros du dixième roman de l'auteur de *99 Francs* (Grasset, 2000), le crie sans ambages : « la mort ne passera pas par moi ». Il a cinquante ans, et il a peur de crever. C'est bien simple, il met désormais plusieurs jours à récupérer d'une soirée tequila, boit des verres de jus de pomme avec des glaçons pour faire croire au whisky et, quant à la dope, il ne sniffe plus que des *pointes* « à la place des "poutres" d'antan ». Il ne s'est pas assagi, il flippe, c'est tout ! Aujourd'hui, il est devenu un ex-clubbeur accro au vélo elliptique et à la corde à sauter. Ce n'est plus de la trouille, c'est du vertige. Il a perdu sa jeunesse, il compte ses cheveux qui tombent dans son bain et surveille ses grains de beauté « comme le lait sur le feu ».

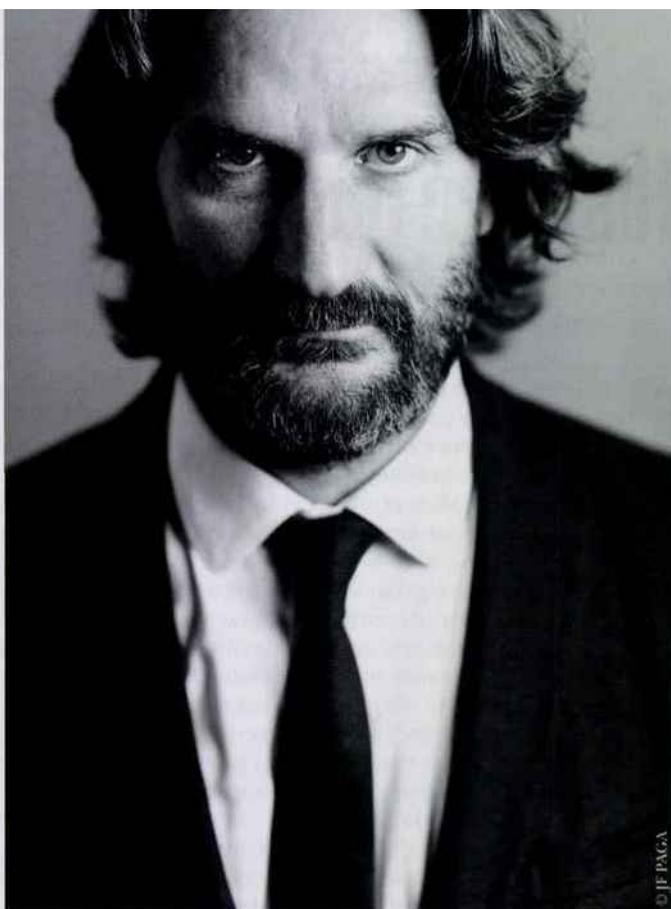
Bref, il a promis à sa fille Romy, 10 ans, qu'à partir de maintenant, plus personne ne mourrait. Encore s'agit-il de tenir sa promesse.

L'enquête commence : direction la Clinique du Génome, en Suisse - « le génome est le *Minority Report* de votre corps ». Là, il va rencontrer une ravissante laborantine de 26 ans à laquelle il va faire une deuxième fille (puis un troisième enfant). Il faut dire que la jeune scientifique l'en prie en lui susurrant : « Gonade-moi ! »

Il est temps de faire un bilan des avantages et des inconvénients de la mort (ce chapitre est assez drôle), et il est grand temps encore de faire un bilan de sa vie. Là, Beigbeder est plus grave, plus dense, il se montre lucide, désenchanté, touchant et, parfois, profond : « Aurais-je perdu le goût du vide ? »

La première étape de sa quête d'immortalité

consiste à effectuer un check-up (chez le médecin des stars évidemment), à Pampidou. Résultat : stéatose hépatique (en clair, foie gras) et hypertension. Régime ? Radis, quinoa, pamplemousse (oui, car nous connaissons les détails de l'examen comme de la prescription). Au fait, le cœur est intact, c'est heureux. Seconde étape : M^{me} Endiku, psychiatre-psychanalyste. Elle conseille à notre quinquagénaire la visite d'un chercheur, à Jérusalem, lequel travaille sur le renouvellement des cellules. Avec Romy, le voici donc à l'hôpital hébraïque de Jérusalem. Le docteur Baganim, après une longue discussion, expliquera que peut-être, dans deux ou trois siècles, le processus de vieillissement pourra vraiment être ralenti. Puis départ pour l'Autriche, Clinique Viva Mayr, et New York, San Diego. Et ainsi de suite... Entre laser-therapy, detox digestive, lavements du côlon et autres réjouissances, Beigbeder poursuit l'écriture de son ouvrage de « science non-fiction » intitulé *Une vie sans fin* où il est question de robots, d'êtres posthumains, de transfert de conscience sur disque dur, d'hôpitaux futuristes, de Thierry Ardisson (entre autres), et de la vie très horrible de Frédéric Beigbeder *himself*. Est-ce un roman ? Oui, où la réalité n'est plus « crédible ». Il faut dire qu'aujourd'hui, nous confions l'auteur en préambule, « la fiction est moins folle que la science » !



© J.F. PAGA

UNE VIE SANS FIN
de Frédéric Beigbeder
Grasset
345 p., 22 €





IMMORTEL

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

DANS « UNE VIE SANS FIN », L'ÉTERNEL JEUNE HOMME DES LETTRES CHERCHE À ÉRADICUER LA MORT... À SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS, IL PARLE DE LA VIE, DE LA PATERNITÉ, DE L'ÉPOQUE. ENFIN SÉRIEUX ?

PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE ET NATHALIE DUPUIS

Frédéric Beigbeder est un garçon qui ne manque pas d'imagination. Et encore moins d'optimisme. Son dernier défi ? Trouver le secret de l'immortalité, afin de vaincre cette malédiction qui décime l'humanité dans l'indifférence générale. Dans son nouveau livre « Une vie sans fin », un roman d'auto-science-fiction, il raconte comment il s'y est pris « pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde ». Un essai, sous forme d'enquête – il a rencontré tous les spécialistes qui se sont penchés sur la question, fait un check-up complet, images numériques à l'appui, et testé moult cliniques censées lui régénérer le sang –, mais aussi une introspection. On découvre, derrière cette quête un peu folle, une réflexion bien plus fine et plus complexe qu'il n'y paraît. Sur les nouvelles aspirations d'un ex-jeune homme dérangé devenu père, et qui, malgré les années qui passent, a toujours su se réinventer.

ELLE. Et si « Une vie sans fin » était votre premier livre de vieux ? Vous découvrez que se rouler dans l'herbe avec votre petite fille... FRÉDÉRIC BEIGBEDER. C'est plus sympa que de se rouler par terre sur le dance-floor du Montana ! Je sais, on va dire que je fais ma crise du milieu de vie, et ce n'est pas faux ! Mais depuis toujours, dans tous mes livres, je parle d'un garçon qui refuse de devenir adulte.

ELLE. Plus que de vieillir, c'est de mourir dont vous avez peur... F.B. C'est vrai, et j'ai donc décidé d'envisager la mort comme un problème à résoudre, comme le chômage ou le réchauffement climatique ! Le transhumanisme nous dit que l'on va supprimer la mort, alors, moi, je me suis dit : « Chiche ! » Je vais aller demander aux spécialistes "Alors, comment je fais, les gars ?" C'est aussi simple que ça.

ELLE. Tout est parti d'une conversation avec votre fille aînée... F.B. Elle m'a cueilli en me demandant si c'était vrai que tout le monde allait mourir. Au lieu de répondre lâchement « oui », je lui ai lancé que, à partir de nous, c'était terminé. Il fallait juste que l'on s'organise.

ELLE. Quelle est la part de fiction et la part d'enquête ? F.B. Tout ce qui est scientifique est vrai : les entretiens avec les chercheurs, les tests en clinique. Le reste est de l'auto-science-fiction. Mais j'ai fait un vrai check-up avec Frédéric Saldmann, le médecin des stars, je me suis fait lasériser le sang, et j'ai mangé du tofu et des hamburgers d'épeautre pendant une semaine. Au cinquième jour de jeûne à base de bouillon, j'ai fait une dépression et j'ai attaqué mes provisions de junk food : tous les Haribo y sont passés.

ELLE. Trouvez-vous que notre société a le culte du jeunisme ? F.B. Moins, et cela me soulage. Jean d'Ormesson était l'idole des jeunes (et des autres). Sharon Stone est une femme sublime. Quant à Jacqueline Bisset, j'ai eu la chance de prendre une limousine avec elle à Cannes. J'étais troublé : c'est une bombe atomique.

ELLE. Mais vous avez épousé une fille bien plus jeune que vous... F.B. C'est mon côté Dracula ! Aimer la génération qui suit est une forme de vampirisme. J'ai d'ailleurs longtemps préféré dormir le jour et vivre la nuit. Depuis quelque temps, je suis un peu contraint à l'inverse : une petite fille qui appelle sa maman à 7 heures du matin apprend le mot « papa » quand celle-ci ne se réveille pas.

ELLE. Vous avez été père à 30 ans, puis à 50, avez-vous l'impression de vivre une paternité différente ? F.B. Je ne crois pas, et je rends grâce à la garde alternée ! À partir du moment où j'ai dû m'occuper de Chloé – mon aînée – une semaine sur deux, il a fallu que j'assume ! Et, tous les deux, on s'est aidés. C'est peut-être le vrai sujet de mon livre : comment un enfant éduque son papa. Quand elle n'était pas avec moi, je continuais ma vie de fanfaron... Et quand elle était là, j'étais beaucoup plus sage.

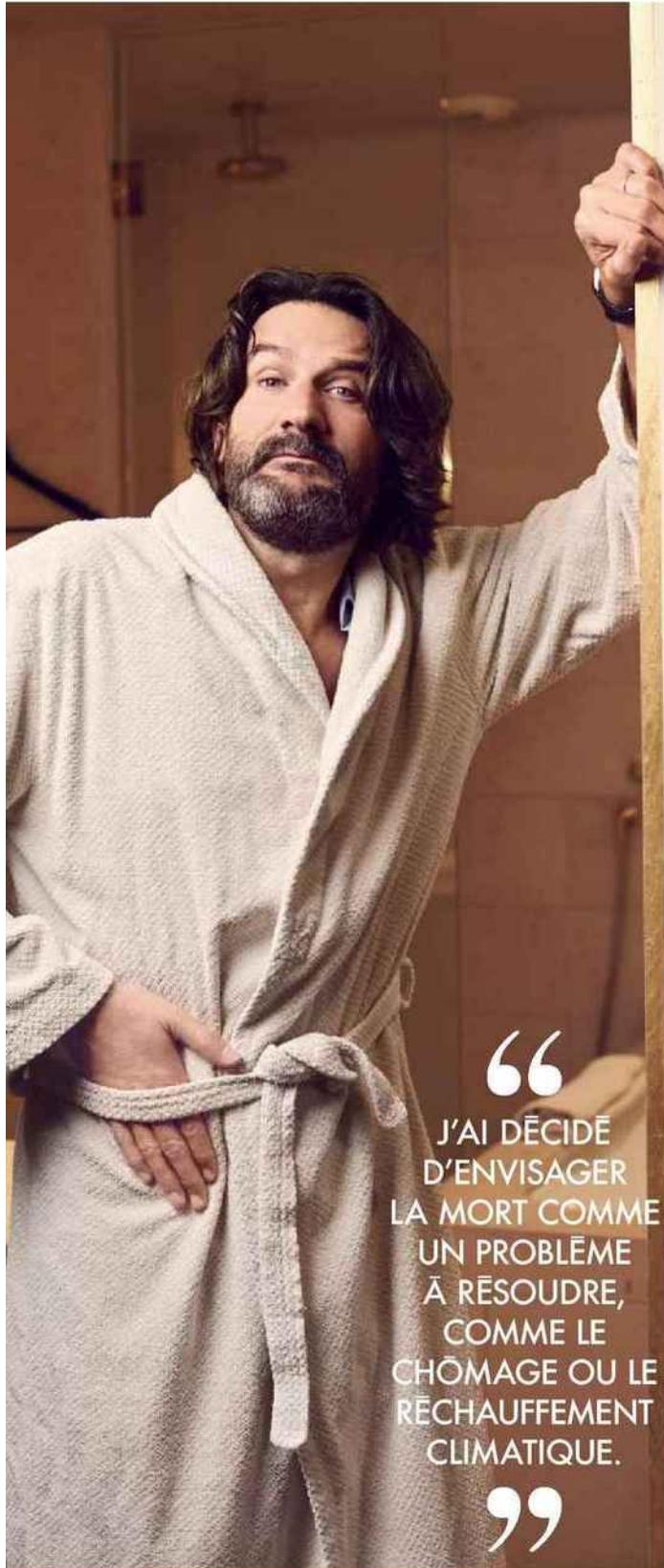
ELLE. Depuis la rentrée, vous avez ralenti la cadence. Pourquoi ? F.B. Beaucoup de gens m'abordent dans la rue en me demandant pourquoi j'ai arrêté la télé, comme si c'était hyper grave. Mais on va bien mieux quand on arrête. Pareil pour les réseaux sociaux, qui entretiennent le pire chez les gens narcissiques comme moi : ça rend parano, mégalomanie, exhibitionniste, en quête d'amour perpétuel... On n'est jamais rassasié : jamais assez de likes, jamais assez d'audience. Je suis fragile, je dois me protéger de tout ça. C'est absurde de vouloir plaire tout le temps et à tout le monde. Un livre de temps en temps, une petite chronique à la radio, c'est suffisant.

ELLE. Vous sortez moins ? F.B. Je suis un peu fatigué d'avoir fait la fête pendant trente-cinq ans. Je suis peut-être vieux, en fait ! Je n'ai pas complètement arrêté de sortir, mais, aujourd'hui, je mets cinq jours à m'en remettre ! J'ai toujours aimé la fête pour la conversation, les rencontres, la danse, la rigolade... et aussi tout ce qui permet de supprimer la timidité.

ELLE. Quel rapport avez-vous avec votre image ? F.B. Je ne l'ai pas forcément fait exprès, mais c'est vrai que je suis



THOMAS LAISNE / CONTOUR BY GETTY



“
J'AI DÉCIDÉ
D'ENVISAGER
LA MORT COMME
UN PROBLÈME
À RÉSOUDRE,
COMME LE
CHÔMAGE OU LE
RÉCHAUFFEMENT
CLIMATIQUE.
”

devenu un personnage. En gros, le type qui prend de la cocaïne sur les capots des bagnoles. Et puis le Caca's club m'a collé un rôle de tête à claques très tôt. Celui d'un gosse de riche qui casse ses jouets... C'est parfois emmerdant d'être résumé à ça !

ELLE. Après la tête à claques et le mec qui sniffe sur les capots, la prochaine étape, c'est le magasin bio à Guéthary ?

F.B. Pour le magasin bio, rassurez-vous, c'est non. Mais je suis un jeune père, et ma petite fille avait les yeux qui piquaient à cause des particules fines. J'ai une maison au bord de la mer, alors je n'ai pas beaucoup hésité. Nous nous sommes installés au grand air. Et j'avoue que Paris ne me manque pas. La situation absurde, c'est celle où on s'entasse dans des endroits sales, et très chers, alors que l'on peut être dans des endroits beaux, propres et pas chers. En fait, je suis devenu un « bourru » : un bourgeois rural.

ELLE. Quel regard portez-vous sur l'affaire Weinstein ?

F.B. Si c'est pour qu'il y ait des procès, c'est bien. Il y a des lois, il faut les appliquer. Mais détruire la vie des gens par la délation numérique, je trouve cela effrayant. Il n'y a pas d'avocats, que des accusations, et des types qui ne peuvent pas se défendre... Tandis que Donald Trump gouverne toujours !

ELLE. En avez-vous parlé avec votre fille de 18 ans ?

F.B. Bien sûr. Je suis féministe, même si personne ne le croit. J'ai deux filles, je veux qu'elles soient respectées, bien traitées, payées au même salaire que les hommes, et qu'elles puissent s'habiller comme elles veulent, sans être emmerdées dans la rue. Je pense que la drague va complètement changer : maintenant, c'est à vous, les femmes, de nous draguer. Au Québec, depuis des années, ce sont les femmes qui abordent les hommes dans les bars. Et c'est formidable.

ELLE. C'est la vie rêvée ?

F.B. Bien sûr que c'est un rêve ! Vous croyez que c'est marrant d'aller parler à quelqu'un que vous ne connaissez pas, quand vous êtes timide ? Et de se prendre des râtaux – beaucoup, tout le temps !

ELLE. Est-ce que vous faites plus attention, aujourd'hui ?

F.B. Je fais attention, évidemment, et c'est sans doute un progrès. J'ai toujours été un garçon plutôt bien élevé, ma maman m'a appris à n'être ni un goujat ni un malotru... Il m'est pourtant arrivé de déraper. De faire des blagues un peu sexistes, un peu lourdes. J'ai arrêté.

ELLE. Il va donc y avoir un nouvel ordre amoureux, selon vous ?

F.B. Oui, et Marguerite Duras l'avait compris. Dans « Hiroshima mon amour », elle avait cette grande phrase : « Tu me plais, quel événement. » Comment faire, aujourd'hui, quand un homme rencontre une femme qui lui plaît ? Comment le gérer sans être un gros porc ? C'est compliqué. Mais je considère que c'est la plus belle chose au monde. C'est précieux.

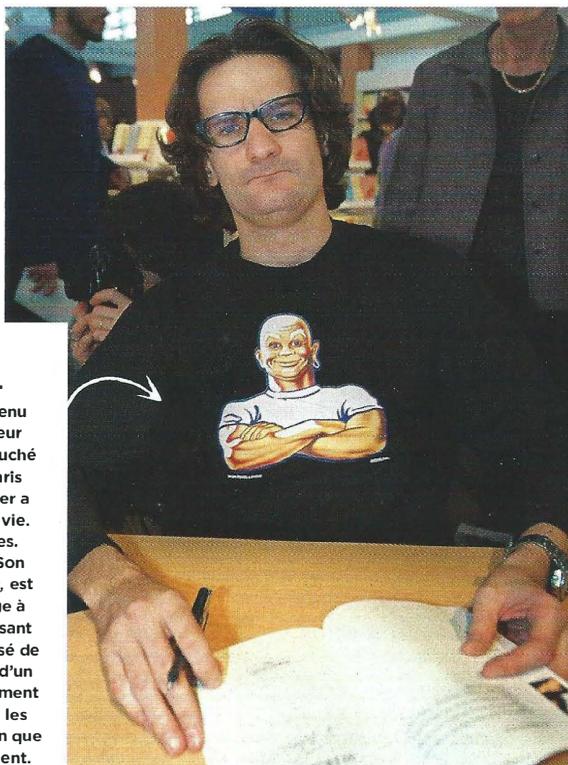
ELLE. Vous avez toujours aimé être entouré de jolies femmes ?

F.B. Oui, et j'ai trouvé la solution, je les fabrique. Je suis une usine à femmes ! J'ai une femme que j'aime, bientôt trois filles. Je suis comblé.

ELLE. Le sujet de votre livre, c'est donc vraiment la paternité ?

F.B. C'est vrai. Transmettre, se reproduire et regarder sa progéniture évoluer, c'est peut-être la meilleure méthode pour vaincre la mort. ■

« UNE VIE SANS FIN » (éd. Grasset). En librairie le 3 janvier.



MARS 2001, EN MARGE.

Né à Neuilly-sur-Seine, devenu publicitaire, puis chroniqueur nocturne, avant d'être embauché par Thierry Ardisson sur Paris Première, Frédéric Beigbeder a fini par donner un sens à sa vie. Désormais, il écrit des livres. Et pas n'importe lesquels. Son « dernier » roman, *99 francs*, est un best-seller, ce qui l'oblige à parcourir les librairies en faisant des têtes bizarres, accessoirisé de lunettes rigolotes et habillé d'un tee-shirt dénonçant ironiquement l'emprise de la publicité sur les esprits. Après tout, il faut bien que le public en ait pour son argent.



**II
AVRIL 2001,
ENTRE LES LIGNES.**

Un mois plus tard, Frédéric Beigbeder continue de faire le malin. À l'Élysée Montmartre, il passe des disques, vêtu d'une chemise à rayures bayadères, inspirées par les rayures multicolores des *baiadera*, les danseuses portugaises traditionnelles. Pour « dénoncer » l'emprise du mauvais goût sur les garde-robes masculines, c'est parfait.



**III
2008, À LA PAGE.**

Sept années se sont écoulées, Frédéric enchaîne les piges prestigieuses, les émissions verbeuses et les soirées foireuses, mais n'oublie pas de se ressourcer au Festival de Cannes. Venu assister à la projection du *Maradona* d'Emir Kusturica, l'écrivain a enfilé un costume noir à rayures *pinstripes*, et noué d'un minuscule *four in hand* sa cravate, implacablement désaxée. Voilà à quoi on s'expose quand on ne prend même pas la peine de porter un *nœud papillon* à Cannes.



LE GRAND DÉFILÉ

5 – Frédéric Beigbeder.

COMMENT AVOIR DU STYLE? L'ÉCRIVAIN, QUI SORT UN NOUVEAU ROMAN, CHERCHE ENCORE ET TOUJOURS LA RÉPONSE.

PAR MARC BEAUGÉ

V

2017, EN RÉÉDITION.

Sept ans après, Frédéric a 52 ans, et de toute évidence il s'inquiète pour la suite. Dans son dixième roman, *Une vie sans fin*, il cherche même, sur fond de transhumanisme, le secret de l'immortalité. C'est pourtant simple, Frédéric : arrêtez de porter ce combo cravate-jean de faux jeune, et enfillez l'habit vert des immortels de l'Académie française... Merci qui ?



IV

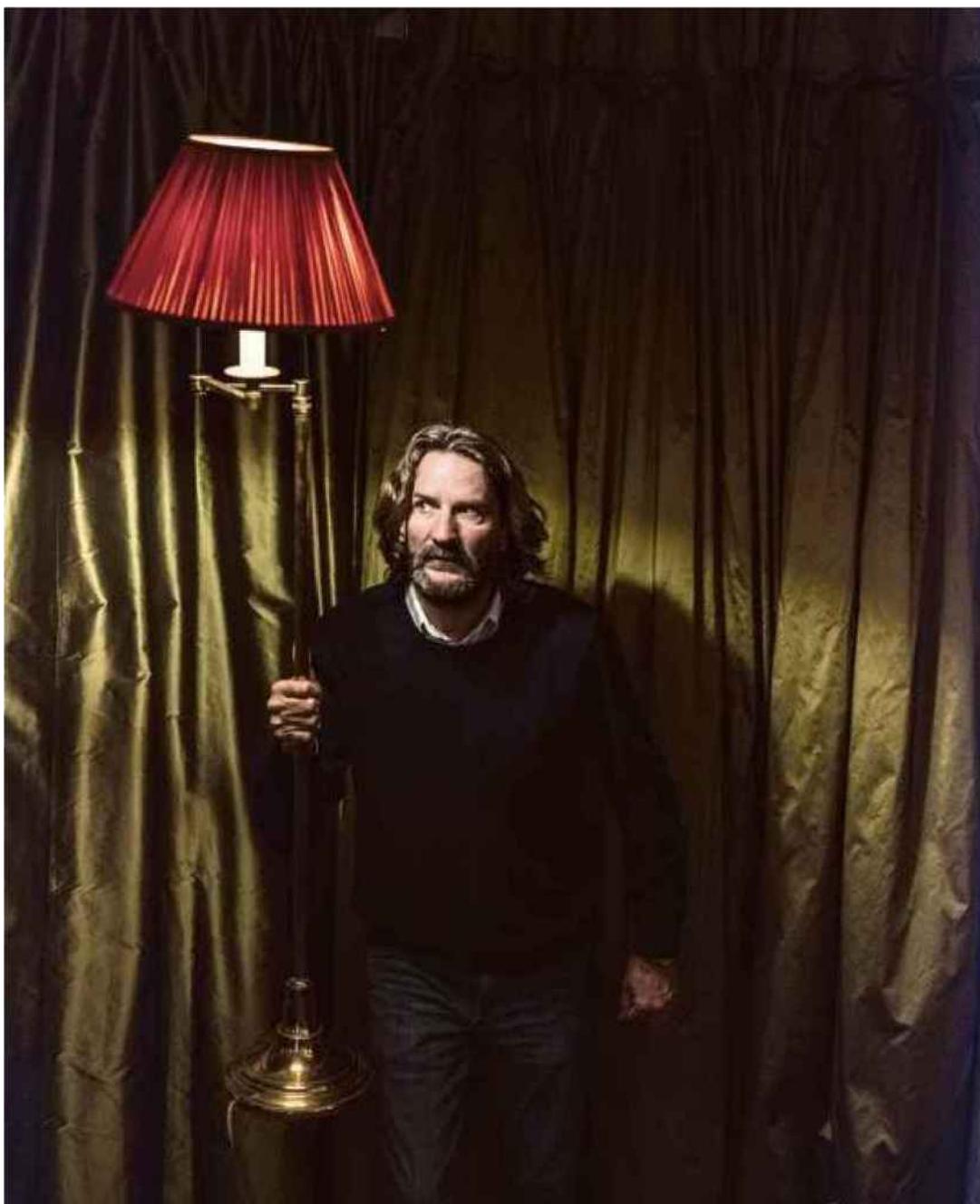
2010, EN COUVERTURE.

Quelques mois après la parution d'*Un roman français*, dans lequel il raconte ses souvenirs d'enfance les plus basques, Frédéric ouvre les fêtes de Bayonne, arborant la tenue idoine, faite d'un foulard rouge et d'un grand tee-shirt blanc soulignant à la perfection son teint resplendissant. En l'occurrence, il peut remercier Luis Mariano, qui instaura en 1969 le port du blanc lors des ferias.



L'immortalité de l'homme

Frédéric Beigbeder Rencontre au Pays basque avec l'écrivain quinquagénaire parti à la recherche d'une vie éternelle très humaine.





De gros nuages assez salopards sadisent Biarritz, villégiature impériale transie par l'hiver. De Frédéric Beigbeder, il ne reste qu'un manteau en peau de mouton retournée. La chose gît abandonnée en vrac humide face à la table du petit déjeuner d'une brasserie néorétro.

Il réapparaît quelques instants plus tard. Il tient à la main un sac plastique où il a fourré son pantalon à tordre. Il vient de faire l'achat d'un jean au délavé flambant neuf qui n'a nécessité aucun ourlet d'urgence et moule parfaitement son 1,84 m, «*si je me tiens droit*», et ses maigres 75 kilos. Le «néorural» circule à scooter et s'est pris la saucée au retour des studios de France Bleu où il délivre sa chronique pour France Inter. Depuis quelques mois, Beigbeder s'est installé à demeure sur la côte basque de ses vacances d'enfance. Dans cette principauté atlantique à arcs-en-ciel magnétiques, il cultive l'art d'être à nouveau père à la cinquantaine, met à niveau un train de vie auto-réduit et coupe un peu avec le fatras mondain parisien où il évoluait en poisson-pilote, à tu et à toi avec les naiades en pléiade et les requins à sequins. Par contre,

LE PORTRAIT

il s'évite le surf au large de Guéthary, «*les doubles otites*» lui salant les tympans.

L'homme est prévenant, charmant, arrangeant. Il mélange la politesse d'une bonne éducation stylée, la ductilité ondoyante de l'animal social et l'empathie moqueuse de qui sait maltraiter son surmoi avec humour. Manuel Carcassonne, actuel patron des éditions Stock et éditeur des premiers romans de Frédéric Beigbeder chez Grasset, nuance: «*C'est vrai qu'il est alerte et drôle, qu'il est habile et a le sens de la formule. Mais il a beau connaître tout le monde, je pense que c'est un solitaire qui s'autosuffit. Et s'il est beaucoup sorti, il est bosseur. Il pouvait faire la fête toute la nuit et être efficace dès le matin.*»

Aujourd'hui, il y a un intérêt tout à fait égoïste à croiser Beigbeder. Il se pourrait qu'il ait son gobelet d'argent attiré à la fontaine de jouvence et qu'il puisse en refileur une lampée à qui serait assoiffé d'immorale et infernale immortalité. Dans son dernier livre, il romance une quête tout à fait actuelle. Tel un journaliste gonzo, de Suisse en Israël en passant par New York,



il fait le tour des chercheurs et savants pas du tout fous qui sont sur le point de prolonger indéfiniment l'espèce.

Beig n'est pas un mutant à la Orlan. Il n'a pas le goût du charcutage esthétique, ni de la redéfinition physique. Il s'est juste fait recoller les oreilles à 13 ans et a lancé la mode du barbu velu, histoire de cacher son goitre de pélican à la Balladur. Mais son angoisse du dépérissement renforcée par les difficultés de santé de ses parents, chasseur de têtes et traductrice, s'est conjugée avec son sens de l'époque. Au gré de son périple, il a profité des opportunités transhumaines pour investir dans l'éternité. Pas vraiment autruche à anxiété ensablée, il a fait séquencer son génome. Il n'a pas détesté découvrir qu'Alzheimer et Parkinson avaient peu de chances de passer par lui. Il a aussi mis au coffre ses cellules souche IPS. Il s'est enfin revigoré d'autotransfusions, tel un champion cycliste. Il a aimé le coup de boost sanguin, propre à lui faire oublier les ludiques kicks de coke qui lui avaient valu une détestable garde à vue policière.

Beigbeder veut enterrer le décès. Ce qui semble une riche idée de moins en moins irréaliste. Il dit: *«Quand je dis que je n'ai pas envie de mourir, on me trouve lâche ou on ne me prend pas au sérieux.»*

Au coin de la rue, il s'inquiète de se surprendre à saluer des copains disparus. Histoire de retrouver des paradis perdus, il avoue désormais *«douter de l'inexistence de Dieu»*. L'enfant de chœur a cessé de croire quand la puberté fut venue. Il revient doucement vers les fonds baptismaux et le silence gothique des cathédrales à piliers convertibles. Comme un Gabin de sacristie, il reconnaît: *«Je sais que je ne sais pas»*. Et puisqu'il ne résiste pas à une pirouette pétillante comme bulles en jacuzzi, il déclare: *«Les églises sont les spas de l'âme.»*

1965 Naissance.

2000 99 F (Grasset).

Se fait virer de chez Young et Rubicam.

2008 Garde à vue.

2012 Réalise *L'amour dure trois ans*.

Depuis 2016

Chronique sur France Inter, le jeudi à 8 h55.

4 janvier 2018 *Une vie sans fin* (Grasset).



Pas mécontent de son auto-science-fiction, Beigbeder apprécie aussi de voir écrite la succession de lettres de son code génétique. Il fait remarquer que pour un écrivain, ce n'est pas rien, que cela fait écho logique. Car le titulaire du feuilleton littéraire du *Figaro*, où l'a précédé François Nourissier, est un lettré cultivé et un lecteur attentionné. *«Il ne faut pas se laisser prendre à sa facilité. Ce n'est pas quelqu'un de superficiel. Il chérit vraiment la chose littéraire»*, précise Carcassonne.

Hyperactif et multitâches, Beig s'est beaucoup dispersé et continue à minima. Créatif dans la pub, il s'est fait virer par des employeurs étrillés par ses soins. Il lui est aussi arrivé de faire la promo de Robert Hue et d'un PCF agité par la perestroïka. Preuve que le fanfaron a de la suite dans les idées, il a voté Mélenchon en 2017, avant de détester la défausse de l'insoumis incapable d'appeler à faire barrage à Le Pen. Animateur télé, il a réussi à présenter une émission dans le plus simple appareil et adorerait laisser ses invités piocher dans un bocal à pilules excessives qui les mettraient dans des états seconds. Réalisateur, il a plus de mal à emporter l'adhésion et à mettre en scène sa fantaisie, mais il persévère. L'ancien étudiant fanfaron, qui préférerait les nuits de chez Castel aux cours de Sciences-Po Paris, va réaliser un film sur la vie de Richard Descoings, libéralisateur trépassé de la rue Saint-Guillaume. Un temps éditeur chez Flammarion, Beig vient d'abandonner la rédaction en chef du magazine *Lui* où il donnait libre cours à un attrait pour le sexy que le moralisme ambiant décrète aisément sexiste.

Il s'est fait clouer au pilori pour avoir revendiqué son goût pour la prostitution libre et non faussée. Il s'inquiète de la vertu résurgente et se dit compagnon de route des féministes pro-sexe dans la lignée de Virginie Despentes ou de Marcela Iacub. Il bataille contre Facebook qui masque les parfaits petits seins dorés de Mireille Darc. Marié pour la troisième fois avec une mannequin suisse de 27 ans, père de deux filles, il se félicite d'être le seul homme de la famille. Et puisqu'aujourd'hui, tout mâle bien constitué se doit de s'interroger sur sa cochonnerie présente ou passée, il ajoute : *«Si on me dit non, mon amour-propre est tellement touché, je suis tellement vexé que je reste dans mon coin sans plus pouvoir bander.»* Et d'évoquer, en contrepoint littéraire, les «babouineries» obligées qui, pour le Solal de *Belle du Seigneur*, allaient forcément avec la séduction. ◀

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **YANN RABANIER**



CHURCHILL À L'ÉCRAN P. 68 ZARCA P. 71 LE DJ DIPLO P. 72

Culture

RENTREE LITTÉRAIRE

Beigbeder -Jauffret, le match

L'un revient avec une autofiction inquiète sur le TRANSHUMANISME, l'autre avec cinq cents "MICROFICTIONS" grinçantes. Rencontre entre deux romanciers que la FOLIE de notre époque inspire

*Propos recueillis par GRÉGOIRE LEMÉNAGER
ET ÉLISABETH PHILIPPE*

**UNE VIE SANS FIN**, par FRÉDÉRIC BEIGBEDER,

Grasset, 360 p., 22 euros.

MICROFICTIONS 2018, par RÉGIS JAUFFRET,

Gallimard, 1024 p., 25 euros.

S

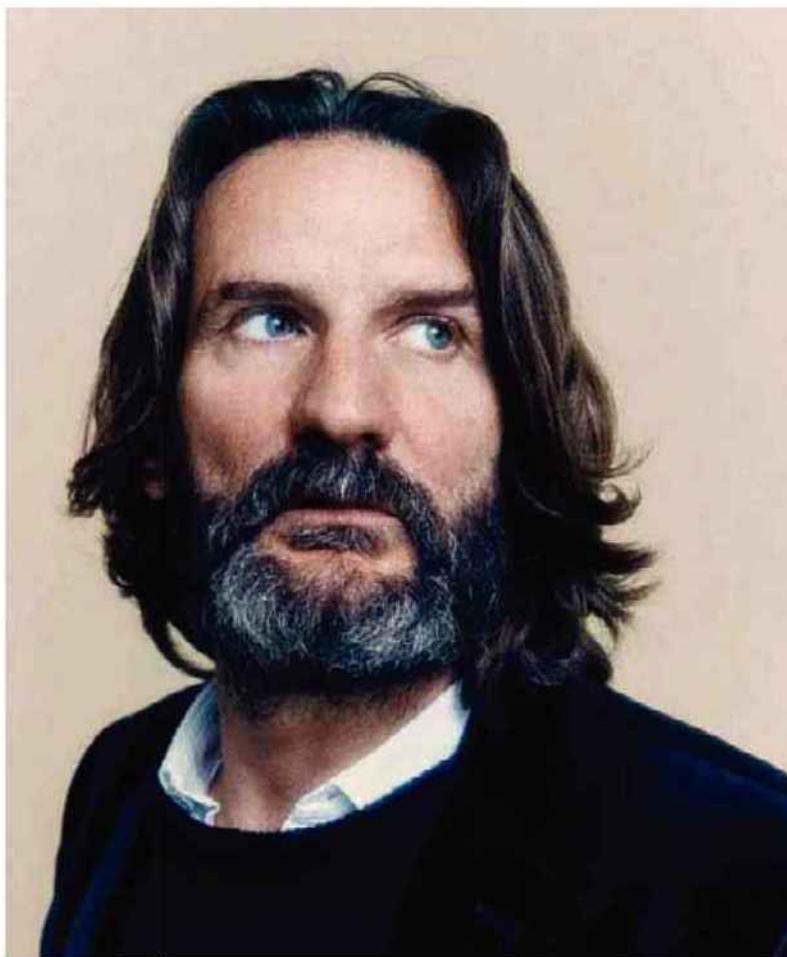
ur le papier, Régis Jauffret et Frédéric Beigbeder, c'est l'union des contraires. L'atrabilaire face au plaisantin, le solitaire opposé au jouisseur mondain, Alceste contre le prix de Flore. Regard acier vaguement inquiet, le premier s'abîme, depuis son entrée

en littérature en 1985 avec « Seule au milieu d'elle », dans la folie et l'horreur : viols, incestes, tortures, cannibalisme, on en passe... Que ces abominations proviennent de son imagination infernale ou qu'elles soient inspirées de faits réels tels que l'affaire Fritzl (« Claustria ») ou le meurtre du banquier

Edouard Stern (« Sévère »), elles s'accrochent toujours d'une ironie aussi glaçante que délectable. A cette extrême noirceur, le second préfère la satire, exercée si possible avec légèreté, épinglant ici le milieu de la publicité (« 99 Francs »), là le cynisme capitaliste (« Au secours pardon »), et là encore l'idéal romantique du grand Amour éternel (« L'amour dure trois ans »). Ce qui ne l'a pas empêché, en 2009, de décrocher le prix Renaudot avec un récit familial aux accents de sincérité inédits que cet exhibitionniste avait eu le culot d'intituler « Un roman français ».

Des détours hors littérature, Jauffret et Beigbeder en ont fait. Le premier a psalmodié, accompagné de musiciens, certains de ses textes sur un CD, hurlé celui de « Petite Salope » dans une émission télévisée du service public, joué dans le film « Loup-Garou » de Stéphane Levy. Le second, récemment devenu chroniqueur sur France-Inter, a tourné deux longs-métrages, animé une émission culturelle sur Canal+, relancé le magazine « Lui ». Aujourd'hui, tous deux reviennent aux fondamentaux, c'est-à-dire à ce qu'ils font

le mieux. Sous couvert d'une autofiction assez délirante, mais très pédagogique, Beigbeder rêve de battre le record de Jeanne Calment (morte à l'âge de 122 ans) et s'attaque dans « Une vie sans fin » à l'une des utopies les plus branchées de notre cher XXI^e siècle : le transhumanisme, dont il propose un état des lieux en jouant au cobaye-gonzo dans une « Clinique du Génome » suisse, à Harvard chez le professeur George Church, ce « docteur Folamour de la posthumanité », ou encore dans un restaurant futuriste et new-yorkais d'Alain Ducasse au cours d'un « repas dont aucun des invités n'a l'intention de dépasser avant l'an 2200 ». Quant à Jauffret, dix ans après un premier volume de cinq cents « Microfictions », il récidive en publiant cinq cents brèves nouvelles pleines d'infanticides, de suicides et d'amours qui tournent au vinaigre. C'est un écrivain qui sait l'art de compresser des vies humaines en deux pages, tout en faisant grincer l'air de l'époque. Chez lui, comme chez Beigbeder, la mort se tient en embuscade à chaque page. L'esprit le plus tragique des deux n'est pourtant pas forcément celui qu'on croit.





Dans une de ses « Microfictions », Régis Jauffret évoque la haine que se vouent les écrivains. Que doit-on attendre de votre rencontre ?

Régis Jauffret Je ne peux assumer toutes les opinions développées dans le livre : il y a quand même 500 histoires, et au moins 1 500 personnages ! De plus, je ne me souviens pas des textes. Si je ne les oubliais pas au fur et à mesure, je ne pourrais pas en écrire un par jour. Mais le milieu des écrivains n'est pas particulièrement dur. La lâcheté y est présente comme dans la plupart des milieux professionnels. Elle nous préserve de la mare de sang.

Frédéric Beigbeder A propos de lâcheté, il y a une « Microfiction » qui s'appelle « Attentat au prix de Flore ». En tant que lâche, je suis d'accord pour donner le prix de Flore à Régis l'an prochain. Pour éviter que cette « Microfiction » devienne réalité.

Dans « Premier Bilan après l'Apocalypse », vous avez fait figurer deux titres de Régis Jauffret parmi vos cent livres préférés du XX^e siècle...

F. B. Oui, ce qui m'épate, c'est qu'il a inventé une forme nouvelle. C'est le rêve de tout écrivain. Bien sûr, il existait des nouvelles, des contes brefs, notamment les « Contes glacés » de Jacques Sternberg qui, par l'humour noir, rejoignent ce que fait Régis, mais il a trouvé cette forme des « Microfictions » pour concurrencer l'état civil.

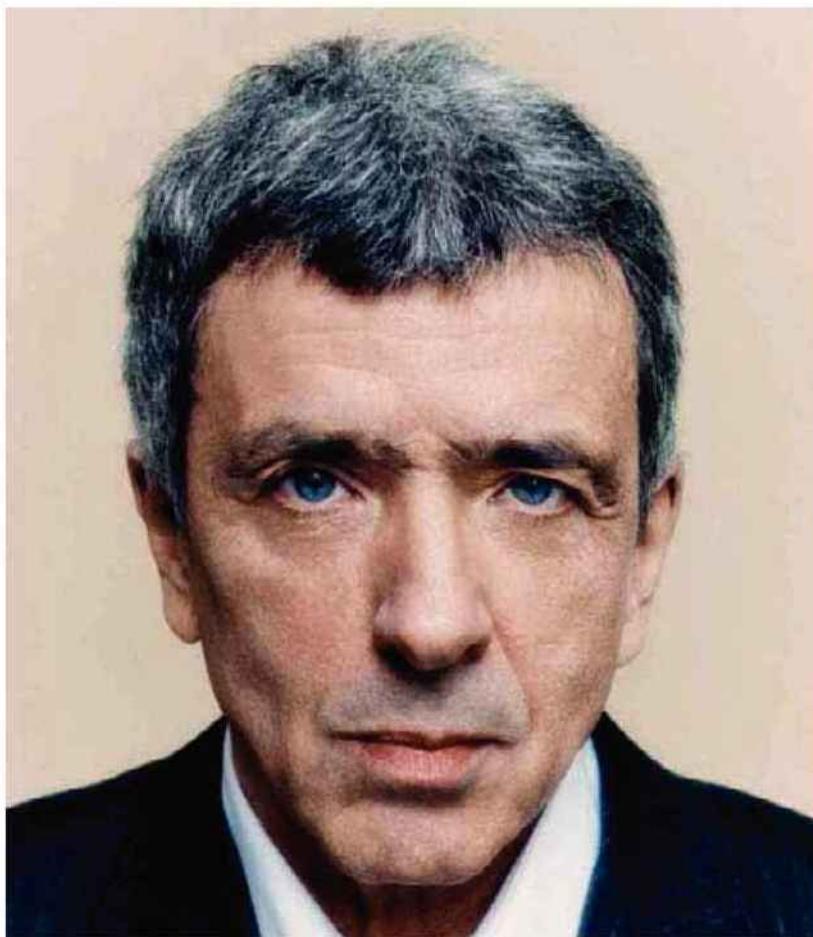
Et pourquoi, Régis Jauffret, vous avez eu envie d'y revenir au bout de vingt ans ?

R. J. J'en avais écrit cinq cents pour aller au bout du genre, j'avais dit que je n'en referais plus jamais. Mais j'ai un jour entendu une phrase où Tolstoï, très âgé, disait : « Ah, c'était bien le temps où j'écrivais "Anna Karénine". » J'avais pensé : « Ah, c'était bien le temps où j'écrivais "Microfictions". » Donc j'ai recommencé. Ecrire « Microfictions » est la chose qui me rend le plus heureux au monde. Qui me fait me lever le matin. Et puis cette fois, j'ai l'impression d'être allé plus loin, de raconter encore plus de choses avec très peu de mots...

F. B. Cet homme est une machine. C'est lui, le premier post-humain.

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Né en 1965 à Neuilly, il est notamment l'auteur de « 99 Francs » (2000), « Un roman français » (prix Renaudot 2009), « Oma et Salinger » (2014). Il a réalisé deux films : « L'amour dure trois ans » (2011) et « l'idéal » (2016).



Une machine à pondre des « Microfictions ». Le premier volume était un exercice de style, un délire. Là, à chaque fois, ça retombe sur ses pattes. Cinq cents fois...

R. J. Plus de cinq cents : je suis dans l'écriture du tome 3.

Vous aussi, Frédéric Beigbeder, avec ce nouveau roman « Une vie sans fin », vous souhaitez inaugurer un genre : la « science non-fiction ».

F. B. J'essaie toujours d'écrire un livre qui n'a pas été écrit. C'est la seule mission, s'il en existe une, d'un romancier. Comme il y a déjà pas mal de livres sur l'immortalité, j'ai pensé original de mélanger l'autobiographie, le reportage et le fantastique. En fait, ce qui me relie à Jauffret, c'est d'essayer de faire des livres qui soient des concepts. Ça crée une structure artificielle qui aide le graphomane à canaliser sa folie.

RÉGIS JAUFFRET

Né en 1955 à Marseille, il est l'auteur de nombreux romans et récits, dont « Clémence Picot » (1999), « Univers, univers » (2003), « Microfictions » (2007) et « la Ballade de Rikers Island » (2014).



Vous êtes des graphomanes ?

F. B. Régis en est authentiquement un.

R. J. Non, je m'insurge. Graphomane, ça a un côté maladie. Picasso peignait une toile par jour : a-t-on trouvé un mot aussi désagréable pour le qualifier ? Traite-t-on Keith Richards de « guitaromane » ? Non, c'est réservé aux écrivains. Comme si écrire était une perversion.

Vous avez aussi en commun d'aimer les sujets très contemporains. Régis Jauffret, c'est flagrant dans vos livres sur les affaires DSK ou Stern. Et Frédéric Beigbeder, vous abordez cette fois la question du transhumanisme.

F. B. J'ai écrit pas mal de satires qui se moquaient de mon époque, sans doute influencé par des écrivains américains : ils ont une culture de la non-fiction et du roman hyperréaliste. Mais mes deux livres précédents parlaient du passé. L'un racontait mon histoire familiale, l'autre une histoire d'amour impossible dans les années 1940. J'avais envie de revenir au présent, voire de regarder l'avenir.

JAUFFRET : "LA LOI FRANÇAISE EST HAINEUSE CONTRE LES ROMANCIERS"

On dit que les écrivains français aiment plutôt regarder dans le rétroviseur...

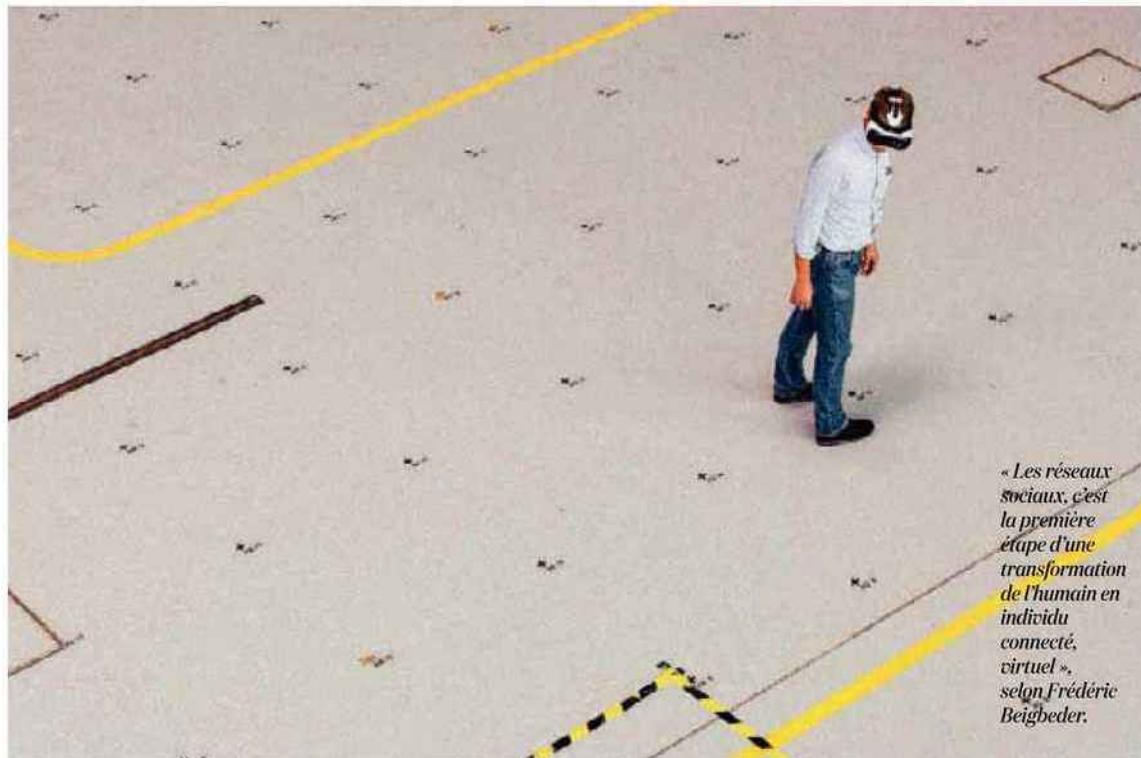
R. J. Quand on fait comme les Américains, il y a parfois des paroles acerbes sur le fait que l'on s'empare de la réalité, comme

si on était en rade d'imagination. Mais la loi française est objectivement haineuse par rapport aux romanciers. Un arrêt de la Cour de Cassation dit, en substance : « *Le romancier n'a pas les mêmes droits qu'un journaliste car le journaliste est là pour informer et le romancier pour divertir le lecteur.* » Donc tout le réel est fermé à la fiction. Attaquer un romancier est plus facile : on a plus de certitudes de gagner. Sur l'affaire du Sofitel, Dominique Strauss-Kahn n'a attaqué personne. Je suis le seul au monde [son roman "la Ballade de Rikers Island" a été condamné pour diffamation, et ne peut plus être réédité dans son intégralité, NDLR]. Les séries américaines, le film d'Abel Ferrara, les articles dans la presse n'ont pas été attaqués. Marcela Iacub, c'était pour autre chose. Est-ce un hasard ? Je pense que non.

F. B. Cette condamnation est un honneur. Tu succèdes à Baudelaire, Flaubert... Ensuite, ça veut dire que le roman, on ne s'en fout pas. On en a plus peur que d'un article de journal ? Bonne nouvelle. J'ai perdu mon emploi à cause d'un livre. Quand j'ai publié « 99 Francs », j'ai été licencié pour faute grave parce que j'avais raconté ma vie dans une agence de publicité. C'est vrai, le roman est dangereux.

Tenez-vous compte de ces problèmes juridiques en écrivant ? Frédéric Beigbeder, vous mettez en scène des scientifiques qui existent réellement...

F. B. Il n'y a pas de raison qu'il y ait un problème. Je crois que Régis et moi, on ne se pose pas ce genre de questions au moment d'écrire : il faut alors être totalement libre. Le roman



« Les réseaux sociaux, c'est la première étape d'une transformation de l'humain en individu connecté, virtuel », selon Frédéric Beigbeder.



est l'endroit le plus libre, plus libre que tout. C'est peut-être ça qui effraie les gens. Et ce qui me permet d'écrire, par curiosité, les livres que j'aimerais lire. Comme celui-ci où je me demande comment vivre mille ans...

R. J. Tu cherches vraiment à vivre vieux, ou cette quête concerne un personnage qui porte ton nom ?

F. B. C'est toute l'ambiguïté. Le mieux, ça serait de vivre sans changer, en rajeunissant même. Notre obsession commune, à tous les deux, c'est la mort. J'ai souligné cette phrase dans ton livre : « *J'élirai les années qui me restent comme du sucre filé et j'en ferai des siècles.* » C'est bien envoyé. Quand un type dit sa peur de mourir, il est tout de suite ridicule. Pourtant, je ne connais personne qui soit très pressé... Peut-être que ça cache une peur d'être ringard, non comestible.

R. J. Oui, mais ton livre place cette angoisse dans un contexte « Silicon Valley », avec des milliardaires qui pensent pouvoir se payer l'immortalité. Comme ce sont des gens qui gagnent beaucoup d'argent, on croit qu'ils sont intelligents et on arrive à ne pas leur rire au nez.

F. B. C'est exactement le point de départ de mon enquête. J'ai voulu prendre ces discours au mot. C'est plus intéressant de faire le naïf pour apprendre comment on s'y prend avec les cellules souches, les corrections de l'ADN, les mitochondries... Et puis c'est marrant de les écouter.

BEIGBEDER : "LE TRANSHUMANISME RAPPELE LE NAZISME"

Et effrayant, non ?

F. B. C'est un discours qui rappelle celui des nazis. « Post-humain » remplace juste *Übermensch*. Mais c'est la même utopie folle : créer un « surhomme » augmenté qui vivra plus longtemps, connecté sur la wi-fi, avec un exosquelette en titane lui permettant de grimper des gratte-ciel. Beaucoup de pays travaillent dans cette direction-là. En Chine, il paraît qu'il y a déjà des clones humains. Or cette idéologie est puissante parce qu'elle est entre les mains des gens qui possèdent les principaux médias mondiaux : Google, Facebook, etc.

R. J. Ces gens n'ont pas la culture. Du moins, ils ont une culture très particulière.

F. B. Une culture de superhéros. Elon Musk fait sans cesse allusion à Iron Man. Mais j'ai voulu être objectif, enquêter pour voir ce qui est possible ou non. Il y a des choses qu'on peut faire tout de suite : séquencer son ADN, congeler ses cellules iPS [acronyme anglais pour désigner les cellules souches embryonnaires, qui génèrent toutes les autres cellules, NDLR], manger des produits pour régénérer les mitochondries. En revanche, on ne peut pas encore inverser le vieillissement... même si on l'a fait sur des souris.

Frédéric Beigbeder, vous avez violemment rejeté le livre numérique, alors que Régis Jauffret, vous êtes un utilisateur assidu d'Instagram, de Twitter, des tablettes... Et les nouvelles technologies sont très présentes dans vos « Microfictions » à travers les réseaux sociaux, les drones, les selfies...

F. B. Je ne donne pas de leçons aux gens qui restent sur les réseaux sociaux. Mais c'est la première étape d'une transformation de l'humain en individu connecté, virtuel. Il est en train de quitter son humanité pour devenir autre chose. Peut-être que la

deuxième étape consistera à le brancher encore un peu plus sur son ordinateur, à mettre un ordinateur dans son cerveau.

R. J. Je crois que notre époque a vraiment commencé avec l'électricité. Son impact a été considérable. Dès qu'on peut vivre la nuit, beaucoup de choses changent... L'insomnie par exemple est arrivée avec l'électricité. Quant aux réseaux sociaux, je trouve ça distrayant, ce qui se retourne d'ailleurs contre moi, parce que j'y fais des choses pour rire. On me dit : « Vous êtes narcissique, il y a 500 selfies sur votre compte Instagram. » Mais les Narcisse, on ne les voit jamais en selfies, parce c'est là qu'on est le plus moche.

F. B. Je suis plus réactionnaire que toi. Ça doit être parce que j'ai dix ans de moins. Je deviendrai plus progressiste quand j'aurai ton âge. Mais ça fait dix ans que les réseaux sociaux existent, on peut en tirer un bilan, non ? Pour moi, c'est du vent complet, ça rend les gens encore plus individualistes, plus en compétition les uns avec les autres, et finalement encore plus seuls. Ce qui donne un sujet extraordinaire pour des « Microfictions » : des gens seuls dans des appartements sinistres, qui utilisent un réseau social alors qu'il suffirait peut-être de descendre au bistrot du coin.

R. J. Tu as raison, sauf qu'avant les réseaux sociaux les gens étaient seuls dans un appartement sinistre, la télé s'arrêtait à 23h30... Mon livre « Clémence Picot » racontait ça : le personnage rentrait chez elle, seule, sans pouvoir appeler personne parce qu'il était trop tard.

F. B. Du coup elle se mettait à tuer des gens.

S'il y a une morale chez vous, Frédéric Beigbeder, c'est que contre la solitude, la tentation vaine d'être immortel, voire les excès de cocaïne, il reste la famille... dont Régis Jauffret semble avoir une vision un peu plus sombre.

R. J. Ce qui est frappant dans ton livre, c'est que la littérature va donner de la force à l'amour familial, et réciproquement. C'est la première fois que je lis ça. Il n'y a aucune critique de la famille à un point qui me semble inédit. On se demande même pourquoi tu n'as que deux enfants...

F. B. Un troisième arrive. En fait, ce livre, c'est l'histoire d'un type qui en a marre de sortir la nuit avec des putes et décide de vivre comme un bourgeois. C'est affreux. Je deviens vraiment un vieux...

R. J. Mais non ! Et l'amour familial n'est pas forcément bourgeois. Le livre conduit à une forme d'extase familiale, un peu comme la drogue. Ce que tu cherchais dans la cocaïne, on a l'impression que tu l'as trouvé dans la famille. Peut-être qu'une famille qui prendrait de la coke, ça serait encore mieux ?

Dans les « Microfictions », beaucoup de parents rêvent pour leurs enfants d'un destin de président de la République... Emmanuel Macron ferait-il un bon personnage, comme le pensent certains écrivains ?

F. B. Hum, pas des écrivains : vous parlez ici de Philippe Besson.

R. J. Le problème des personnages de roman, c'est qu'il leur faut une dimension tragique, que Macron n'a pas. Il y a tellement de facteurs chance dans sa montée au pouvoir qu'on ne pourrait tirer de cette histoire qu'un conte de fées, pas un roman.

F. B. Il existe déjà un roman sur Macron, c'est l'histoire de Rastignac. Il séduit la femme d'un banquier, ce que Macron a fait : le mari de Brigitte était banquier. Puis il gravit tous les échelons de la société. Mais Macron est en effet un peu propre pour être le personnage d'un roman de Régis... pour l'instant ! Peut-être sera-t-il plus intéressant quand il ne sera plus président. ■



Confidentiel/madame

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

L'ÉCRIVAIN ET
JOURNALISTE PUBLIE
UN NOUVEAU
ROMAN, "UNE VIE
SANS FIN", ENQUÊTE
TRÈS PERSONNELLE
SUR L'IMMORTALITÉ
DE L'HOMME.

Si vous deviez décrire votre nouveau livre en trois phrases ?
Plutôt en trois mots :
auto-science-fiction.
Qu'aviez-vous en tête en l'écrivant ?
Découvrir le secret de l'immortalité.
L'avez-vous trouvé ?
Oui.
Le principal trait de votre caractère ?
La peur de mourir.
Celui dont vous êtes le moins fier ?
La peur de mourir.
Celui que vous détestez chez les autres ?
Les inconnus qui vous attrapent par le bras en disant : « Tu te souviens de moi ? »
Votre truc antistress ?
Un verre d'amaretto et des pistaches.
Votre geste écolo ?
Ne pas me laver.
Votre devise ?
« Stat crux dum volvitur orbes » (« La croix demeure tandis que le monde tourne »), la devise de l'ordre des Chartreux.
Un adjectif qui vous convient ?
J'hésite entre « minable » et « pathétique ».

Pour écrire, il vous faut...
... des années.
Sur une île déserte, qu'emporteriez-vous ?
Ma famille. Je le fais souvent.
Les trois basiques de votre dressing ?
Un jean, une chemise blanche, des Tod's.
Le casting d'un dîner idéal chez vous ?
Michel Houellebecq, Lara Micheli, Simon Liberati, Eva Ionesco, Gaspard Proust, Chloé Beigbeder, Édouard Baer, Malgosia Bela, Pawel Pawlikowski, Jonathan Lambert.
Enfin... le casting habituel, quoi.
Le cadeau que vous offrez souvent ?
Un abonnement au « New Yorker ». Pour que la personne me remercie toutes les semaines.
Une musique dans votre vie ?
En ce moment, je suis en plein revival Fleetwood Mac.

Le livre qui vous accompagne ?
L'intégrale de Colette dans la collection « Bouquins », chez Laffont.
Une rencontre qui vous a marqué ?
George Church, le généticien en chef de Harvard, quand il m'a expliqué dans son labo comment il comptait inverser le vieillissement.
Un héros d'enfance ?
Colargol, l'ours qui chante en « fa », en « sol ».
Votre luxe ?
Le comptoir de caviar Prunier, à l'aéroport d'Orly-Ouest.
Une mode qui vous agace ?
Les réseaux sociaux. Heureusement, ce sera bientôt fini.
Votre série télévisée préférée ?
« The Night Of ».
Une appli indispensable ?
Aucune n'est indispensable.
Une ville qui vous ressemble ?
San Sebastián.
Votre madeleine de Proust ?
Les jardins de la Villa Navarre, à Pau.
Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été écrivain ?
Boucher-charcutier. →
« Une vie sans fin », éditions Grasset.



e s p r i t s

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

"LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE N'ÉTAIT QU'UNE ÉTAPE.
LA PROCHAINE SERA DE CHANGER L'HUMANITÉ"

Dans *Une vie sans fin*, le romancier et chroniqueur littéraire du *Figaro Magazine* décrit un monde dans lequel l'éternelle jeunesse n'est plus un rêve mais (presque) une réalité. Ce qui ne va pas sans poser une foule de questions – que celles-ci soient d'ordre éthique, philosophique, religieux, voire politique.

Il y a du Houellebecq et du Huxley dans ce roman de « science non-fiction », où l'on retrouve aussi la légèreté heureuse qui caractérise l'auteur de *99 francs*. Frédéric Beigbeder, qui sera le deuxième invité de l'année des *Rencontres du Figaro*, répond à nos questions sans chercher à esquiver les difficultés.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEVICCHIO ET JEAN-RENÉ VAN DER PLAETSEN

Une vie sans fin ? Mais ce doit être mortellement ennuyeux ! L'idée de la vie éternelle n'est pas nouvelle : on la trouve déjà dans les Évangiles et dans l'épopée de Gilgamesh, récit qui date de quelque deux mille ans avant Jésus-Christ. C'est le plus vieux rêve de l'humanité. Or il se trouve que cette idée est plus que jamais dans l'air du

temps. Depuis 2012, en effet, un certain nombre de découvertes scientifiques, médicales, génétiques – telles que celle du Japonais Yamanaka, ou encore celle de la Française Emmanuelle Charpentier et de l'Américaine Jennifer Doudna – ont permis de rêver de nouveau d'une vie sans fin. D'où, depuis cinq ans, une foule d'essais, d'interrogations ou de pamphlets avec, pour sujet, la transformation de l'homme. A juste titre, d'ailleurs, parce que lorsque l'on procède à des modifications de l'ADN, celles-ci sont définitives. Si les personnes dont l'ADN a été modifié se reproduisent, elles créent une nouvelle sorte d'espèce humaine.

Il y en a tant que ça, des recherches pour rendre la vie éternelle ? J'ai dénombré huit pistes différentes, que je développe dans mon livre. Dans certains cas, le procédé est déjà opérationnel ; dans d'autres, les savants et chercheurs sont sur le point d'y parvenir. Un exemple : on est déjà en mesure de séquencer notre génome. En échange d'un peu de salive dans un tube, on vous donne les 3 milliards de lettres de votre ADN. Comparé avec les éléments du big data dont on dispose, cela permet déjà de prédire les maladies dont un individu souffrira trente ans plus tard. On peut aussi se faire régénérer le sang, se le faire transfuser, oxygéner, etc. Ou congeler ses cellules-souches. **Mais les exemples que vous donnez ne conduisent pas à l'immortalité...**

Vous avez raison, il s'agit en réalité d'un allongement de la durée de la vie. Mais c'est déjà formidable ! Vivre cent quarante ans en bonne santé, cela vous irait, non ? L'idée

de ce livre, c'est aussi de plaisanter avec la mort, qui est le sujet fondamental de toute littérature. J'ai essayé de parler de la vie et de la mort avec une certaine légèreté, c'est-à-dire la curiosité de quelqu'un qui n'a pas fait dix années d'études de médecine, et qui cherche pourtant à comprendre le processus du vieillissement, et donc de notre fin. La mort est trop souvent traitée dans les livres de façon exagérément profonde et angoissée, alors que, d'un certain point de vue, elle n'est un problème technique à régler, au même titre que le chômage ou une panne de machine à laver. Pour ma part, je crois que la mort a le mérite de nous donner envie de profiter de chaque instant. Mais c'est bien son seul intérêt !

Votre livre joue sur le thème de l'immortalité, un peu comme *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Est-ce un hommage à son travail ?

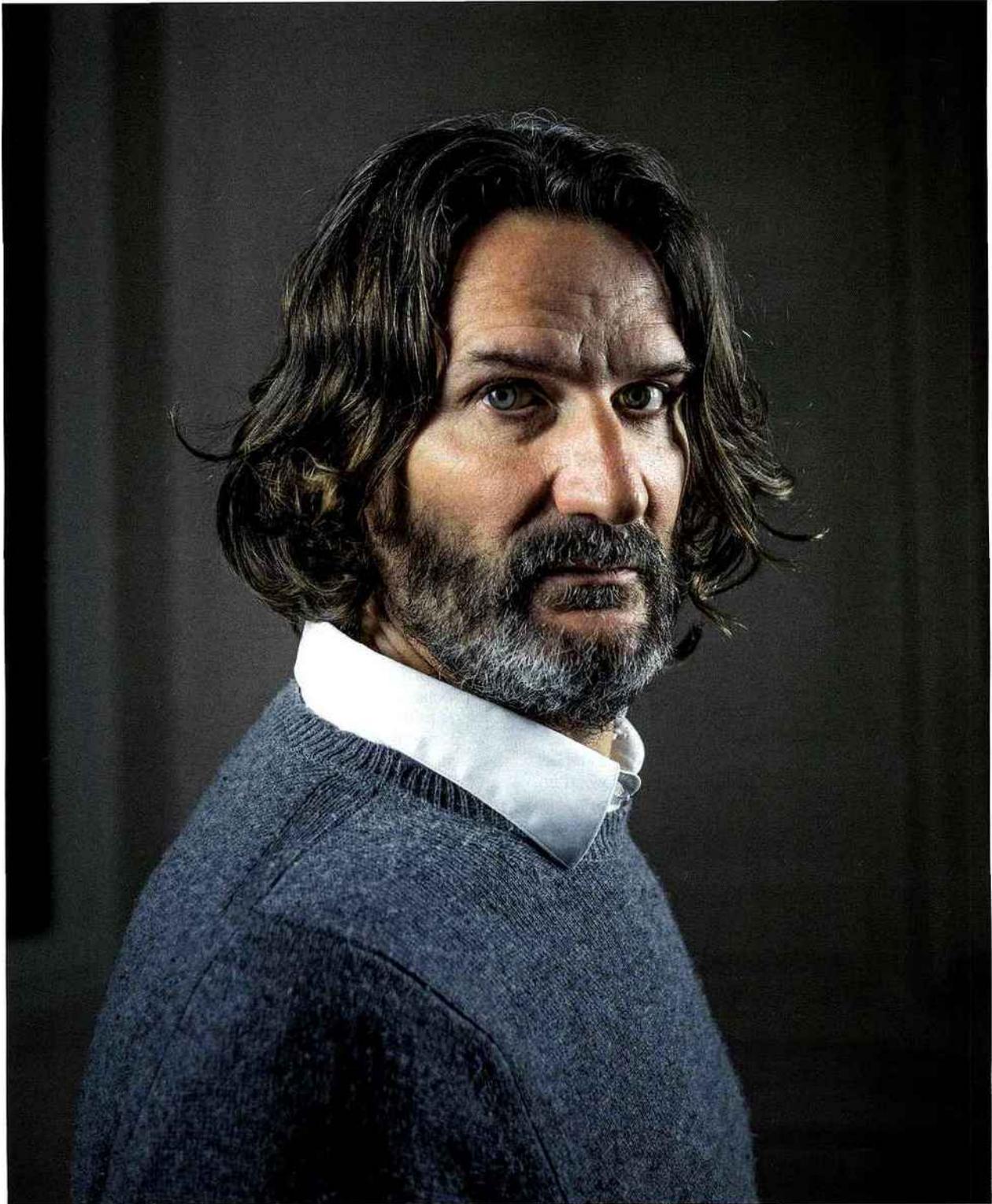
Il est cité dans le livre. Ce qui me plaît chez Houellebecq, c'est le mélange de science-fiction et de roman réaliste balzacien. Peut-être que si Houellebecq n'avait pas existé, j'en aurais pas eu le courage de me lancer dans ce livre. La seule chose qui a vieilli dans *Les Particules élémentaires*, c'est la méthode employée. Houellebecq pensait qu'il serait un jour possible de supprimer la mort grâce au clonage. Il supputait qu'on allait cultiver des clones et transférer cerveau et mémoire dans un nouveau clone. Cette piste-là, qui se trouvait aussi dans *La Possibilité d'une île*, reste intéressante. Mais il y a eu bien d'autres découvertes techniques depuis. Nous avons un point commun avec Houellebecq : c'est celui d'espérer qu'il existe autre chose qui nous rende éternel que de guérir toutes les maladies. Voulons-nous continuer à être des hommes ? C'est la question que posent nos livres.

Votre héros, qui est un homme blanc, occidental, hétérosexuel, la cinquantaine, assez désabusé, ressemble effectivement par bien des aspects aux personnages de Houellebecq, voire à l'homme un peu désespéré que décrit Finkielkraut... Cette angoisse de la mort est-elle typique de l'homme occidental du début du XXI^e siècle ? Mon roman parle davantage des cellules-souches que des Français de souche ! Mais vous avez raison : sociologiquement, on peut dire que l'individu occidental, esseulé,



l i b r e s

FIGAROVox
Débats, opinions, controverses



FREDÉRIC STUCHIN POUR LE FIGARO MAGAZINE



FRÉDÉRIC BEIGBEDER POUR LE FIGARO MAGAZINE

— sans véritable foi, n'a pas intérêt à mourir. Il vit sur une planète sans signification, sans rêve, sans idéal ni utopie. Je décris des individus repliés sur leur smartphone. Au fond, dans tous mes livres, on retrouve des paumés qui ne regardent que leur miroir et qui, englués dans le vide de luxe, de confort et de publicité où ils évoluent, finissent, la cinquantaine passée, par péter les plombs.

Les savants que vous avez rencontrés sont-ils romanesques ?**Autrement dit, sont-ils géniaux, fous, charlatans ou très sérieux ?**

Ce sont de véritables chercheurs, que j'ai pu rencontrer en me vantant sur ma notoriété et en mentant sur mes compétences médicales et scientifiques. J'ai rencontré ainsi des chercheurs en Israël, en Suisse, en Autriche, aux Etats-Unis, travaillant tous sur la longévité - ce que certains appellent inversion du vieillissement (« *age reversal* »). Car il y a aujourd'hui une médecine qui cherche à prédire tel un prophète ce qu'il vous arrivera, et l'autre qui cherche à régénérer, voire à modifier, la génétique de l'être humain - c'est-à-dire créer un HGM (Homme génétiquement modifié) comme il y a des OGM (organismes génétiquement modifiés). Selon ces chercheurs, il serait possible de supprimer un certain nombre de maladies génétiques dès la naissance en séquençant le génome. Et de rajeunir de 60 % tous nos organes.

L'Homme génétiquement modifié dont vous parlez dans votre livre, c'est pour demain ?

Il existe déjà. Il y a une petite fille anglaise, qui s'appelle Layla Richards, qui a été sauvée d'une leucémie alors qu'elle était condamnée. Tous les traitements avaient échoué lorsque André Choulika lui injecta dans le corps des cellules tueuses, après avoir modifié génétiquement les cellules de la petite fille pour qu'il n'y ait pas de rejet par son organisme. Il a réussi ainsi à la sauver. Cette Layla Richards est aujourd'hui un être humain génétiquement modifié puisque son ADN a été changé. Et, si elle a un jour des enfants, ceux-ci auront aussi un ADN génétiquement modifié. Ce type de cas existe aujourd'hui - et il y a certainement bien plus d'êtres humains génétiquement modifiés que l'on croit, notamment dans les pays sans loi bioéthique. Ce qui n'est pas le cas de la France, sans doute le pays le plus éthique au monde, et donc, d'un autre point de vue, très en retard sur ces thérapies.

Cela nous prépare-t-il une société sinistre selon vous ?

En réalité, nous sommes déjà dedans, dans ce que je considère être la troisième étape. La première a été l'avènement de la société de consommation et le règne de la publicité.

A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, tout le monde rêvait d'être américain. Après la révolution consumériste, la deuxième étape a été la révolution numérique et l'avènement des réseaux sociaux, au tournant du millénaire, qui est allé de pair avec une déshumanisation. Les gens sont devenus obsédés par les « like » sur Facebook et par leurs photos sur Instagram. Vous vous souvenez du scandale « Loft Story » ? On s'est bien moqué de Loana en 2001. Pourtant, quinze ans après, nous sommes tous devenus des Lofteurs ! Nous voulons exhiber notre vie en permanence, comme Loana. L'homo œconomicus s'est transformé en selfiste. La troisième révolution sera transhumaniste et réduira l'homme à quelques lettres, celles de notre ADN : ATCG. Nos vieilles cartes bancaires seront obsolètes. Pour payer, il suffira de cracher quelque part. Nous serons identifiés par notre code génétique. Plus rien ne sera secret dans notre organisme.

Au-delà des laboratoires médicaux, des entreprises privées telles que Facebook travaillent notamment à empêcher le vieillissement du sang et des cellules. Lorsque le capitalisme mondial se mêle de ce type d'enjeu, ne faut-il pas craindre le pire ? N'est-ce pas le rôle des Etats d'y mettre des barrières ?

Je suis très heureux que *Le Figaro Magazine* me pose une question d'extrême gauche ! Effectivement, je suis très inquiet de l'annexion de la vie privée par quatre firmes qui ont décidé de s'emparer de l'intimité de milliards d'êtres humains pour la vendre à des marques. Je trouve cela terrifiant. C'est pourquoi j'ai annoncé que je supprimais mon compte Facebook et quittais les réseaux sociaux. Il faut espérer que les gens en auront un jour assez de partager leurs photos de vacances ou d'envoyer des pensées philosophiques en moins de 280 caractères comme Donald Trump.

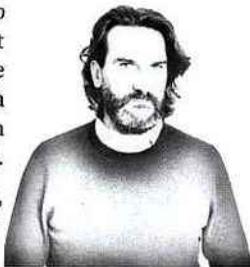
Car tout cela est très dangereux ! Sans aucun contrôle ni surveillance des Etats, une poignée d'individus se sont emparés des secrets les plus précieux des hommes et des femmes : leurs amours, leurs projets, leurs vacances, leurs amis. Cette immense masse de secrets personnels est devenue une matière commercialisable pour vendre toutes sortes de produits. L'étape suivante, c'est l'amélioration de l'humain. La transformation d'*Homo sapiens* en quelqu'un d'autre. Yuval Noah Harari appelle cette créature « *Homo deus* » ; moi, j'appelle ça « *Uberman* ». Cela a un petit côté superhéros et, au fond, Mark Zuckerberg ou Elon Musk ont une culture issue des comics. Ils rêvent des milliardaires avec gadgets que sont Batman ou Iron Man. Par une étrange ironie de l'Histoire, ces superhéros ont été inventés par des Juifs réfugiés pendant la guerre aux Etats-Unis. Ils ont imaginé une utopie de résistance au nazisme, mais qui ressemble paradoxalement à l'utopie totalitaire du surhomme. Le terme « transhumanisme », inventé par le frère d'Aldous Huxley, est un terme qui permet de ne pas dire « *Ubermensch* », le surhomme de Hitler. Que voulait Hitler sinon

La France est
le pays le plus
éthique au monde
- et donc le plus
en retard sur
les questions de
thérapies géniques

Rencontres
LE FIGARO
CONFÉRENCE - DÉBAT**INVITÉ FRÉDÉRIC BEIGBEDER**

Pour cette deuxième rencontre du *Figaro* de l'année 2018, Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers recevront le célèbre romancier, le lundi 12 février, à l'occasion de la publication de son nouveau roman, *Une vie sans fin* (Grasset).

A 20 h. Salle Gaveau, 45-47, rue La Boétie, Paris VIII^e. Informations au 01.70.37.31.70. Réservez vos places sur www.lefigaro.fr/rencontres ; 25 €, placement libre.





améliorer la « race humaine » en créant des « hommes supérieurs » ? Les textes des chercheurs de la Silicon Valley évoquent des « hommes augmentés ». Quelle est la différence ? Il n'y en a pas. Sauf que, étant incultes ou amnésiques, ils ne voient pas eux-mêmes ce qu'ils sont en train de faire. Ils sont en train de créer une utopie qui est celle des années 30. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ce n'est pas une raison pour leur pardonner.

Les patrons de la Silicon Valley se prendraient-ils pour Dieu ?

Oui, ils ont gagné tant de milliards en pillant nos vies en quelques années qu'ils croient posséder tous les pouvoirs. Leur rêve est désormais de créer des pays ou des îles où il n'y aura pas d'impôts et où ils seront tous immortels.

Les religions peuvent-elles jouer un rôle pour juguler tout cela ?

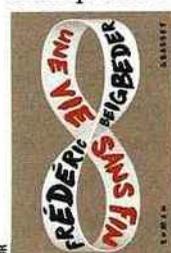
Les religions nous parlent de vie éternelle depuis toujours. C'est leur ADN. Dans mon livre, je raconte comment, allant à Jérusalem sur le tombeau du Christ au Saint-Sépulcre, j'y éprouve un véritable choc mystique. Il y a des endroits sur terre qui sont sacrés et ne peuvent laisser indifférent. L'Eglise a un discours très clair : on ne touche pas à l'intégrité de l'humanité. J'ai rencontré un séminariste, l'abbé Thomas Julien, dont je parle dans le livre, qui m'a livré une réflexion qui résume assez bien la situation : « *Les transhumanistes veulent que l'homme devienne Dieu tandis que les chrétiens ont, au contraire, un Dieu qui s'est fait homme.* » Au fond, je pense que l'affrontement entre ces deux pensées va être celui du siècle.

Le risque d'une telle évolution n'est-il pas aussi de créer une société hyper-inégalitaire, voire eugéniste ?

Qui dit surhomme, dit sous-homme. Il va y avoir des guerres entre les riches et les pauvres, entre les immortels et les mortels. L'une des procédures pour augmenter son espérance de vie est de remplacer son sang, c'est-à-dire s'injecter plusieurs litres de sang jeune du même groupe sanguin chaque mois. Cela peut également conduire à des guerres entre les vieux et les jeunes. Au fond, le transhumanisme valide le vampirisme et les zombies. Tous les scénarios les plus dingues de Hollywood sont aujourd'hui réalistes. Encore faudrait-il qu'il y ait toujours de l'air à respirer en 2100.

Votre roman peut-il ouvrir un débat ?

Ce sont des questions très sérieuses que j'essaie d'agiter en ne me prenant pas moi-même trop au sérieux. J'espère avoir écrit tout de même un roman satirique et déconnant. Sommes-nous prêts à renoncer à notre humanité pour vivre plus longtemps ? Si le frigidaire commande nos courses à notre place, est-ce vraiment un progrès ? C'est aussi de la liberté en moins, et on ne pourra plus revenir en arrière. Déjà, on ne peut plus revenir en arrière. J'ai quitté Facebook, mais je ne pourrais pas me passer de mon téléphone portable. Il y a toute ma vie dans mon smartphone. Nous sommes déjà victimes, sans en être



toujours conscients, d'aliénations nouvelles. Cela n'a fait l'objet d'aucun débat. Pourtant, pour moi, c'est beaucoup plus important que de savoir si on va réformer le code du travail.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEVECCHIO
ET JEAN-RENÉ VAN DER PLAETSEN

Une vie sans fin, de Frédéric Beigbeder.
Grasset, 350 p., 22 €.

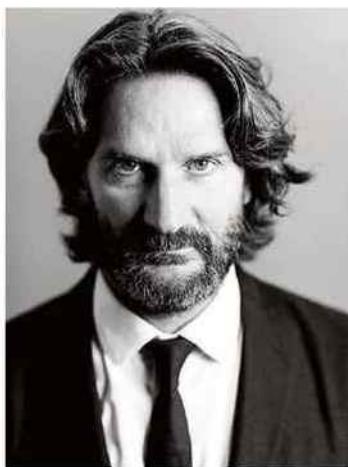


Un éternel jeune homme

FRÉDÉRIC BEIGBEDER L'auteur d'«Un roman français» raconte comment, à plus de 50 ans, il est parti à la recherche de l'immortalité

« On a beau avoir une santé de fer, on finit toujours par rouiller. » Si l'adage prévertien ne semblait pas concerner Frédéric Beigbeder, le cap du demi-siècle s'est chargé de lui rappeler l'existence d'une dimension et d'une vérité qu'il s'était employé à fuir : celles du temps et de sa propre finitude. Quand sont venues s'ajouter à l'équation une épouse de deux décennies plus jeune et la promesse solennelle faite à sa fille de ne jamais mourir, le résultat ne pouvait être autre qu'un homme angoissé... bien décidé néanmoins à « ne pas trépasser bêtement comme tout le monde ».

À l'affût des dernières découvertes en longévité humaine, le narrateur se lance ainsi dans un tour du monde des centres de recherche et des spécialistes les plus avisés dans le domaine, prêt à confier son corps à la science en échange du pacte faustien. Pour lui qui ne croit ni à Dieu ni au diable, l'expérience se veut touristique, sport et régime drastique pour les premières étapes, congélation de cellules souches, séquençage du génome, transfusion de sang oxygéné, crispérisation de l'ADN



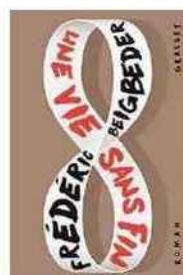
J.-F. PAGA

et impression d'un nouveau foie en 3D pour les suivantes. « Il me semblait de plus en plus clairement que j'avais fait fausse route en rendant visite à des scientifiques sérieux en Suisse et en Israël. Ces chercheurs n'étaient pas assez utopistes. L'immortalité ne les intéressait pas, parce qu'ils n'y croyaient pas. » Aveuglé par les possibilités qui s'offrent à lui, le narrateur se retrouve cependant isolé dans sa quête, délaissé par celles à l'origine même de son désir d'éternité : ses filles et la femme aimée.

Si les allusions à *Frankenstein*, *Dr Jekyll and Mr. Hyde* et *L'Île du Docteur Moreau* présentes dans le récit ne semblent pas fortuites, l'avertissement prend soin de

rappeler au lecteur qu'il ne tient pas entre les mains un roman de science-fiction (une recherche des noms cités suffira par ailleurs à l'en convaincre). Réalisant quelques scénarios d'anticipation, l'homme tel que présenté par le cobaye Beigbeder est bien en marche vers une post-humanité en passe de supplanter Homo sapiens et de générer des conflits d'un nouvel ordre, aussi dramatiques que les guerres du pétrole et le réchauffement climatique. Pas de quoi se réjouir ? En théorie non, mais la mise en pratique de l'ordonnance beigbederienne, composé unique de cynisme, tendresse et désinvolture, devrait vous garantir quelques années d'humanité supplémentaires. ●

LAËTITIA FAVRO



UNE VIE SANS FIN
FRÉDÉRIC BEIGBEDER, GRASSET, 360 P., 22 €.

Pays : France
 Périodicité : Quotidien
 OJD : 274892
 Edition : Toutes éditions



PHOTO: PRESS/ MAXIPPO, CHRISTOPHE MOHIN

Beigbeder, un plaisir sans fin

Frédéric Beigbeder ose tout. Mais contrairement à ce qu'affirmait Michel Audiard* et après avoir lu l'éclaboussant « Une vie sans fin », 10^e roman de Beigbeder, cette audace sans limites est signe d'un esprit intelligent.

Résumé : parce que la première de ses filles, Romy, lui demande de lui confirmer ce qu'elle croit deviner – tout le monde est appelé à mourir un jour –, son père, animateur de télévision, doté d'une situation aussi rutilante que sa voiture et peu disposé à s'en défaire, se fait péremptoire. Oui, c'était jusqu'à présent le cas, mais désormais

cela ne le sera plus. Et d'entamer un tour du monde des sciences de pointe avec interviews et travaux pratiques à l'appui. Cela lui apportera une nouvelle compagne, un hébé et une approche assez précise de l'état des recherches en matière d'immortalité.



de « T-cells high-tech » et autres affaires de cellules prénatales congelées dans un parking par -180 °C. Il faut parfois s'accrocher, mais c'est palpitant. Quant

au narrateur qui souhaite, sans grand succès, faire monter femme, enfants et robot de compagnie dans cet étourdissant grand huit, il a de la chance d'être riche, car cette course à la régénération perpétuelle coûte un bras.

Derrière tout cela, Beigbeder signe un des récits les plus humains, les plus touchants, les plus pertinents, les plus amusants aussi, sur le temps qui passe, l'âge qui commande et la nécessité d'aimer. Si on cherche une lecture qui change de tout, alors il faut choisir celle-ci.

*« Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît », tirade des « Tontons flingueurs ».

« Une vie sans fin », de Frédéric Beigbeder, Grasset, 348 pages, 22 €.



Autofiction et reportage scientifique

Beigbeder voudrait bien être immortel

► L'excellent roman "Une vie sans fin" emmène le lecteur dans les meilleurs laboratoires du monde qui veulent "tuer la mort".

► Frédéric Beigbeder y mêle ses considérations narcissiques et ses angoisses de jeune père.

Si Frédéric Beigbeder, son narcissisme et ses états d'âme, vous énervent, passez votre chemin. Mais vous aurez tort car "Une vie sans fin" est un excellent roman qui renoue avec "Un roman français", prix Renaudot 2009, où il témoignait de son irrépressible besoin d'être aimé. Ce livre, tout de sensibilité écorchée sous son ton parfois potache, à l'écriture inventive et belle, était une belle autofiction d'un trublion médiatique, roi des nuits parisiennes. Frédéric Beigbeder constatait qu'il ne se souvenait pas de son enfance, elle était "évanouie". Et ceux qui sont privés de leur enfance restent d'éternels enfants.

On retrouve ici le même Frédéric Beigbeder – ou du moins son double romanesque. Ils ont le même âge, 52 ans, et viennent d'être à nouveau papa. Les lecteurs de la presse people, savent que la nouvelle jeune femme de Beigbeder, Lara Micheli, attend un second enfant de lui.

Dans "Une vie sans fin", le "héros" a rangé ses nuits blanches, ses virées

sexuelles et ses lignes de coke. Quand il en parle encore, c'est comme l'éclat qui demeure d'une étoile lointaine déjà morte sans qu'on le sache. Et déjà trop vieux, il ne se retrouve pas dans ce monde d'Instagram et de selfies.

Quand il exprime son nouveau métier de papa quinquagénaire, père d'une petite Lou après avoir été déjà celui de Romy, il liste tous les ennuis au quotidien qu'amène un enfant qui braille, mais il résume sa liste par cet aveu ingénu : "c'est une catastrophe nommée bonheur". Et il se pose la question : "Comment éduquer une fille quand on a soi-même tout fait pour demeurer infantile ?"

A 52 ans, il s'interroge sur le sens de son existence, avec ses angoisses existentielles : "En dehors des selfies et des tournages, je ne fréquente pas d'être humains. Alternier la solitude et le brouhaha me protège de toute question désagréable sur le sens de ma vie." Ou encore : "N'ayant plus de prise sur le monde, il ne nous reste qu'un horizon individuel."

C'est surtout l'approche inéluctable de la vieillesse et de la mort qui le taraude et que ses facéties adolescent ne peuvent conjurer. Quand sa fille, inquiète, lui demande s'il mourra un jour, il répond, pour ne pas l'effrayer, que cela n'arrivera pas.

Il est le seul à prendre cette promesse au sérieux et tout le roman est alors mêlé à une vaste enquête dans les meilleurs laboratoires du monde qui se penchent sur les questions de l'augmentation de l'espérance de vie, voire l'immortalité (à ne pas confondre avec l'immortalité des Académiciens à laquelle Beigbeder rêve peut-être aussi). On sait que les milliardaires de la Silicon Valley y pensent déjà. "Ce sont des utopies à la fois charlatanesques et en même temps très sérieuses scientifiquement", dit-il après trois ans d'enquête.

Frédéric Beigbeder invente donc le roman d'autofiction mêlé au reportage scientifique. Les notes de fin de roman montrent qu'il a vraiment été voir, de Jérusalem au MIT, les plus grandes sommités travaillant sur ce thème et il restitue avec précision l'état de leurs recherches.

Dans son récent best-seller "Homo Deus", Yuval Harari expliquait déjà qu'"une minorité croissante de chercheurs et de penseurs en parlent plus franchement, ces temps-ci, et assurent que le projet phare de la science moderne est de vaincre la mort et d'offrir aux humains l'éternelle jeunesse."

Accompagné de sa fille Romy et de sa jeune épouse, le héros beigbederien teste d'abord les régimes censés allonger l'espérance de vie et les cures de

Extrait

Le bonheur de l'anonymat. "J'étais soulagé; personne ne m'a reconnu quand nous sommes descendus du taxi; mon visage prenait des vacances. Vivre c'est beau; vivre dans l'anonymat choisi et non subi, c'est le bonheur. Surtout quand tu sais que toute personne qui t'appelle entend cette phrase snob, prononcée par un robot : 'La boîte vocale de votre correspondant est pleine.' C'est l'équivalent poli de : 'Je suis plus populaire que toi et je t'emmerde.' Après l'annonce publique de ma décision, je n'avais reçu aucun coup de fil des centaines de stars que j'avais invitées dans mes émissions. Leur ingratitude était prévisible mais il était néanmoins désagréable de la vérifier : après vingt ans de télévision, le nombre de célébrités qui étaient devenues mes amis était égal à zéro."



Tout le roman de Beigbeder, 52 ans, est mêlé à une vaste enquête dans les meilleurs laboratoires du monde qui se penchent sur les questions de l'augmentation de l'espérance de vie.

“détox” d’autant plus chères qu’on n’y mange et n’y boit rien. On lui administre ensuite des piqûres au laser. Il consulte les experts du transhumanisme : cellules souches, régénération cellulaire, rajeunissement des organes, cryogénéisation, rallongement des télomères, etc.

Un seul exemple : la rencontre avec George Church du MIT et de Harvard qui estime possible de reconstituer un homme de Néandertal et a injecté un gène de méduse dans un œuf de souris pour donner naissance à des souris vertes fluorescentes. Il étudie des injections de protéines qui retarderaient le vieillissement humain.

Peu à peu, les frontières entre science et science-fiction s’estompent : on peut acheter des microcochons petits comme des hamsters, on évoque l’émergence des Ubermen, on prévoit

la fin de l’Homo sapiens et la posthumanité vers 2050. Sa fille Romy tombe déjà amoureuse du robot humanoïde Pepper qu’ils ont commandé au Japon, robot qui apprend tout au contact des humains et devient alors, à leur image, “un gros porc fasciste”.

Le charme du roman est que cette partie scientifique vertigineuse est sans cesse entrecoupée de considérations légères, vraies et mélancoliques sur la vie, et de tableaux comparant les mérites de la vie et de la mort ou de la gloire de ceux qui meurent trop tôt comparée à celle de ceux qui meurent trop tard (le résultat est sans ambiguïté : vaut mieux mourir jeune et mieux vaut Rimbaud que Roger Vadim).

Mené avec une fausse désinvolture de dandy, ce grand reportage sur la recherche de l’immortalité se termine de

manière très “bien pensante”. Au lieu de rêver à l’immortalité et d’en oublier de vivre, il faut faire juste le contraire, comme le dirait le tout jeune père : “*Le sens de mon existence, c’était un bébé qui sentait la crème hydratante et sa grande sœur qui se maquillait les orteils en bleu ciel. J’avais gagné au Loto et je ne le savais pas*”. “*Quand tu accepteras le cadeau de la vie, tu n’auras plus peur de partir*”.

Et toutes les expériences “transhumaines” paraissent bien minables face à la transformation éclatante, inouïe de sa femme Eléonore, enceinte à nouveau.

Un roman doux-amer, sur les absurdités de notre monde contemporain.

Guy Duplat

Une vie sans fin Frédéric Beigbeder / Grasset / 350 pp., env. 22 €



CULTURE LIVRES

Frédéric Beigbeder, sur-vivant !

Dans « Une vie sans fin », le Prix Renaudot 2009 raconte un homme qui essaie tout pour vaincre la mort. Rencontre.

PAR MICHEL SCHNEIDER

Qu'est-il arrivé au dandy mélancolique fin de siècle, au *serial* noceur parisien des errances *off limits*, pour qu'il s'embarque, entre 2015 et 2017, dans un périple à travers le monde dans les laboratoires où on traque le secret d'une vie sans fin, modifiée par le génie génétique ? Un jour, comme le personnage de son nouveau roman, Frédéric Beigbeder a simplement décidé de sortir de sa zone de confort, de rompre sa petite ruminant quotidienne autour de la mort, de tout apprendre du génome, de lire dans le texte Hamilton Smith (Prix Nobel de médecine 1978), tandis que Craig Venter (roi des biotechnologies et homme d'affaires américain) n'est pas son cousin. Il est allé jusqu'à expérimenter sur lui-même diverses manipulations (multiples séquençages de son ADN et changement de sang) imaginés par ces savants qui veulent tuer la mort. Le résultat ? « Une vie sans fin », un roman-enquête gonzo bardé de toutes les références scientifiques nécessaires, qui commence au moment où son personnage, père de famille mononucléaire, commence à détester la vieillesse, l'« *antichambre du cercueil* », et donne pour titre à l'émission qu'il anime (un de ces *talk-shows* où il y a plus de *show* que de *talk*), « La mort de la mort ». Et de promettre à sa fille, Romy, 12 ans, qui a l'âge des interrogations sur la caducité de toute vie, que la mort, c'est mort, comme on dit en banlieue quand quelque chose est fini. Pour tenir la promesse, il lui faudra explorer sur lui-même les possibilités offertes le transhumanisme et la génétique, reprenant *updated* les vieilles promesses d'éternité des religions qui proposent aux mortels (riches et blancs, ne rêvons pas) un corps tellement augmenté qu'il franchirait la barrière du temps.

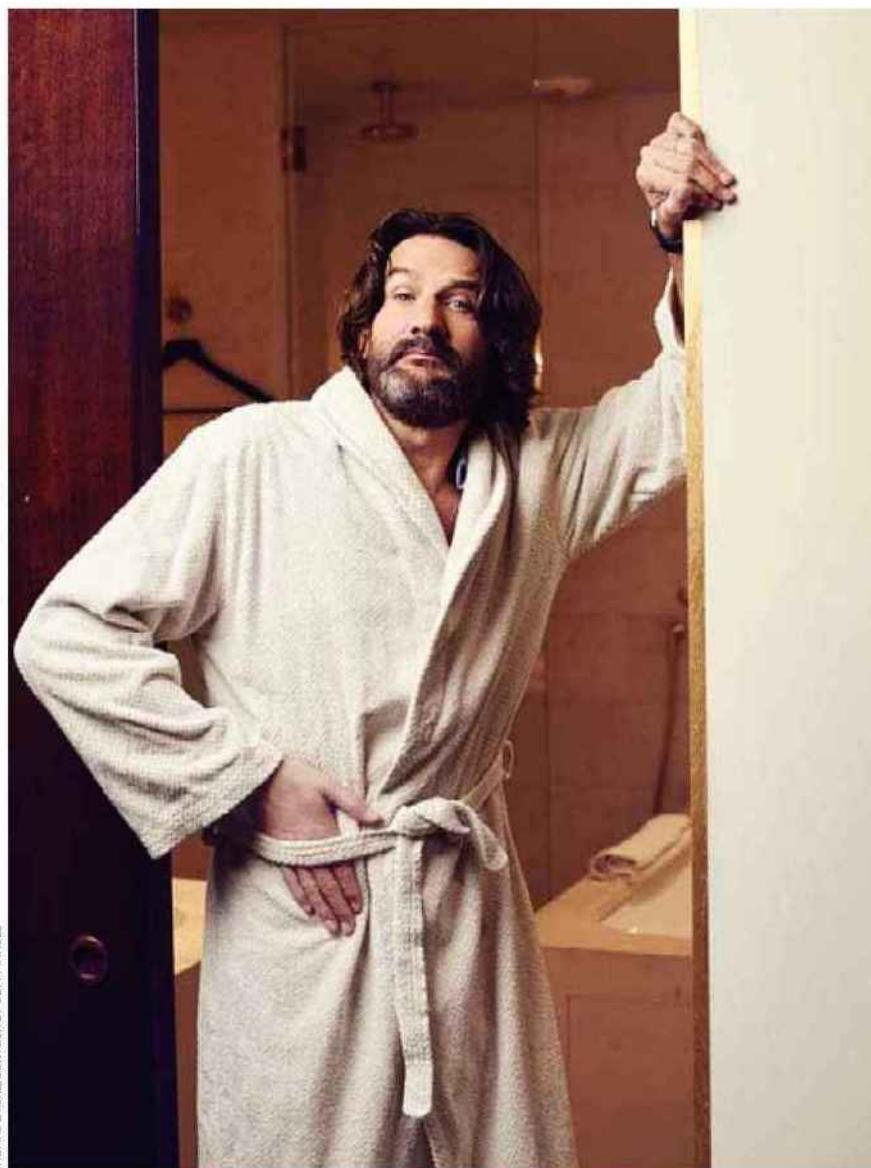
Pourquoi ce thème, traité récemment par Don DeLillo ? « *Etonnant de voir que les écrivains délaissent ce terrain, à l'exception de la science-fiction, et l'abandonnent aux savants* », répond le Prix Renaudot 2009. Pourquoi maintenant ? « *Aux deux tiers de la vie* », il voudrait être un autre que celui qu'il est. Un peu immortel, grâce à quelques livres, pas mal plus jeune pour séduire davantage, beaucoup moins angoissé et dépendant de cette drogue plus mordante que toutes les autres, et que n'apaisent ni l'alcool, ni le

sexe, ni la fête, ni l'écriture : le désir d'être tout. Le voici, au fond, soudain pris d'un désir plus sournois, mais non moins totalitaire : être. Pas seulement cesser de paraître, mais être, simplement, et le plus longtemps possible. En clair, ne plus mourir. Le problème, c'est que, même sans être excessivement heideggerien, l'être et la mort sont un peu liés. Philosophiquement, oui, répond-il. Scientifiquement, ça se discute. On a connu Beigbeder plus complaisant à ses malheurs intimes qu'aux questions bioéthiques et à l'avenir de l'espèce – louable déplacement d'intérêt du petit monde mondain vers le grand monde de demain. Rien de tragique ni de faustien dans ce désir de « *faire un pari de Pascal génétique* » et de jouer les prolongations, comme on dit au football ou au théâtre. « *J'ai voulu parler de façon superficielle, comme on parle de la mode, avec légèreté, des choses les plus graves : la vieillesse, la religion, la famille. La mort, surtout, sans majuscule, banale et peut-être inutile, en tout cas évitable.* »

La maladie du selfisme. Avec une grâce naïve et un allant digne de l'auto-ironie d'un Diderot, il rapporte un roman passionnant de son voyage au pays des vivants immortels. Autobiographie, ce récit à la première personne, jusqu'à la chute, que je ne dévoilerai pas, où la troisième personne vient conclure la fable ? « *Un roman mi-autobiographique, mi-fantastique.* » Conte philosophique ? « *Mon personnage traverse des questionnements universels avec sa sensibilité singulière.* » Mémoires d'un homme plus tout jeune et rangé ? « *Son je est celui de toute ma génération. J'ai commencé par la décadence, et maintenant, avec des enfants, il faut que je dure un peu, le temps de finir à la messe et à l'Académie.* » Course vers l'immortalité par l'écriture ? « *Répondre oui serait ridicule, et non serait un mensonge. Dès qu'on prend la plume, on a ce fantasme pitoyable de durer.* »

Ce roman rappelle que, si « L'amour dure trois ans », la vie, elle, dure longtemps. Trop et pas assez. C'est qu'il y a vies et vies. Celles qu'on vit et celles qu'on vit sans les vivre, comme ces contemporains qui n'ont plus d'identité mais des identifiants. Qui ne se posent ni ne se reposent, mais prennent la pose devant l'œil vide où se reflète leur néant. Ils préfèrent la trace à l'émotion, le cliché au regard et les pixels d'un écran à la peau de l'autre. A la bonne vieille chanson chrétienne, j'aime, donc je suis, s'est substitué le culte païen des images : on m'aime – ou on me le fait croire –, donc je suis. Beigbeder en a assez de vivre à travers l'écran d'un portable qui nous donne des nouvelles de nous-mêmes par selfies, ces moyens niais de dire qu'on existe dans un monde qui vous dit « *be yourself* », tout en vous fondant dans la masse. « *Parfois, dit son narrateur homonyme, l'unique moyen de vérifier que je suis vraiment vivant*

« Parfois, l'unique moyen de vérifier que je suis vraiment vivant consiste à regarder sur ma page Facebook combien de personnes ont liké mon dernier post », déplore le narrateur d'« Une vie sans fin »



THOMAS LAISNE/CONTOUR BY GETTY IMAGES

A mort la mort.

Changement de sang, séquençage de son ADN : quand l'écriture d'un roman impose d'enchaîner les séjours en clinique...

« J'ai voulu parler de façon superficielle, comme on parle de la mode, avec légèreté, des choses les plus graves : la vieillesse, la religion, la famille. La mort, surtout, sans majuscule, banale et peut-être inutile, en tout cas évitable. »

Frédéric Beigbeder

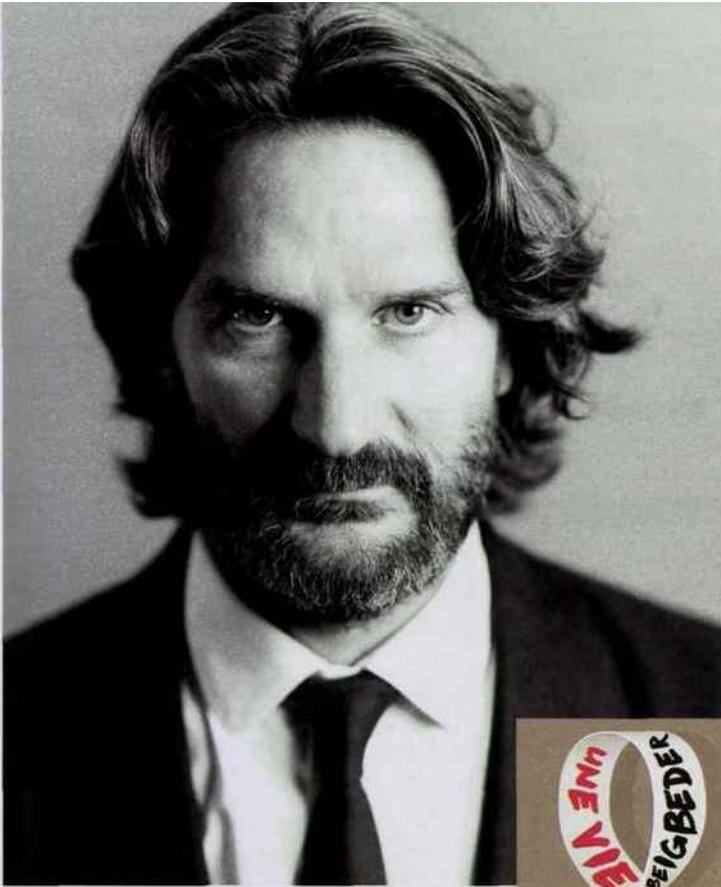
consiste à regarder sur ma page Facebook combien de personnes ont liké mon dernier post. » Avec en fond de décor les monuments d'ennui et de bêtise contemporaine que sont certains médias, il décrit (en lui-même d'abord) le selfisme, cette maladie distincte du bon vieux narcissisme (on n'est jamais si bien aimé que par soi-même).

Régression géographique, cet exil de Beigbeder vers le Pays basque, qui n'est pas exactement une fenêtre sur le monde ? Récession littéraire, de Bret Easton Ellis à François Mauriac ? Réaction culturelle, cette trajectoire allant du cynique athée au jeune vieux qui veut mourir dans les bras d'un abbé ? Re-

tour gai vers le futur ? « Non à la mort », s'insurge-t-il contre le mot terrible prêté à Ben Laden : « Nous aimons la mort autant que vous aimez la vie. »

« Une vie sans fin » est le roman d'une séparation d'avec lui-même. Recherche de lui-même ? Narcisse a cassé son miroir. Derrière, il aperçoit l'autre amour, celui, immense, qu'on porte à sa petite famille et qui peut durer longtemps, lui. Mort à la mort, qui jamais n'est douce, même bercée par « Us and Them », de Pink Floyd. Le dernier selfie de Beigbeder nous donne des nouvelles de celui qu'il n'est plus. Tant mieux. Pour lui. Et pour nous ■

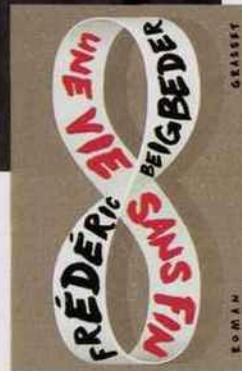
« Une vie sans fin », de Frédéric Beigbeder (Grasset, 360 p., 22 €).



ROMAN

FRÉDÉRIC BEIGBEDER Le goût de l'immortalité

ASSAILLI PAR LA « PEUR DE L'ÂGE », Beigbeder, dont le narcissisme tout en dérision ne prend pas une ride, ne se tourne pas vers la sagesse. Il fait plutôt son beurre d'une mythologie increvable, l'immortalité, pour nous convaincre qu'elle est possible ! Car il se révolte, il ne veut pas mourir. C'est idiot de mourir, tout le monde en conviendra, il faut faire quelque chose, et vite. L'écrivain et animateur radio-télé ne manque pas de culot et transforme une enquête journalistique en matériau littéraire. Le voilà, en compagnie de sa fille aînée qui s'appelle ici Romy, qui s'en va tchatcher avec un généticien suisse (il tombera amoureux d'une brune généticienne à qui il fait derechef un enfant), ou d'un biologiste israélien (ce qui donne lieu à une visite pleine d'émotion à Jérusalem). Beigbeder est prêt à tout, y compris adhérer à la vie éternelle promise par les religions, se faire lasériser le sang en Autriche,



diner à New York avec le gratin des technobiologistes, rencontrer un scientifique à Harvard qui a réactivé un gène de mammouth... Ne renonçant à aucune blague (ni à un robot charmant qui devient vite un membre de la famille) et nous offrant un aperçu de sa vision hypercool de la paternité, il abat un fabuleux boulot de vulgarisation. On comprend enfin quelque chose aux diverses formes de thérapie génique (séquençage et manipulations de l'ADN, reprogrammation de cellules souches, « édition » d'embryons parfaits, clonage, fabrication d'un organe avec une imprimante 3D biologique, animaux transgéniques, objets usuels organiques, stockage d'information sur ADN...). Vertige, vertige ! Tout ça est (très) loin d'être au point, on peut continuer psy et yoga sans se sentir total ringarde. Mais le transhumanisme est en route et pose des questions philosophiques abyssales. Il est temps d'en savoir plus. C'est une belle occasion. I. P.

Une vie
sans fin, de Frédéric
Beigbeder, éditions
Grasset, 360 p., 22 €.

DU MÊME AUTEUR

"L'AMOUR DURE TROIS ANS" (1997)

Suite et fin de la trilogie avec le chroniqueur mondain Marc Marronnier, confronté ici au déclin de l'amour.

"99 FRANCS" (2000)

Le rédacteur publicitaire Octave pète un câble. Une restitution enragée sur le monde cynique de la pub et les abus de la société de consommation.

"OONA ET SALINGER" (2014)

L'histoire d'amour entre Oona O'Neill (fille du dramaturge et future M^{me} Chaplin) et l'auteur de « l'Attrape-cœurs ».

Ces trois livres sont parus aux éditions Grasset.

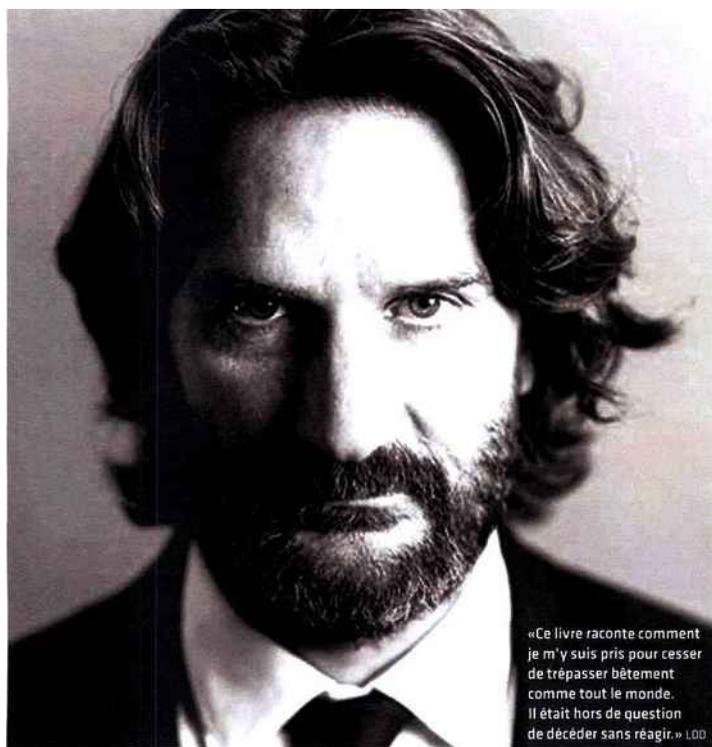
PHOTO JF PAGA/S. P. ÉDITIONS GRASSET. PICTO IVAN SOLDO

BIO



1965 : naissance à Neuilly-sur-Seine en septembre. / 1987 : diplômé de Sciences Po Paris. / 1990 : premier roman, « Mémoires d'un jeune homme dérangé ». / 2003 : prix Interallié pour « Windows on the World ». / 2009 : prix Renaudot pour « Un roman français ». / 2012 : réalise « L'amour dure trois ans ». / 2014 : après deux divorces, épouse la mannequin Lara Micheli, dont il a une fille, Oona.

PAR BERNARD BABKINE AVEC VALÉRIE GANS, ISABELLE POTEL ET MINH TRAN HUY



«Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir.» L.O.

Beigbeder retourne aux sources

LITTÉRATURE Frédéric Beigbeder signe un nouveau roman sur le transhumanisme. «Une vie sans fin» est un cocktail d'autofiction, de science, et de jus d'épinards. En 2018, le fêtard a viré sa cuti et ne veut pas mourir.

PAR LAURENCE DE COULON

Frédéric Beigbeder est décidément un homme de son temps. Après avoir critiqué la publicité dans «99 francs», donné un bon coup de canif dans le mariage avec «L'amour dure trois ans», et flirté avec les chasseurs de mannequins prépubères dans «Au secours pardon», bref, diséqué notre société de consommation, son culte de l'image et de la jeunesse, l'auteur béarnais s'attaque à la mort.

C'est que Frédéric Beigbeder est né en 1965, qu'il a dépassé la cinquantaine, et qu'après avoir attrapé une réputation de noceur et fait jaser pour avoir sniffé de la cocaïne sur un capot de voiture en 2008, il a pris de la bouteille et s'est soudain aperçu que la mort n'est pas une fiction. L'auteur people, bien décidé à s'élever au-dessus du commun des mortels, refuse d'accepter son destin biologique. «Une vie sans fin» est le récit de ce combat pas ordinaire mais tout à

“
Avant je pensais à la mort
une fois par jour.
Depuis que j'ai franchi
le cap du demi-siècle,
j'y pense toutes
les minutes.”
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
ÉCRIVAIN

fait vain. On l'y voit, accompagné de sa fille Chloé, qu'il a rebaptisée Romy dans son roman, sillonner la planète à la rencontre des plus éminents chercheurs dans le domaine de la génétique, et recueillir des informations ahurissantes sur les possibilités actuelles et futures en médecine. Guérison du cancer et du sida, mais aussi clonage humain et robots émus, le futur de l'Homo sapiens est peut-être dans son extinction. Vive l'Homo deus, l'homme 2.0, l'homme augmenté: voici l'avenir dans la boule de cristal des généticiens et de Frédéric Beigbeder. Entre deux dialogues didactiques avec d'éminents scientifiques, l'écrivain rappelle que cette quête de la vie éternelle n'est pas nouvelle, mentionne l'histoire d'une comtesse qui fit égorger des servantes à cette fin, et de passage à Jérusalem, se laisse toucher par la spiritualité de cette ville et renoue avec son passé de caté-

chiste, maintenant qu'il a l'âge d'avoir peur de mourir. Sous le clavier de son ordinateur, cette angoisse bien humaine prend des accents très contemporains. «Et sincèrement, je ne croyais pas que Dieu était mort: la situation était plus compliquée. Il était mort au XXe siècle, mais il revenait au siècle suivant pour remplacer la cocaïne.» Ce mélange d'humour et de cynisme lui colle aux doigts, et

nous pouvons bien le qualifier de beigbedérien, car le ton, les thèmes et le style sont reconnaissables. Même si «Une vie sans fin» est un éloge de la paternité d'un sentimentalisme que nous ne lui connaissons pas auparavant, tout le monde en prend pour son grade dans ce livre. Le narrateur a beau craindre la mort et tenter la vie saine et les légumes verts, l'auteur n'a pas perdu son sens de la formule critique: «L'Amérique était le pays capable d'inventer la bombe atomique et de l'essayer tout de suite sur des humains. Le Nouveau Monde était l'endroit désigné pour créer l'Homme Nouveau.»

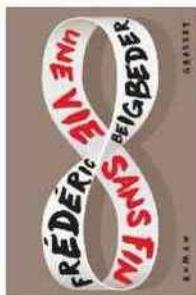
Marié à la jeune Lara Micheli, dont il a déjà une fille, qui devient Lou dans son roman, Frédéric Beigbeder renomme sa femme Léonore dans «Une vie sans fin» (elle est enceinte d'une deuxième fille dans la vraie vie, vous suivez?). Elle se montre sceptique face à sa quête pour la vie éternelle et

sa décision de se faire injecter du sang neuf dans une clinique. Dans ce roman, rien n'est gratuit. La situation de cette clinique en Autriche permet à l'auteur de faire le parallèle entre l'eugénisme glorifié par les nazis avec l'eugénisme camouflé de notre société, avec humour, toujours, même si parfois grinçant.

Il faut lire les scènes cocasses de son robot Pepper. Acheté pour occuper sa fille pendant qu'il suit son traitement pour régénérer son sang, l'objet permet de faire le point sur les avancées dans ce domaine et de peaufiner sa réflexion sur le post-humain dans son roman. Bref, malgré ses incartades dans la vie saine, les joies de la paternité et du mariage, «Une vie sans fin» est du Beigbeder pur jus, peut-être même amélioré par la peur de la mort et le sentiment. Du Beigbeder 2.0. Ou son contraire: pas un Beigbeder transhumain, mais un Beigbeder très humain.



Une vie sans fin
Frédéric Beigbeder,
Ed. Grasset,
360 p.



UNE VIE SANS FIN de Frédéric Beigbeder (Grasset)

On connaissait l'écrivain et réalisateur à la plume réaliste, on le découvre ici dans une auto-science-fiction détonante. Dans son roman désopilant,

le fantasque quinquagénaire entreprend de mener un combat contre... la mort. De Genève à Jérusalem en passant par New York, accompagné de sa femme et de ses deux filles, il multiplie les rencontres et les expériences génétiques avec les chercheurs sur le point de prolonger la vie. Au long du récit, l'écrivain s'attarde joliment sur sa paternité. Un ovni littéraire touchant et réfléchi. H. R.



Faust et usage de Faust

FRÉDÉRIC BEIGBEDER est un homme de son temps, curieux de tout et paradoxal. Frivole, lucide, inquiet. Ses contradictions tiennent en trois autres mots, qui forment le titre d'un de ses romans, *Au secours pardon*.

C'est ainsi : depuis vingt ans, il n'a pas son pareil pour humer l'air du temps et s'emparer des préoccupations de son âge : devenu quinquagénaire, il ne cherche plus à tomber amoureux, ni à gagner de l'argent, c'est fait : sa hantise est de vieillir. L'ancien night clubber fait du sport, se surveille. Notre époque ne l'aide pas à s'affranchir de la tyrannie de l'apparence pour gagner les cimes de la métaphysique. Il est conforme à l'individu moderne qu'avait bien vu Camus : parce qu'il s'est voulu résolument « jeune », le voici menacé d'être « vieux » : « *Un jour vient, écrit Camus, et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. (...) Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde.* »

Contre l'absurde, nos aînés réagissaient par l'engagement politique, la foi ou l'art pour transformer leurs vies en destin. Nos contemporains ont renoncé au destin mais pas à se soustraire à l'inéluctable. Il y a des

précédents flatteurs, depuis Ulysse chez qui la promesse d'immortalité avait pris les traits irrésistibles de Calypso jusqu'à Dorian Gray. Aujourd'hui, la tentation de l'éternelle jeunesse porte un nom chic et savant : le trans-humanisme. Ce n'est plus un sujet pour auteur fou de science-fiction, c'est une réalité. Le philosophe Luc Ferry, les romanciers Pierre Ducrozet et Matthieu Terence en parlent. Et maintenant Frédéric Beigbeder, pris en flagrant délit : Faust et usage de Faust...



LA CHRONIQUE d'Étienne de Montety

Le héros du roman s'appelle Frédéric Beigbeder. Il en a les traits, la vie. Il a quitté Paris, habite le Pays basque. Terrorisé par le temps qui passe, il veut tester ce que le progrès propose à l'homme moderne. Il paraît que la science actuelle permet de repousser la limite au-delà de laquelle, à en croire la RATP et Romain Gary, « notre ticket n'est plus valable ». Jusqu'où ? Du régime d'un médecin parisien médiatique aux cliniques de Suisse, d'Israël ou de Californie, il se fait reporter et cobaye. Il essaie le jeûne, la cure détox, la purification sanguine. Celui qui fit

sa première apparition à la télévision chez les frères Bogdanov se montre étonnamment à son aise dans la description des programmes de rajeunissement : « *Je peux reprogrammer mes cellules en cellules-souches avec les quatre facteurs Yamanaka* »...

À l'envi, il sature son récit des mots de la technophilie qui semble en voie de prendre le pouvoir : « *La copie de mon cerveau sous forme de lettres A, T, C et G était contenue dans une clé USB mais aussi dans un mini-robot équipé de webcams*... » C'est l'époque : objets inanimés, vous auriez donc une âme... Bien sûr, on n'échappe pas aux potacherries de l'auteur : sa fille de dix ans s'amourache d'un petit robot agaçant qui sait tout et parle comme un livre ; mais on savoure son art de la formule, sa malice, ce ton qui est sa marque. C'est de sa part une politesse à l'égard du lecteur de masquer ce que son propos a de terrifiant. Car derrière l'histrion, une authentique question poignante : où allons-nous ? Beigbeder, agitateur depuis 1965, en est le révélateur, sinon le porte-parole. ■



UNE VIE SANS FIN

De Frédéric Beigbeder,
Grasset,
350 p., 22 €.



LITTÉRATURE Frédéric Beigbeder signe un nouveau roman sur le transhumanisme. «Une vie sans fin» est un cocktail d'auto-fiction, de science et de jus d'épinards.

Le fêtard ne veut pas mourir

LAURENCE DE COULON

Frédéric Beigbeder est décidément un homme de son temps. Après avoir critiqué la publicité dans «99 francs», donné un bon coup de canif dans le mariage avec «L'amour dure trois ans», et flirté avec les chasseurs de mannequins prépubères dans «Au secours pardon», bref, disséqué notre société de consommation, son culte de l'image et de la jeunesse, l'auteur béarnais s'attaque à la mort.

C'est que Frédéric Beigbeder est né en 1965, qu'il a dépassé la cinquantaine, et qu'après avoir attrapé une réputation de noceur et fait jaser pour avoir sniffé de la cocaïne sur un capot de voiture en 2008, il a pris de la bouteille et s'est soudain aperçu que la mort n'est pas une fiction. L'auteur people, bien décidé à s'élever au-dessus des communs des mortels, refuse d'accepter son destin biologique. «Une vie sans fin» est le récit de ce combat pas ordinaire mais tout à fait vain.

«Je ne croyais pas que Dieu était mort»

On l'y voit, accompagné de sa fille Chloé, qu'il a rebaptisée Romy dans son roman,

sillonner la planète à la rencontre des plus éminents chercheurs dans le domaine de la génétique, et recueillir des informations ahurissantes sur les possibilités actuelles et futures en médecine. Guérison du cancer et du sida, mais aussi clonage humain et robots émus, le futur de l'homo sapiens est peut-être dans son extinction. Vive l'homo deus, l'homme 2.0, l'homme augmenté: voici l'avenir dans la boule de cristal des généticiens et de Frédéric Beigbeder.

Entre deux dialogues didactiques avec d'éminents scientifiques, l'écrivain rappelle que cette quête de la vie éternelle n'est pas nouvelle, mentionne l'histoire d'une comtesse qui fit égorger des servantes à cette fin, et de passage à Jérusalem, se laisse toucher par la spiritualité de cette ville et renoue avec son passé de catéchiste, maintenant qu'il a l'âge d'avoir peur de mourir.

Sous le clavier de son ordinateur, cette angoisse bien humaine prend des accents très contemporains. «Et sincèrement, je ne croyais pas que Dieu était mort: la situation était plus compliquée. Il était mort au 20e siècle, mais Il revenait au siècle suivant pour remplacer la cocaïne.»

Une épouse sceptique

Ce mélange d'humour et de cynisme lui colle aux doigts, et nous pouvons bien le qualifier de beigbedérien, car le ton, les thèmes et le style sont reconnaissables. Même si «Une vie sans fin» est un éloge de la paternité d'un sentimentalisme que nous ne lui connaissions pas auparavant, tout le monde en prend pour son grade dans ce livre. Le narrateur a beau craindre la mort et tenter la vie saine et les légumes verts, l'auteur n'a pas perdu son sens de la formule critique: «L'Amérique était le pays capable d'inventer la bombe atomique et de l'essayer tout de suite sur des humains. Le Nouveau Monde était l'endroit désigné pour créer l'Homme Nouveau.»

Marié à la jeune Lara Micheli, dont il a déjà une fille, qui devient Lou dans son roman, Frédéric Beigbeder renomme sa femme Léonore dans «Une vie sans fin» (elle est enceinte d'une deuxième fille dans la vraie vie, vous suivez?). Elle se montre sceptique face à sa quête pour la vie éternelle et sa décision de se faire injecter du sang neuf dans une clinique. Dans ce roman, rien n'est gratuit. La situation de cette clinique en Autriche permet à l'auteur de faire le parallèle entre l'eugé-

nisme glorifié par les nazis avec l'eugénisme camouflé de notre société, avec humour, toujours, même si parfois grinçant.

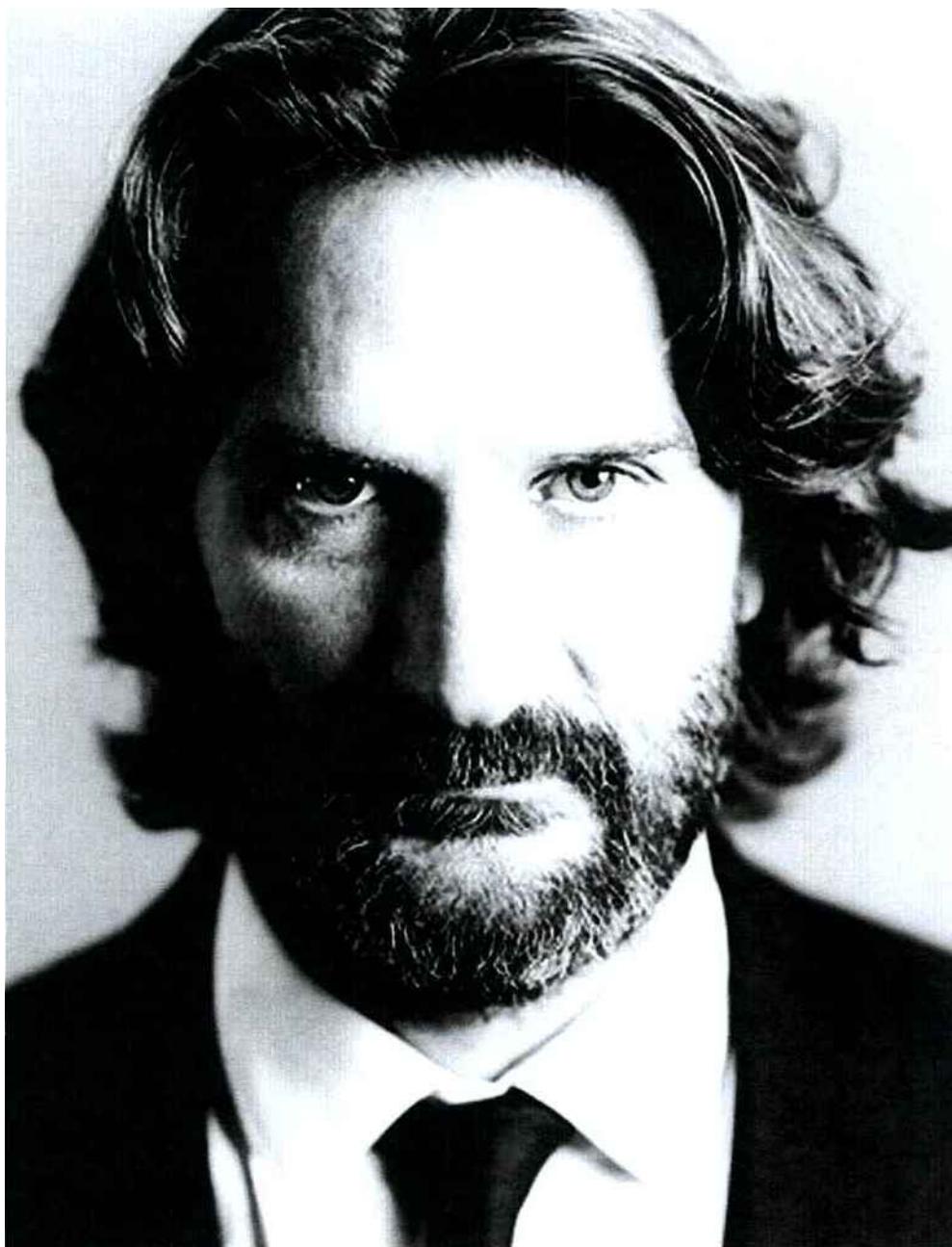
Du Beigbeder amélioré par la peur de la mort

Il faut lire les scènes cocasses de son robot Pepper. Acheté pour occuper sa fille pendant qu'il suit son traitement pour régénérer son sang, l'objet permet de faire le point sur les avancées dans ce domaine et de peaufiner sa réflexion sur le post-humain dans son roman.

Bref, malgré ses incartades dans la vie saine, les joies de la paternité et du mariage, «Une vie sans fin» est du Beigbeder pur jus, peut-être même amélioré par la peur de la mort et le sentiment. Du Beigbeder 2.0. Ou son contraire: pas un Beigbeder transhumain, mais un Beigbeder très humain. ☉



«Une vie sans fin»
Frédéric Beigbeder,
Ed. Grasset, 360 pages.



«Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir.» IDD



LITTÉRATURE Frédéric Beigbeder signe un nouveau roman sur le transhumanisme. «Une vie sans fin» est un cocktail d'auto-fiction, de science et de jus d'épinards.

Le fêtard ne veut pas mourir

LAURENCE DE COULON

Frédéric Beigbeder est décidément un homme de son temps. Après avoir critiqué la publicité dans «99 francs», donné un bon coup de canif dans le mariage avec «L'amour dure trois ans», et flirté avec les chasseurs de mannequins prépubères dans «Au secours pardon», bref, disséqué notre société de consommation, son culte de l'image et de la jeunesse, l'auteur béarnais s'attaque à la mort.

C'est que Frédéric Beigbeder est né en 1965, qu'il a dépassé la cinquantaine, et qu'après avoir attrapé une réputation de noceur et fait jaser pour avoir sniffé de la cocaïne sur un capot de voiture en 2008, il a pris de la bouteille et s'est soudain aperçu que la mort n'est pas une fiction. L'auteur people, bien décidé à s'élever au-dessus des communs des mortels, refuse d'accepter son destin biologique. «Une vie sans fin» est le récit de ce combat pas ordinaire mais tout à fait vain.

«Je ne croyais pas que Dieu était mort»

On l'y voit, accompagné de sa fille Chloë, qu'il a rebaptisée Romy dans son roman, sillonner la planète à la rencontre des plus éminents chercheurs dans le domaine de la génétique, et recueillir des informations ahurissantes sur les possibilités actuelles et futures en médecine. Guérison du cancer et du sida, mais aussi clonage humain et robots émus, le futur de l'homo sapiens est peut-

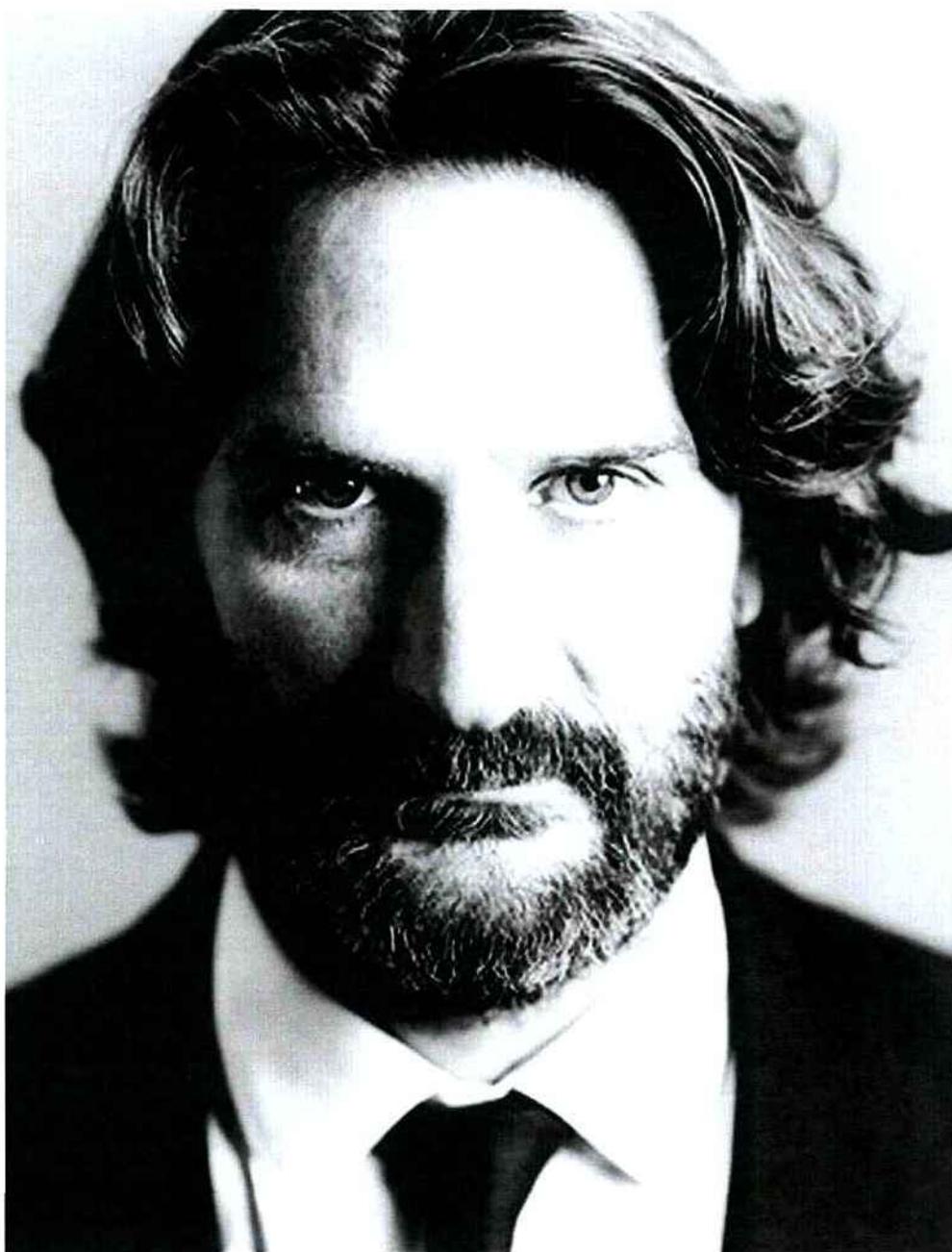
être dans son extinction. Vive l'homo deus, l'homme 2.0, l'homme augmenté: voici l'avenir dans la boule de cristal des généticiens et de Frédéric Beigbeder.

Entre deux dialogues didactiques avec d'éminents scientifiques, l'écrivain rappelle que cette quête de la vie éternelle n'est pas nouvelle, mentionne l'histoire d'une comtesse qui fit égorger des servantes à cette fin, et de passage à Jérusalem, se laisse toucher par la spiritualité de cette ville et renoue avec son passé de catéchiste, maintenant qu'il a l'âge d'avoir peur de mourir.

Sous le clavier de son ordinateur, cette angoisse bien humaine prend des accents très contemporains. «*Et sincèrement, je ne croyais pas que Dieu était mort: la situation était plus compliquée. Il était mort au XX^e siècle, mais Il revenait au siècle suivant pour remplacer la cocaïne.*»

Une épouse sceptique

Ce mélange d'humour et de cynisme lui colle aux doigts, et nous pouvons bien le qualifier de beigbedérien, car le ton, les thèmes et le style sont reconnaissables. Même si «Une vie sans fin» est un éloge de la paternité d'un sentimentalisme que nous ne lui connaissions pas auparavant, tout le monde en prend pour son grade dans ce livre. Le narrateur a beau craindre la mort et tenter la vie saine et les légumes verts, l'auteur n'a pas perdu son sens de la formule critique: «*L'Amérique était le pays capable d'inventer la bombe atomique et de l'essayer tout de suite sur des hu-*



«Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir.» ¹⁰⁰

mains. Le Nouveau Monde était l'endroit désigné pour créer l'Homme Nouveau.»

Marié à la jeune Lara Micheli, dont il a déjà une fille, qui devient Lou dans son ro-

man, Frédéric Beigbeder renomme sa femme Léonore dans «Une vie sans fin» (elle

est enceinte d'une deuxième fille dans la vraie vie, vous suivez?). Elle se montre sceptique face à sa quête pour la vie éternelle et sa décision de se faire injecter du sang neuf dans une clinique. Dans ce roman, rien n'est gratuit. La situation de cette clinique en Autriche permet à l'auteur de faire le parallèle entre l'eugénisme glorifié par les nazis avec l'eugénisme camouflé de notre société, avec humour, toujours, même si parfois grinçant.

Du Beigbeder amélioré par la peur de la mort

Il faut lire les scènes cocasses de son robot Pepper. Acheté pour occuper sa fille pendant qu'il suit son traitement pour régénérer son sang, l'objet permet de faire le point sur les avancées dans ce domaine et de peaufiner sa réflexion sur le post-humain dans son roman.

Bref, malgré ses incartades dans la vie saine, les joies de la paternité et du mariage, «Une vie sans fin» est du Beigbeder pur jus, peut-être même amélioré par la peur de la mort et le sentiment. Du Beigbeder 2.0. Ou son contraire: pas un Beigbeder transhumain, mais un Beigbeder très humain. ◉



«Une vie sans fin»
Frédéric Beigbeder,
Ed. Grasset, 360 pages.



Frédéric Beigbeder

L'humain en version 2.0

Frédéric Beigbeder emmène ses lecteurs dans la grande aventure de la recherche de l'immortalité avec son nouveau roman, *Une Vie sans fin*.

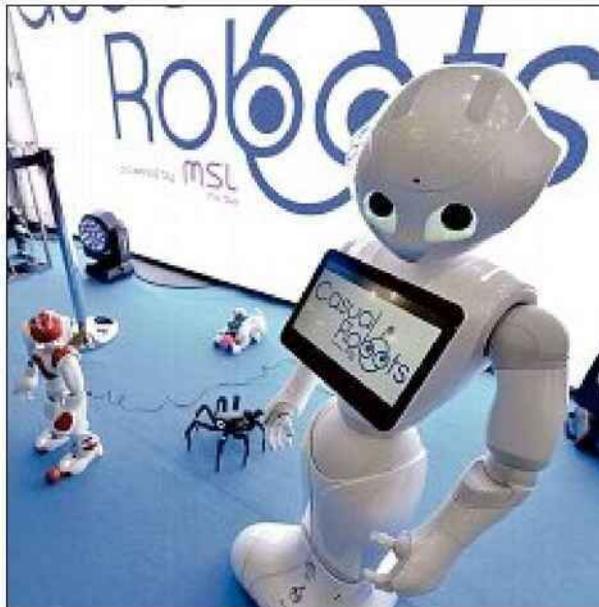
Rémi Bonnet

remi.bonnet@centrefrance.com

Nous sommes tous des mutants. Ou presque. Depuis que les scientifiques ont ouvert notre corps pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur, l'humain est un immense terrain de jeu et de recherches médicales, mais aussi philosophiques.

Mais depuis quelques années, les choses s'accélérent. Le progrès technique est tel que beaucoup prédisent déjà que l'immortalité est à notre portée.

C'est là que Frédéric Beigbeder entre en scène. Avec son nouveau roman, *Une Vie sans fin*, il part à



CYBER. Un robot Pepper s'invite dans les aventures de Frédéric Beigbeder à la recherche de l'immortalité. PHOTO D'ARCHIVES

taisie et une fausse désinvolture qui n'appartiennent qu'à lui.

Tel un Tintin du XXI^e siècle, l'auteur se lance dans sa quête sans *a priori*, embarquant sa famille dans l'aventure pour l'occasion.

Bon élève, il multiplie les références pointues sur les cellules souche et se sacrifie littéralement en suivant plus ou moins scrupuleusement une cure de détox épique au fin fond des montagnes autrichiennes.

On y croise même un robot Pepper, beau spécimen d'intelligence artificielle, qui finit par dérailler.

Tout ceci a l'air, en superficie, d'une vaste blague, mais se révèle, au fil des pages, de plus en plus sérieux, et finalement effrayant. Car l'immortalité, est-ce vraiment souhaitable ? ■



Frédéric Beigbeder se lance dans l'aventure avec fantaisie et une fausse désinvolture qui n'appartiennent qu'à lui.

la recherche de l'ultime frontière : la mort. Et nous invite à rencontrer ceux qui s'apprentent à la vaincre.

Évidemment, il le fait à sa manière, avec une fan-

➔ **Une Vie sans fin.** Par Frédéric Beigbeder, 360 pages, Grasset, 22 €.



Frédéric Beigbeder a entamé une course contre la mort

Littérature Durant deux ans, l'écrivain s'est mué en cobaye pour tester les technologies anti-âge. Il le raconte dans «Une vie sans fin», docufiction passionnant et déclaration d'amour à sa femme et ses filles.



**Isabelle Falconnier**

Frédéric Beigbeder vient d'écrire le livre le plus touchant et le plus sérieux de sa carrière. Attendait-on cela de sa part? Non, évidemment. Nous attendions une fois de plus ce qui a alimenté – à tort ou à raison – son image depuis «Mémoires d'un jeune homme dérangé» paru en 1990, l'année de ses 25 ans, soit un mélange addictif de cynisme, de provocation, de glamour, de champagne et de sexe. Mais si les hommes en général, et les écrivains en particulier, faisaient ce que l'on attendait d'eux, la vie serait fort ennuyeuse. Et donc, en l'an de grâce 2018, arrivé à l'âge canonique de 52 ans, Frédéric Beigbeder livre son ouvrage le plus touchant et sérieux à la fois.

Touchant parce que jusqu'au terme d'«Une vie sans fin», c'est un narrateur absolument gaga de sa jeune épouse et de ses deux filles qui mène le bal. Ce n'est pas un hasard si le livre est dédié aux trois femmes de sa vie: sa fille aînée Chloë, née de sa relation avec la comédienne Delphine Vallette, sa (troisième) femme Lara Micheli, de vingt-cinq ans sa cadette – il l'a rencontrée à Genève en 2011, draguée sur un slow de Céline Dion et épousée en 2013 aux Bahamas – et enfin Oona, née en 2015. Ne manque que sa troisième future fille, en cours de gestation dans le ventre de Lara, attendue pour ce printemps.

Beigbeder est gaga de ses femmes et ne s'en cache pas – «Une vie sans fin» déborde de tendresse et d'émerveillement devant un gazouillis de bébé, de dents qui poussent ou de pâquerettes dans le jardin, si, si. C'est très beau, un père aimant. J'ai l'air de me moquer, mais pas du tout. C'est très beau, un père aimant. Ça change de vie, un père aimant. Surtout lorsqu'il passe le cap symbolique du demi-siècle et commence à reconnaître qu'il est «plus sympa» de se rouler dans l'herbe avec sa fille «que de se rouler par terre sur le dancefloor du Montana», découvre la notion de matin («C'est fou comme les journées sont longues quand tu es debout à 7 heures!») ou affirme des choses comme: «Je sais que je n'ai pondu que deux chefs-d'œuvre, et qu'ils ne sont pas en papier.»

Pour les amours de sa vie, Beigbeder a changé de vie: cet été, il a quitté Paris pour emménager à Guéthary, au Pays basque, sa

base estivale depuis l'enfance, sous prétexte que son bébé a «constamment mal à la gorge à Paris» et qu'il est temps de mettre en pratique le constat de son ami Houellebecq: «À partir d'un certain âge, l'homme a besoin de verdure.»

Un ouvrage d'«auto-science-fiction»

Livre sérieux, «Une vie sans fin» est un docufiction, sorte de long reportage scientifique «gonzo-embedded», «auto-science-fiction» comme le qualifie lui-même l'auteur, qui raconte l'enquête qu'il a menée entre 2015 et 2017 auprès de chercheurs, biologistes ou médecins, qui travaillent à augmenter la longévité humaine en Autriche, France, Israël, États-Unis ou Suisse.

Il développe, via la retranscription de longs entretiens, huit pistes. Dans certains cas, le procédé est déjà opérationnel, dans d'autres, les chercheurs sont sur le point d'y parvenir. Par exemple, on est déjà en mesure de séquencer le génome et de prédire les maladies dont un individu souffrira trente ans plus tard. On peut aussi se faire régénérer le sang, se le faire transfuser, oxygéner, ou congeler ses cellules-souches.

Beigbeder a été son propre cobaye, commençant par se faire prescrire à Paris un régime pour purifier son corps pour ensuite tester en Autriche la lasérisation du sang,

technique qui consiste à diriger un rayon laser dans la veine du bras afin d'agiter le sang pour qu'il se régénère. Il est sorti de l'expérience «très en forme» durant une semaine.

S'il s'est lancé dans cette quête, c'est à cause de ses femmes, toujours. «Donner la vie te place face à ton avenir, et donc la mort. Je souhaite vivre le plus longtemps possible pour voir grandir mes filles. J'avais de toute manière une curiosité pour le sujet. La mort est le premier des sujets de la littérature. «L'épopée de Gilgamesh», le premier texte jamais retrouvé, raconte l'histoire d'un homme qui se balade partout parce qu'il ne veut pas mourir.»

Du coup, voyant tomber les informations concernant des chercheurs fous en train de supprimer la mort, il a «tout de suite» eu envie d'écrire là-dessus. «C'est un sujet passionnant. C'est comme si on validait le rêve de Frankenstein, de Dracula, de Peter Pan, de Dorian Gray. La vie éternelle, le plus vieux rêve de l'humanité, est plus que jamais dans l'air du temps.»



En introduction, il précise que «tous les développements scientifiques» du roman «ont été publiés dans *Science* ou *Nature*»: «Ce que je raconte est parfois tellement fou que j'ai cru bon d'expliquer que ces choses

étaient réelles, de peur que les gens se disent que je délirais.»

«Une vie sans fin» valorise les immenses talents de vulgarisateur de Beigbeder, homme de presse, critique littéraire dans nombre de titres grand public (*Elle*, *VSD*, *Voici*), auteur de deux essais, «Dernier inventaire avant liquidation» et «Premier bilan après l'apocalypse», qui rendent merveilleusement accessibles les chefs-d'œuvre littéraires du XXe siècle.

À le suivre dans sa quête, on comprend enfin quelque chose aux manipulations de l'ADN, à la reprogrammation de cellules-souches, à la fabrication d'organes avec une imprimante 3D biologique ou aux animaux transgéniques. Tant mieux: si même un Beigbeder, flaireur de tendances en osmose avec son temps s'empare du transhumanisme, il est urgent que nous nous y plongions tous. Ni pour ni contre ces thérapies, d'abord curieux d'en savoir plus, il s'avère un sherpa précieux. Difficile de ne pas partager son ébahissement lorsqu'il écoute George Church, patron de la Harvard Medical School, un des plus grands généticiens vivants, expliquer vouloir ressusciter le mammoth et l'homme de Néandertal tout en «humanisant» des porcs en

corrigeant leur ADN pour utiliser leurs organes et les greffer à des humains...

Si on n'y trouve pas l'ironie grinçante de précédents romans comme «99 francs», c'est que dans le fond, il a trop envie de ne pas vieillir pour se moquer de ceux qui sont obsédés par en trouver l'antidote. Sans y répondre, il n'évade aucune des questions philosophiques abyssales que pose le transhumanisme. «C'est vrai, on est toujours à deux doigts des expériences traumatisantes d'un Mengele. Le danger est de créer un monde où il y aurait des surhommes et des sous-hommes. Il s'agit de faire attention, cela pourrait mal tourner, mais c'est un domaine dont on ne peut pas ne pas parler. Partout des chercheurs cherchent. Aux États-Unis, la FDA autorise une quarantaine d'opérations sur le génome afin de modifier ce que nous avons vraiment de plus profond en nous: l'ADN. Ce n'est pas

rien. Les comités d'éthique sont, dans la plupart des pays, impuissants. Donc il faut en parler, ouvrir le débat.»

La Suisse, le feu sous la neige

Touchant donc, sérieux donc, «Une vie sans fin» est aussi très drôle, lucide sur ses frères les mâles quinquagénaires qui arrêtent de boire et fumer et «passent en un clin d'œil de l'inconséquence à la paranoïa». Excellent lorsqu'il s'agit de pointer du doigt les travers de la société, il épingle la mode des selfies parce que «le selfisme, c'est le début de la volonté d'améliorer l'humain! C'est une idéologie égoïste, narcissique, d'auto-promotion permanente, où l'on peut corriger ses traits avec des filtres, gommant la vérité.» Résultat: un clash sur les réseaux sociaux (qu'il a quittés) avec le chanteur Bénabar pour la phrase suivante: «La logique selfique peut être résumée ainsi: Bénabar voudra un selfie avec Bono, mais Bono ne voudra pas de selfie à côté de Bénabar.»

Les lecteurs suisses seront ravis de découvrir sa vision de Genève et de la Suisse, patrie de sa tendre moitié: «J'ai toujours trouvé erroné le cliché de la Suisse tranquille, surtout après quelques bagarres de champagne au Baroque Club. (...) Dans mes souvenirs d'enfance, la Suisse est une contrée de réveillons délirants sur la grande place de Verbier, de coucous étranges (...) et de vallées hantées par la brume, où seule la Williamine protège du froid. (...) Ce qui me plaît en Suisse, c'est le feu qui couve sous la neige, la folie secrète, l'hystérie canalisée. La vie peut basculer à tout instant dans un univers aussi policé.»

Résultat de ces deux ans d'enquête? Beigbeder n'est pas dupe. Il ne «s' imagine pas à 99 ans avec un corps de 20 ans». Sa plus grande crainte est désormais de «mourir à la veille des grandes découvertes». Mais il continue à manger du foie gras en buvant du Santenay parce que «la mort a le mérite de nous donner envie de profiter de chaque instant». Il se range à l'avis de son épouse qui lui lance dans le roman: «Une vie sans fin serait une vie sans but.» «C'est vrai, si on supprime la mort, on supprime le sens de notre existence. Montaigne disait: «Philosophe, c'est apprendre à mourir.» Cette fin donne un prix à tout. On devrait vivre chaque journée comme si c'était la dernière. Donner la vie à un enfant, l'éduquer, publier un livre, sont deux manières d'espérer avoir une postérité et donc ne pas mourir complè-



tement.» Le Beigbeder 2018 est sérieux et
touchant, on vous dit. ●

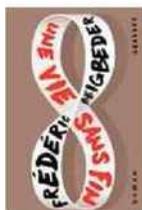


Frédéric
Beigbeder, 52 ans,
signe un récit
qui déborde
de tendresse et
d'émerveillement
devant un
gazouillis de bébé.

Philippe Quaiasse/Pasco

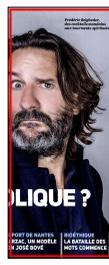
**«Donner la
vie te place
face à ton
avenir, et
donc la mort.
Je souhaite
vivre le plus
longtemps
possible pour
voir grandir
mes filles»**

Frédéric Beigbeder,
écrivain



À lire

«Une vie sans fin»,
Frédéric Beigbeder,
Grasset, 360 p.



L'HEBDOMADAIRE CHRÉTIEN D'ACTUALITÉ



*Frédéric Beigbeder,
des cocktails mondains
aux tourments spirituels*



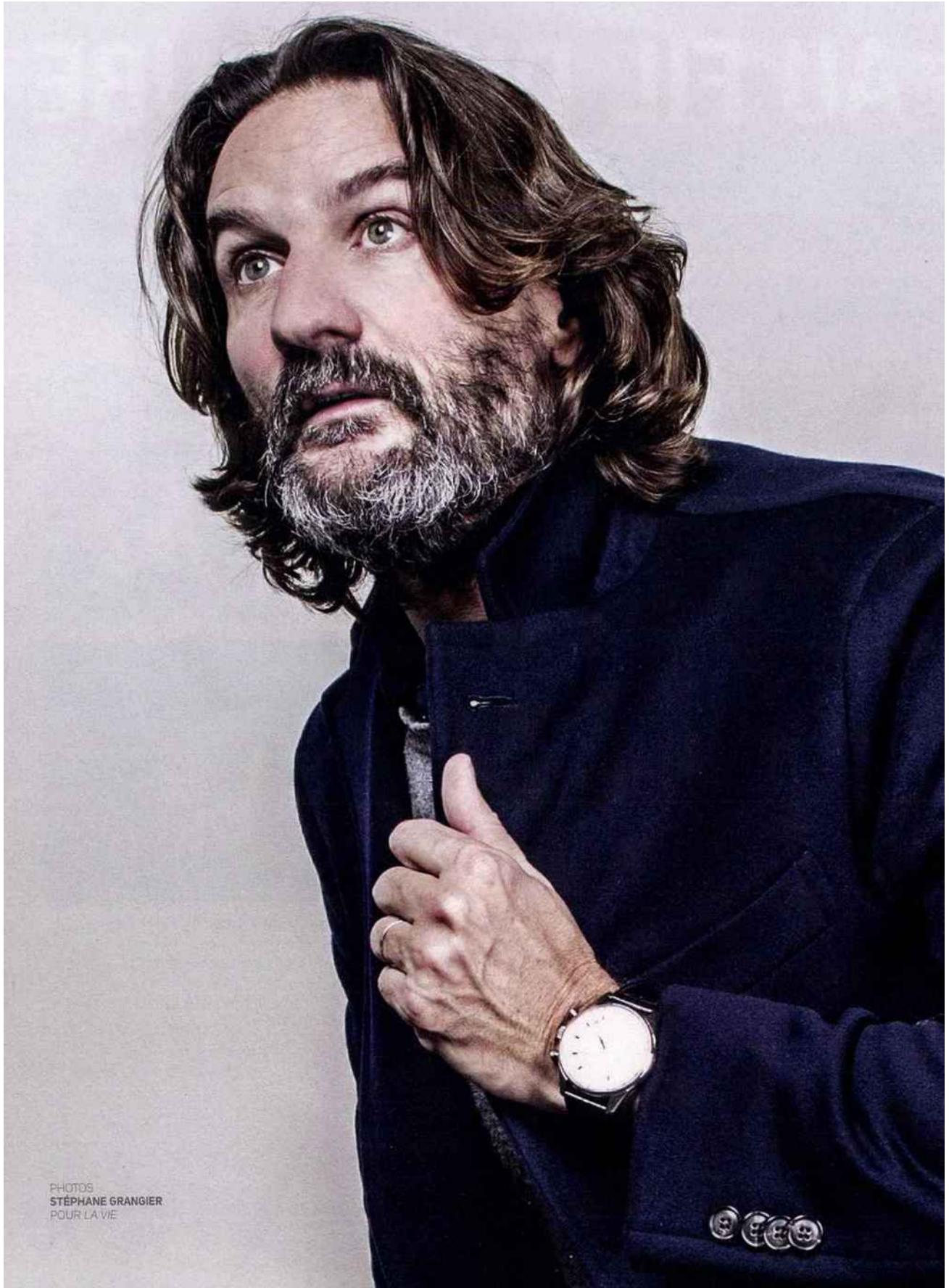
N° 378 du 25 au 31 janvier 2018. France : 4 € ; Benelux : 3,50 € ; Suisse : 6,60 F.S.

CATHOLIQUE ?

POLÉMIQUE
LA FACE CACHÉE
DE GANDHI

AÉROPORT DE NANTES
LE LARZAC, UN MODÈLE
SELON JOSÉ BOVÉ

BIOÉTHIQUE
LA BATAILLE DES
MOTS COMMENCE



PHOTOS
STÉPHANE GRANGIER
POUR LA VIE



LE CHOIX DE LA VIE

Historiens, politologues ou philosophes s'interrogent : quelle peut être la place de la foi dans une société déboussolée ? L'écrivain Frédéric Beigbeder mène le bal.

2018, ANNÉE CATHOLIQUE

Au début des années 2000, Frédéric Beigbeder créait l'événement avec *99 francs*, best-seller où il démontait avec un cynisme mordant les rouages de la société de consommation. Vingt ans après, on le retrouve mûri mais pas désarmé, en guerre cette fois contre le transhumanisme et ses fausses promesses de vie éternelle. Et, désormais, c'est un prêtre que son héros choisit d'écouter après avoir bu la coupe de l'individualisme et du matérialisme jusqu'à la lie... Cette évolution n'est pas un cas isolé. En cette rentrée 2018, un nombre significatif d'essayistes interrogent la place nouvelle du catholicisme dans une société qui, après l'avoir rangé dans le vieux placard à bondieuseries, se demande si face à la toute-puissance du Dieu argent, il n'y aurait pas quelque chose de bon à y puiser à nouveau. Pour certains, une identité et des valeurs avec tous les pièges contenus dans ces concepts, à commencer par la menace d'un christianisme sans Christ qui ne serait qu'idolâtrie culturelle.

Pour d'autres, un antidote aux glaçantes utopies d'immortalité transhumanistes. Ou, plus simplement, une parole de vie face à l'éternel vertige de la mort.

Si le monde se laisse à nouveau interpellé par le christianisme, dans la France sécularisée, les catholiques en exode d'une culture majoritairement catholique cherchent quant à eux une nouvelle manière d'être au monde – un monde qui ne pense plus toujours comme eux –, et d'exister dans le débat politique – une politique où leurs « valeurs » ne font plus la loi. Cette relative traversée du désert est une épreuve de vérité qui se joue sur un fil. D'un côté, le repli sur soi et le rejet de l'autre. De l'autre, le renoncement à poser des questions et à faire entendre une voix dissonante : « *Le démon de mon cœur s'appelle : à quoi bon* », écrivait déjà Bernanos il y a un siècle. Comment aborder cette situation nouvelle de minorité ? Pourquoi être catholique ? Comment notre monde a-t-il cessé de l'être ? interrogent des politologues, des philosophes et des historiens. Il y a un an, *La Vie* s'était engagé dans le débat naissant en publiant les bonnes feuilles d'*Identitaire, le mauvais génie du christianisme*, l'ouvrage d'Erwan Le Morhedec, désormais chroniqueur pour notre journal. Un an plus tard, elle poursuit son engagement en accompagnant ce renouveau de la vie intellectuelle qui pourrait bien être un tournant.

MARIE-LUCILE KUBACKI



« Je doute de l'inexistence de Dieu »

Entretien avec **Frédéric Beigbeder**, auteur d'*Une vie sans fin* (Grasset).

Dans son dernier livre, le romancier s'effraie de l'éternité promise par le transhumanisme et en revient aux fondamentaux religieux de son enfance. Entre légèreté et gravité, il fait son Jean d'O, épicé d'un soupçon de Houellebecq.

« **V**otre fils deviendra curé ou énarque », avait asséné le directeur de l'école primaire Bossuet, établissement privé du très chic VI^e arrondissement de Paris, à la mère émue et vaguement inquiète de Frédéric Beigbeder. Mais le gamin très doué, né à Neuilly, l'enfant de chœur zélé du début des années 1970, a déjoué tous les pronostics de sa caste bourgeoise et pris la tangente à la fin de l'adolescence. Sciences Po quand même, avant de travailler dans la pub. Et en parallèle, un éloignement progressif de la ferveur religieuse pour embrasser celle, plus sulfureuse, des boîtes de nuit. Vodka, substances prohibées et jolies filles au menu. C'est ainsi que le fils de bonne famille a construit son image de fêtard survolté, désenchanté et drôle, dont il a nourri jusqu'à plus soif ses romans et émissions de télévision.

Le jouisseur urbain s'est mué en épicurien campagnard, gourmand de légumes bio et de contemplation de la nature.

FINI L'HÉDONISTE LIBERTAIRE BRANCHÉ

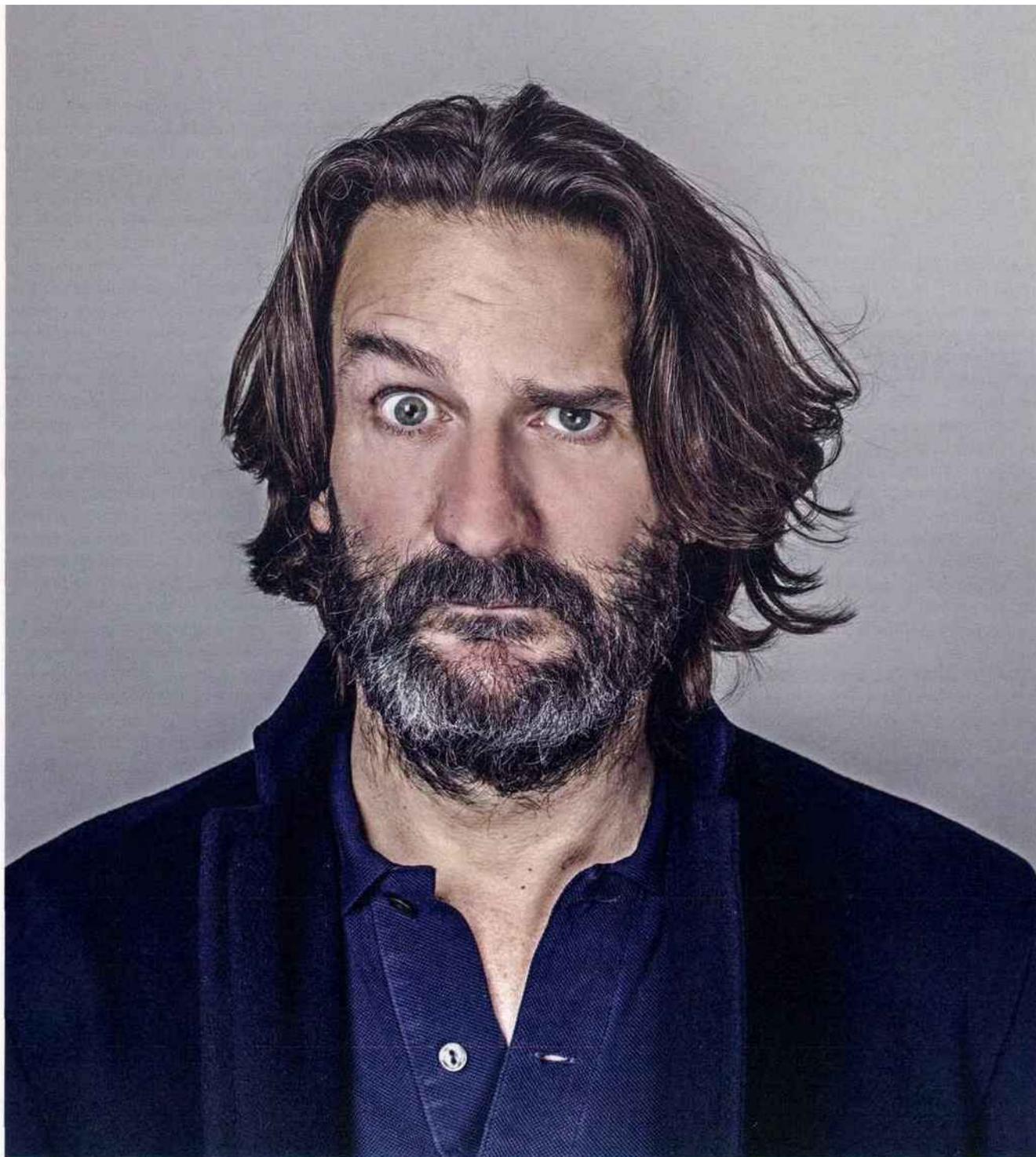
Mais à 52 ans, le héros est fatigué. Non pas tant physiquement – dans son pull de cachemire gris, visage aminci, attablé devant un très diététique saumon cru-avocat, il n'a jamais paru autant en forme – que moralement. Frédéric Beigbeder semble las de son auto-caricature, cette défroque du type imbibé, sautillant, inconséquent et vain. Il donne des preuves, de quoi fissurer l'icône de l'hédoniste libertaire branché qu'il représente encore pour le grand public et qu'il surjoue dans sa chronique hebdomadaire sur France Inter : « En fait, j'ai quitté Paris depuis l'été dernier, je vis désormais dans ma maison du Pays basque. J'ai un jardin, j'aide ma fille de 2 ans à faire des pâtés de sable sur la plage de Guéthary, et ma femme

est enceinte d'un bébé qui devrait arriver au printemps. J'ai abandonné la télé et le magazine Lui. J'ai presque tout arrêté, pour vivre enfin. » Le jouisseur urbain s'est donc mué en épicurien campagnard, gourmand de légumes bio et de contemplation tranquille de la nature. Trajectoire assez banale, il en convient. Métamorphose de la cinquantaine dictée par la trouille de la vieillesse et de la mort, résultat de ce qu'il nomme avec son humour décapant une GGBG (Gigantesque gueule de bois générationnelle). Le pied sur le frein donc, et la joie simple d'exister intensément, loin de la lumière des projecteurs – lui qui les a tant aimés et attirés ! – et même hors du radar des réseaux sociaux...

Puisque, *last but not least*, on apprend que l'agité médiatique vient de fermer tous ses comptes sur Internet. Régime sec, terminé Facebook, Twitter ou Instagram. À peine croyable. Frédéric Beigbeder bat sa coulpe : « Tout ça, c'est du vent, et ça rend idiot. Pire, ça met en danger les gens comme moi, qui sont un peu trop tentés par le narcissisme, la mégalomanie et l'exhibitionnisme. » L'écrivain juge les dégâts terrifiants sur le plan sociologique. Il rappelle qu'en 2001 (c'était hier), l'émission *Le Loft* avait fait scandale car on y filmait les gens 24 heures sur 24, jusque dans leur lit. « Quinze ans plus tard, tout le monde veut être suivi et donc surveillé en permanence, ce qui signifie renoncer à ce qu'il y a de plus précieux au monde – la vie privée, le jardin secret – pour une petite dose de satisfaction autocentrée. » Aux yeux de l'écrivain, la jeune génération qui ne jure plus que par les selfies, est la victime d'une nouvelle idéologie ultra-nuisible : cet amour irraisonné de soi, de son image démultipliée, du tout ramené à son nombril, il le nomme le « selfisme ». Il l'analyse dans son dernier livre *Une vie sans fin*, et c'est passionnant. Car nourri au carburant vorace de l'égoïsme et de la volonté de puissance, le selfisme mène droit au transhumanisme...

UN « ROMAN DE SCIENCE NON-FICTION »

« L'idéologie à l'œuvre actuellement, a commencé à se déployer avec la publicité, explique l'ancien concepteur-rédacteur de l'agence américaine Y&R, viré après la publication de son roman best-seller 99 francs. La deuxième étape est arrivée avec les réseaux sociaux, qui connectent en permanence l'individu consommateur, jusqu'à l'addiction. Et nous parvenons aujourd'hui à la troisième étape : transformer le corps humain par la correction génétique, le renouvellement des cellules, le rajeunissement permanent, les transfusions sanguines, etc. Quand les gens sauront qu'ils peuvent se prolonger en devenant autre chose qu'Homo sapiens, je crains qu'ils ne puissent pas y résister. » C'est pourquoi l'écrivain qualifie son livre de « roman de science non-fiction ».



Il y raconte la quête d'un personnage qui est clairement son double, un journaliste célèbre en mal d'immortalité, parti pour un tour du monde des plus grands médecins et chercheurs actuels, de Paris à New York *via* Jérusalem. Toutes les informations sur les avancées scientifiques y sont vraies et font froid dans le dos – comme la possibilité de greffer des gènes de cochon ou même de chauve-souris chez l'homme. La folle dérive est en marche. De là à revenir aux principes

humanistes de base, et à un cadre religieux sécurisant, il n'y a qu'un pas, assez vite franchi... On est entre science et questions métaphysiques, comme chez le regretté Jean d'Ormesson, ami proche, qui ouvrait généralement ses récits par le big bang pour les terminer sur un revigorant bain de mer au large de la Corse. Avec, entre les deux, toutes les questions sur la foi et l'existence probable du grand horloger. « *Dans ses livres les plus anciens, Jean ne croit pas du tout en*



Dieu, il sait qu'il ne sait pas. Puis au fil du temps – son grand dada – il se dit qu'il faut choisir le pari le plus rassurant, le plus séduisant. À sa suite, je m'interroge : qui suis-je pour ne pas croire en Dieu, alors que des gens si intelligents, comme Pascal, y ont cru ? » Beigbeder fait son Jean d'O light et rock 'n' roll, tout en lorgnant vers la grimace désenchantée d'un Houellebecq. « Le matérialisme ne nous rend pas heureux, l'individualisme nous assèche. Et je peux dire avec l'auteur des Particules élémentaires qu'en vieillissant, l'athéisme est une position difficile à tenir. C'est même l'athéisme qui est aujourd'hui en crise. Je doute de l'inexistence de Dieu. Et je trouve que Jésus est cool, simple, pacifique. La religion nous donne un cadre : aimer son prochain, faire le bien plutôt que le mal. Est-ce que nous serons encore capables d'amour, quand on nous aura implanté des neurones artificiels par puce dans le cerveau ? »

LE CATHOLICISME DE SON ENFANCE

D'Augustin à Charles de Foucauld en passant par François d'Assise, on sait que les plus grands débauchés peuvent donner les plus grands saints. Mais Frédéric Beigbeder ne se sent pas encore pousser d'auréole, il n'en est pas là. Il vomit même les anciens fêtards assagis qui viennent vous donner de bruyantes leçons de morale. Lui se contente d'abord de raconter que sa nouvelle vie en son jardin lui fait plus souvent lever les yeux vers le ciel. « Au lieu des immeubles et des voitures, je regarde les arbres et l'océan, ça rapproche de la création, et donc du créateur, c'est d'une simplicité biblique, sourit-il. On n'a pas les mêmes pensées lorsqu'on est entre deux rendez-vous, en train de commander un Uber sous la pluie. Au vert, on a le loisir de se concentrer sur le sens de l'existence... »

Si Frédéric Beigbeder s'était éloigné de la religion – surtout après le choc de son premier divorce, au milieu des années 1990 – il ne l'a jamais totalement oubliée. Il y a fait référence dans presque tous ses livres, hantés par l'idée de la mort – suicide compris, à ses moments nihilistes. Même au plus fort de sa période provocatrice, dans *99 francs*, il trouvait encore le moyen de faire des allusions aux paroles du Christ, fût-ce à cette manière décapante dont il reste friand : « Il faut reconnaître que Jésus a été un très bon publicitaire, avec des slogans puissants, sans parler du logo de la croix qui est une formidable trouvaille ! »

Mais au diable les pirouettes. En devenant père de famille (dès 1999 – sa première fille a 18 ans), l'écrivain s'est retrouvé tarauté par le besoin de sens. En 2004, il publiait un livre en duo avec le père Di Falco (l'un

des anciens directeurs de l'école Bossuet) intitulé *Je crois moi non plus*, sous-titré *Dialogue entre un évêque et un mécréant*. Il a ainsi renoué peu à peu avec le catholicisme de ses jeunes années : « J'ai été construit aussi par la religion, j'ai grandi avec elle, elle est dans mon ADN pour le coup ! Même si certains oukases de l'institution comme le refus du mariage gay me chiffonnent toujours, je retiens l'essentiel : les principes de base, les paroles de l'Évangile, la parabole de l'homme riche : "Viens et suis-moi". J'aime entrer dans les églises, ces spas de l'âme. C'est tout de même plus agréable que de hanter les sous-sols des night-clubs en étant bombardé par la musique techno ! » L'écrivain ose la comparaison entre les deux refuges : « Dans la paix d'une église ou la folie frénétique de la nuit, on fuit finalement la même chose : la solitude, le vide, une vie sans signification... » L'écrivain confie avoir ressenti tout de même « une sorte de choc émotionnel mystique », il y a deux ans à Jérusalem, où il allait rencontrer un ponte de la biotechnologie cellulaire. En descendant les marches qui mènent au Saint-Sépulcre, il a été « cueilli ». « Je me suis laissé aller à un mélange de souvenirs venus de l'enfance, et de surnaturel. »

Pour autant, il ne s'est pas pris pour Claudel derrière le pilier de Notre-Dame. Car il reconnaît un lien avec Houellebecq, encore lui, quand dans *Soumission*, l'affreux jojo raconte son incapacité à croire, face à la Vierge noire de Rocamadour. « Nous sommes deux mystiques impuissants, sauvés par la littérature », affirme Beigbeder, le garçon bien élevé qui a longtemps joué au bad boy. En quoi croit-il alors ? « En l'amour. Ce truc qui fait qu'on se sent vivant ! En l'âme, cette partie mystérieuse de nous-mêmes, qui fait que les hommes ne sont pas seulement des vertébrés mammifères. Le philosophe Cioran rencontre le poète Henri Michaux et lui dit : "L'homme va mourir". L'autre répond : "C'était tout de même quelqu'un..." Mais on ne va pas s'engueuler sur une question de vocabulaire. On met le mot qu'on veut : le hasard, le big bang, Dieu, la terre ou l'humanité. Et même la littérature. À la question pourquoi écrivez-vous, Pessoa répondait : "Parce que la vie ne suffit pas". »



À LIRE

Une vie sans fin,
de Frédéric
Beigbeder,
Grasset, 22 €.

LA MENACE TRANSHUMANISTE

Pas de conversion fulgurante donc, mais une lente évolution, au sens très darwinien du terme, finalement. Puisqu'il s'agit ici non seulement de sauver son âme, mais de sauver l'espèce *Homo sapiens* face à la menace transhumaniste. Dans les colonnes +/- que l'ancien pubard affectionne, il classe le selfisme aux côtés du transhumanisme, côté négatif. En face, il vénère l'humanisme, dont le catholicisme est l'allié. D'un côté, la religion du fric. De l'autre, la religion de l'homme. Un séminariste basque, l'abbé Thomas Julien, a donné un matin à l'écrivain une phrase qu'il aurait bien aimé trouver tout seul pour son livre : « La réponse au transhumanisme (l'homme fait Dieu), c'est le Christ (Dieu fait homme). » Il y a vu un signe.



Si Beigbeder sort du bois pour défendre le catholicisme, c'est donc avant tout par volonté de résistance, par désir de secouer ses contemporains face au danger : « On va avoir besoin de tout le monde. J'aimerais que le pape, si justement véhément dans sa défense des plus déshérités, tape très fort du poing sur la table contre les délires du transhumanisme. Que sommes-nous prêts à perdre ? Est-ce que notre autopromotion narcissique

« Les charlatans transhumanistes rejoignent un Hitler dans leur volonté de créer des surhommes. Je dis donc à l'Église : réveille-toi et rends-toi utile. »

ne nous a pas déjà changés ? Quand notre ADN sera modifié, lorsqu'on aura fusionné l'homme et la machine, mis notre cerveau sur des disques durs, n'y aura-t-il pas deux sortes d'humains, et une caste supérieure qui broiera tout le reste ? Les charlatans transhumanistes rejoignent un Hitler dans leur volonté de créer des surhommes. Je dis

donc à l'Église : réveille-toi et rends-toi utile, il y a urgence. » À cette minute, c'est comme un nouvel appel de l'abbé Pierre, par une sorte de prophète barbu et plutôt convaincant...

HUMILITÉ SOUS LA CARAPACE

En tout cas, il a déjà convaincu la comédienne Carole Bouquet, qui passe par là durant notre interview et vient le féliciter pour son implication. Il frétille – on ne se refait pas. Notre homme n'a d'ailleurs pas renoncé totalement aux rendez-vous de VIP et aux lieux de plaisir, ce serait mentir : il fréquente encore de temps à autre les boîtes de Saint-Sébastien ou le bar du Ritz à Paris sur les traces de Hemingway (où il lui arrive même de croiser avec terreur des cambrioleurs armés jusqu'aux dents...). Mais il garde son grand rire de stentor et un pouvoir d'autodérision assez désarmant, une humilité sous la carapace qui le met aussi en phase avec le christianisme, quoi qu'on en dise. L'ex-animateur déjanté de Canal+ a désormais adopté pour devise celle des Chartreux, qu'il s'applique à citer en latin : *Stat crux dum volvitur orbis* (« la Croix demeure, tandis que le monde tourne »). « C'est impressionnant et splendide, mais surtout d'une incroyable actualité », explique-t-il. L'écrivain a tenu à terminer son roman en agenouillant son personnage devant son adorable fille, les bras ouverts : « On ne sait pas vraiment à qui l'on dit merci. Mais on le dit. Et c'est déjà pas mal. » **» MARIE CHAUDEY**



son roman Le jeuniste et la mort

CRITIQUE

Frédéric Beigbeder, en bon fils de pub, est demeuré le maître du pitch. Le quatrième de couverture de son nouveau roman – le dixième – est, une nouvelle fois, d'une efficacité redoutable. Jugez plutôt.

« *La vie est une hécatombe. 59 millions de morts par an. 1,9 par seconde. 158.857 par jour. Depuis que vous lisez ce paragraphe, une vingtaine de personnes sont décédées dans le monde, davantage si vous lisez lentement. L'humanité est décimée dans l'indifférence générale. Avant je pensais à la mort une fois par jour. Depuis que j'ai franchi le cap du demi-siècle, j'y pense toutes les minutes. Ce livre raconte comment je m'y suis pris pour cesser de trépasser bêtement comme tout le monde. Il était hors de question de décéder sans réagir.* »

Une vie sans fin, c'est cela : une fable qui commence par un pari idiot. Un père de famille fait la promesse solennelle à sa jeune fille qui l'accable de questions existentielles sur la perspective du néant qu'à partir de maintenant, jamais il ne mourra, pas plus que sa mère ni elle-même. Qu'en somme, avec lui, la mort sera déclarée hors-la-loi. Et sera incessamment vaincue.

Promesse imbécile, tout autant que serment faustien ou geste d'un Don Quichotte. Une fois le pari lancé par ce père de famille qui se prend pour Dieu, le narrateur va se jeter dans une vaste enquête policière, haletante et un brin surréaliste, afin de tenter de trouver le vaccin qui prolongera la vie et les écartera définitivement de la mort. Car après tout, comme le dit Francis Bacon, « *la mort c'est stupide* ».

Une autobiographie ?

Une vie sans fin part de ce défi. C'est un roman dont on ne sait trop s'il tient plus du thriller sur l'immortalité, de la science-fiction, du roman 2.0, pétri de références à l'actu, d'un grand reportage façon gonzo, de l'essai philosophique (qu'advient-il de l'homme quand les

robots auront pris notre place ?), sinon de la comédie burlesque, à l'image du film de Harold Ramis (*Un jour sans fin*) dont le titre le rapproche.

En ces eaux troubles, Beigbeder nage comme un poisson dans l'eau. On croirait, avec ce grand délire baroque, que l'auteur nous propose un roman d'aventures, bien loin de lui. Or c'est l'inverse. On vient par moments à se demander si l'on ne tient d'ailleurs pas ici, les extravagances de l'imaginaire en plus, une autobiographie de l'homme. Car derrière la panique qui saisit ce jeune quinquagénaire, à l'idée de voir l'ombre de la mort peu à peu se rapprocher, c'est bien de lui et de son obsession jeuniste que nous parle Beigbeder, scandalisé par l'idée qu'un jour, la fête puisse s'achever du tac au tac. Quoi ! La vie, qui ne lui a jamais rien refusé, baisserait tout à coup pavillon et lui reprendrait lors du dernier souffle tous ses joujoux ! ?

L'homme pourrait nous gaver, avec son désir pathologique de rester encore et encore dans le coup, et de ne jamais rien céder à la modernité. Son cabotinage exaspère ? Son narcissisme lasse ? Oui... et ils séduisent. Car Beigbeder a une formidable autodérision. Son livre arrache des éclats de rire. Il démontre, ce faisant, qu'il est un pendant parisien, branchitude et mèches en plus, à ce que fut Woody Allen dans les années 80 : une irrésistible erreur de casting, mi-intello, mi-potache.

D'aucuns soupireront en considérant que ce n'est pas avec cette saga mégalo, d'une insoutenable légèreté, que Beigbeder nourrira la grande littérature. D'autres dévoreront. Le « Beig », il faut le reconnaître, est un roi du divertissement intelligent. Ce n'est pas rien. ■

NICOLAS CROUSSE



Une vie sans fin
**
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
Grasset
360 p., 22 euros



CHAMPS LIBRES DÉBATS

Frédéric Beigbeder: « En littérature comme en amour, il n'y a pas d'algorithme »



■ Une vie sans fin

PAR FRÉDÉRIC BEIGBEDER,
EDITIONS GRASSET,
360 PAGES, 22 €PROPOS RECUEILLIS PAR
VINCENT TREMOLET DE VILLERS
@vtremolet

LE FIGARO. - Votre dernier roman se termine par une très belle évocation d'une famille en province. Vous étiez le parisien suprême, vous êtes désormais le provincial discret ?

FRÉDÉRIC BEIGBEDER. - La vie c'est changer, se tromper, corriger ses erreurs. Dans ma vie personnelle, j'ai quitté plusieurs métiers pour pouvoir m'installer au bord de la mer. Il n'est pas impossible qu'il y ait, chez moi, une lassitude de la pollution atmosphérique urbaine. Une nostalgie du silence. Au bord de l'océan, les immeubles sont remplacés par du ciel et des arbres. Ce ne sont pas les mêmes bruits, il y a moins de coups de klaxon, et plus de cris d'oiseaux.

Votre personnage combat aussi le « bruit numérique »...

Pour écrire, il faut que je sois en colère contre quelque chose. C'était la publicité dans *99 Francs*, là je m'en prends aux réseaux sociaux que la pratique du selfie résume tragiquement. Le « selfisme », c'est-à-dire un très médiocre culte du moi, est devenu la première pratique sociale de l'individu occidental. Je suis très en colère, oui, contre notre connexion permanente. Notre renonciation à toute vie privée et bientôt à tout dialogue intérieur...

Vous êtes sévère...

George Orwell, lui-même, n'aurait jamais imaginé que l'on sacrifie ainsi, gratuitement, tout ce qu'on a de plus précieux pour rapporter de l'argent à des marques qui s'en servent pour nous manipuler. Avoir des secrets, c'est ce qui nous rend humain. On n'est pas censé être surveillé tout le temps, toute la jour-



ENTRETIEN

L'écrivain, qui publie « Une vie sans fin », un roman sur la quête d'immortalité, exprime les inquiétudes que lui inspire la révolution numérique. Il est l'invité des rencontres du *Figaro*, le 12 février salle Gaveau*.



née et volontairement en plus. La prochaine étape sera de transformer nos corps, modifier notre ADN, rajeunir nos cellules. Ce sera encore moins drôle et même plus drôle du tout.

sonnes. On regarde la quatrième de couverture, on le commence et on le lit entièrement, debout. C'est un luxe inouï d'être attrapé comme ça par un vieux Sagan, un vieux Fitzgerald.

La littérature est aussi une nourriture de l'âme...

Mon héros passe par Jérusalem. Il y a un tourment catholique dans ce livre. Je suis catholique, j'ai grandi et j'ai été éduqué dans cette religion. Je ne suis pas capable de dire : je crois, je ne crois pas. Cela me constitue. Si je rentre dans une église, j'ai l'impression de revenir à la maison. J'aime beaucoup la parabole de l'enfant prodigue. Elle est très belle et très pratique. L'enfant prodigue quitte son père et prend son argent pour se taper des prostituées. À un moment, il n'a plus d'argent, il revient chez son père et celui-ci, au lieu de lui donner une paire de baffes, organise une fête, débouche les bouteilles de vin. Le fils ingrat est accueilli dans la joie dans la maison du père. C'est bouleversant. C'est mon but secret que l'on organise une fête pour mon retour, moi le mécréant, l'athée à la vie débridée, que l'on m'accueille dans l'Église catholique.

Le « selfisme », c'est-à-dire un très médiocre culte du moi, est devenu la première pratique sociale de l'individu occidental. Je suis très en colère, oui, contre notre connexion permanente

Peut-on vivre sans livre ?

« Un appartement sans livres, c'est comme une maison sans fenêtres », dit Antoine Gallimard. Certaines personnes ont une maison très bien décorée, avec

des bougies parfumées, des canapés couleur taupe, mais pas de livres, hors quelques livres d'art sur la table basse (généralement édités chez Taschen). La conversation risque d'être monotone. En général, on se fâche assez vite...

Lire ou écrire, c'est vaincre le temps ?

Qu'est-ce que c'est que la littérature ? C'est d'abord un exercice de gymnastique pour le cerveau. Si le cerveau ne fait jamais d'exercice, le risque est grand de devenir idiot. Ensuite c'est une rencontre avec d'autres voix. Ce peut être la

Le cynisme, c'est terminé...

Dans les années 1960, nos parents étaient heureux de supprimer la famille, la bourgeoisie, la religion. Bon débarras ! Fuck tout ! Il y a eu les hippies, les punks : j'ai eu les deux dans la figure. Le nihilisme j'en ai vécu,

j'ai pondu des livres pessimistes. Mais le nihilisme, si on ne se flingue pas, c'est un peu incohérent...

C'est un retour d'enfance ?

C'est la paternité

tardive. Un roman français était en quelque sorte le livre d'un fils, *Une vie sans fin* est celui d'un père. Un vieux père regarde toutes les découvertes du bébé avec émerveillement. Il réalise qu'un escargot est quelque chose de fascinant. Que d'allumer et éteindre une lampe, c'est une prouesse technologique incroyable. Il goûte à une vie moins fausse que celle qu'il pouvait avoir à 20 ou 30 ans. Il retrouve le grand trésor : la capacité à admirer. ■

Réservez : 01 70 37 01 70.
www.lefigaro.fr/rencontres

La littérature est un exercice de gymnastique pour le cerveau (...), une rencontre avec d'autres voix (...) et la manière la moins chère de vaincre la mort

voix de Virgile, de Balzac ou de Colette. Des gens morts depuis très longtemps et qui d'un coup ressuscitent. C'est la manière la moins chère de vaincre la mort. Modifier son ADN coûte des millions de dollars, les injections de cellules souches sont inaccessibles au plus grand nombre, en revanche, pour 2 euros, chez un vieux bouquiniste, tu discutes avec Homère, tu connais la météo de la Grèce antique, tu sais si Anna Karenine était sublime au dernier bal... Passer à côté de ça, c'est passer à côté d'un luxe inouï. C'est une très grave erreur de ne pas lire.

Votre héros se débarrasse de pas mal de choses, par exemple, la télévision...

Il se sent allégé de la souffrance de la télévision. La télévision, c'est une addiction. Les gens qui y travaillent ne parviennent pas à en décrocher. Ils ont besoin d'avoir leur visage dans la lucarne, et envisagent comme une petite mort le fait de ne plus y être. Être célèbre, pourtant, présente beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. À l'heure du selfisme, l'anonymat va devenir le luxe absolu.

Dans Dernière inventaire avant liquidation, vous prédisiez la victoire du livre numérique qui n'est pas arrivée...

Je suis très heureux que mes prédictions ne se soient pas réalisées.

Votre héros écrit lui aussi...

Pour devenir immortel, il y a plusieurs solutions : donner la vie, transmettre, mais aussi écrire un roman. C'est un des moyens de vaincre la mort. Pour l'instant, il n'y a pas d'algorithme en amour, il n'y en pas en littérature. La littérature va devenir une forme de dissidence.

Une dissidence ?

Quand j'ouvre un livre, je m'isole du monde et je résiste à l'invasion d'alertes, à cette hystérie virtuelle. Ce que j'aime dans une maison de campagne, c'est tomber sur un livre de poche vieilli, aux pages jaunies, cornées, soulignées, un livre qui a été lu par des dizaines de per-



L'ode à la Suisse de Frédéric Beigbeder

LIVRES Dans son dernier roman «*Une vie sans fin*», l'écrivain français évoque son attachement à la Suisse, ce pays où le rapport à la mort est «sain»

Une déclaration enflammée. Dans son dernier ouvrage, *Une vie sans fin*, paru en janvier chez Grasset, Frédéric Beigbeder clame son amour pour la Suisse, son «rationalisme», son «mode de vie policé», son «hygiénisme». Il s'en explique dans une longue interview publiée mardi dans *24 heures*. En pleine transformation personnelle, l'écrivain de 52 ans révèle avoir trouvé, sur les bords du Léman, un antidote pour conjurer sa peur panique de la mort.

«Souvenirs féeriques» à Verbier

D'où part l'attachement de Frédéric Beigbeder pour la Suisse, «patrie des horlogers les plus méticuleux»? L'ex-roi de la publicité, adepte des nuits parisiennes, évoque des «souvenirs féeriques» ancrés dans l'enfance et l'adolescence. Des hivers à Verbier dans le chalet paternel, des «réveillons cosmopolites», des «vallées hantées par la brume, où seule

la Williamine protège du froid». Plus tard, c'est la science et le progrès qui achèveront de ravir son cœur. Passionné par le génome, bluffé par le niveau des cliniques helvétiques, le quinquagénaire marié avec la mannequin genevoise Lara Micheli se sent rassuré dans un pays «si control freak».

A travers la science, c'est bien la recherche de la perfection qui le fascine. «Ici l'on avait l'habitude de domestiquer l'être humain, de vouloir corriger les défauts d'Homo Sapiens, voire d'améliorer ce vieux vertébré. La Suisse ne se méfiait pas de la posthumanité puisqu'elle savait l'homme imparfait de naissance. Le bonheur ressemblait à un campus sympathique, le futur était un teen movie en milieu médical», écrit-il, avant d'ajouter: «Ce qui me plaît en Suisse, c'est le feu qui couve sous la neige, la folie secrète, l'hystérie canalisée. La vie peut basculer à tout instant dans un univers aussi policé. Après tout, Genève contient le mot «gène» dans son nom: bienvenue dans le pays qui a toujours voulu contrôler l'humanité.»

C'est que son roman part d'un postulat: «la vie est une hécatombe» et les morts s'accumulent inexorablement, quelque 59 mil-

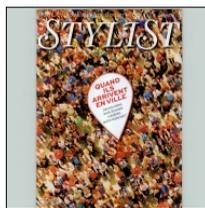
lions par an, 158857 par jour, 1,9 par seconde. Sous sa plume, la Suisse apparaît alors comme une bulle de respiration, un îlot préservé où, loin d'être torturé, le rapport à la mort est «sain». Son exemple: l'association Exit qui permet de «mourir dans la dignité». Ce qui pousse Frédéric Beigbeder à une réflexion spirituelle: en Suisse, «le désir d'éternité cohabite avec celui de mourir».

Trop idéaliste?

Au cœur de ce tableau dithyrambique, l'écrivain apporte toutefois une nuance: «J'idéalise sans doute, je ne vois pas les défauts de la Suisse, mais quand on arrive de Paris la désordonnée ça se comprend.» En pleine introspection, Frédéric Beigbeder, qui s'est récemment retiré des mondanités parisiennes, peine encore à définir son nouveau moi: «Suis-je un lanceur d'alerte qui veut prévenir [ou] un vieux con qui ne comprend plus?» ■

SYLVIA REVELLO
@sylviarevello

Frédéric Beigbeder, «*Une vie sans fin*», Editions Grasset, 360 p.



BEAUTÉ
LA LOI
DU DÉTERMINISME
UNIVERSEL

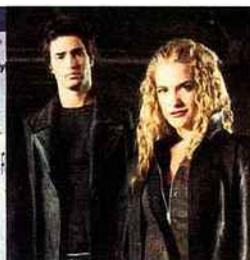
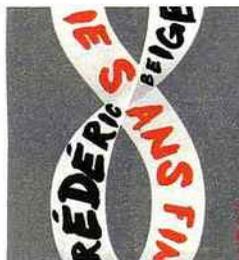
VOTRE ENVIE DE LA SEMAINE N'EST PAS LE FRUIT DU HASARD.

POURQUOI VOULOIR
vous lartiner au transhumanisme?



Si ce soin est aussi cher, c'est parce que c'est la Bentley des cosmétiques. Son truc, c'est la science : au cœur de sa formule, un peptide surdoué, fruit de quatre années de recherche en épigénétique (évidemment barricadé derrière un brevet), entraîne les récepteurs des cellules à mieux capter les messages transmis par les facteurs de croissance en charge de la régénération des tissus et du nettoyage cellulaire. L'épiderme se renforce, la peau est plus ferme et plus lisse, le teint plus clair. Ultra-light, peu parfumée, cette crème ronde laisse un voile mat et affine le grain.
La Grande Crème, Biologique Recherche, 460 €, biologique-recherche.com

PARCE QUE...



1 VOUS ÊTES
THANATOPHOBIQUE

Cette année, vous avez donc lu *Une vie sans fin*, le dernier roman de Frédéric Beigbeder, qui ne comprend pas pourquoi il devrait y passer comme les 59 millions de personnes qui décèdent par an. Comme le narrateur, vous n'envisagez la mort que comme un problème technique et revendiquez votre droit à l'immortalité. Vous ambitionnez très sérieusement de faire régénérer votre sang et congeler vos cellules-souches. La case éthique dans votre cerveau étant apparemment partie acheter des clopes et jamais revenue du PMU.

2 VOUS ÊTES DARWINISTE

En 2017, la seule exposition que vous avez vue était *L'homme et les gènes* à la Cité des sciences et de l'industrie. Entre les reproductions de bactéries et les comparaisons de codes génétiques, vous avez joué à Hasard et la girafe, sorte de roue de la fortune de la théorie de l'évolution. Vous avez buzzé et l'installation vous a expliqué les raisons de la survie ou de l'extinction de chaque girafe (trop petite, trop grosse, bref, la vie d'un bouncer de boîte de nuit). Depuis, vous croyez dur comme fer que seuls les plus forts (génétiquement parlant, on s'entend) pourront survivre dans ce monde de fou.

3 VOUS ÊTES
COMPLÈTEMENT PARANO

En 2007, vous n'étiez ni mieux ni pire qu'une autre : vous streamiez comme si demain n'existerait pas. Sauf qu'alors que vos copines regardaient *Gossip Girl*, vous zoniez devant *Mutant X*, la série améro-canadienne. Vos Serena et Queen B à vous, c'était Shalimar Fox et Brennan Mulwray, capables d'être aussi rapides que les animaux et de générer de l'électricité suite à des manipulations génétiques dans le cadre d'un projet gouvernemental. En termes de super-pouvoirs, c'est plus intéressant que d'avoir un dressing qui se renouvelle tout seul mais c'est quand même plus flippant.

4 VOUS AVEZ ÊTE ÉLEVÉ
PAR LA TÉLÉ

En 1987, vos parents trouvaient ça tout à fait ok de vous nourrir à coup de Père Dodu micro-ondés et de vous laisser vous brûler les yeux pendant des heures devant une TV cathodique. Par chance, vous avez rencontré Maestro (mix apéro entre le père Fouras et le père Noël), MC du dessin animé *Il était une fois la vie*. Avec lui, vous avez visité la moëlle osseuse, les neurones et une foule d'organes du corps humain, sans jamais vomir votre bol de Nesquik. Respect. De cette enfance solitaire, vous avez conservé un amour inconditionnel pour tout ce qui touche de loin ou de près à la physiologie.

5 VOUS AVEZ UN GÉOPIE
MAL RÉGLÉ

En 1981, vous avez eu une épiphanie devant l'émission *Temps X* des frères Bogdanoff. Un samedi soir, vous avez vu l'épisode où le docteur Michel Salomon présentait la grande révolution biologique qui allait transformer l'an 2000. Honnêtement, vous n'avez rien compris (chillax, vous aviez 4 ans) mais avec sa grosse moustache, vous avez eu l'impression de voir votre père à la télé. Ajoutez des effets spéciaux cheap et une ambiance sonore au synthé et vous étiez conquise, l'amour de la biologie moléculaire gravé pour toujours dans le marbre de votre petit cœur.

♦ PAR ELISA SEYDI

PHOTOS : MARIE AMÉLIE TONDU ; REX : DR



Frédéric Beigbeder : « La prochaine révolution sera génétique! »

livres/rencontre

L'ex-publiciste noctambule et fêtard, revient avec « Une vie sans fin », un dixième roman publié chez Grasset. Un livre de « science non-fiction » souvent drôle, parfois sombre, qui nous présente un animateur de télévision nommé... Frédéric Beigbeder, bien décidé à vaincre la mort. L'auteur, aujourd'hui âgé de 52 ans, est devenu globe-trotter pour, d'Israël en Autriche en passant par la Californie et Boston, aller explorer les recherches en cours pour « tendre vers l'immortalité ». Loufoque? Pas tant que ça... L'auteur de « 99 francs » et d'« Un roman français » présentera ce captivant « Une vie sans fin » ce samedi à la Fnac-Wilson. Rencontre.

On n'imaginait pas que la mort vous terrifiait autant - la cinquantaine, ou la paternité seraient-elles passées par là ?

F.B: C'est deux choses-là, en effet, mais aussi les premiers accidents de santé de mes parents, des amis qui meurent - ras-le-bol de la mort! J'ai pensé que c'était un bon sujet, la vie éternelle, qu'il y avait moyen de déconner tout en me renseignant sur les techniques scientifiques sur le rajeunissement.

Vous parlez de «déconner» - au fond, la vie éternelle est un doux rêve, vous n'y croyez pas vraiment...

Nous rêvons la même utopie depuis l'origine du monde : nous voulons tuer la mort. Mais attention! Toutes les recherches dont je rends compte dans le livre ont été conduites par les plus grands savants, et elles méritent d'être écoutées. Il y a, c'est vrai, des utopies qui sont à la fois charlatanesques et en même temps très sérieuses scientifiquement. Je dirais qu'un quart sont charlatanesques et trois-quarts, très sérieuses, arrivent à des conclusions très optimistes de modifications de l'ADN et vue du ralentissement de la vieillesse. J'ai appris plein de trucs!

Des théories révolutionnaires : pourquoi n'en parle-t-on pas plus dans les médias?

Parce qu'il y a trop d'enjeux : ce serait la guerre du sang, des affrontements terribles entre les jeunes et les vieux, comme des films de zombies... La dernière révolution était numérique, la prochaine sera génétique!

Tout cela est excitant, et passionnant sous votre plume - mais un peu dérisoire : qui veut vivre 300 ans...?

Pourquoi imaginer que vivre 300 ans serait chiant? Cela le serait en effet si l'on survit en totale dégénérescence, mais l'on peut aussi imaginer rester en pleine forme - regarder les injections de Yamanaka : elles peuvent régénérer l'humain de plusieurs années tous les vingt ans.

Au fond, votre réflexion trouve avec le regard que vous portez sur Romy - la fille du narrateur qui porte votre nom dans le livre - et sur la littérature, sa réponse : l'immortalité, on y accède en laissant une œuvre, une descendance...

Bien sûr que la littérature, et la descendance peuvent apporter un semblant d'éternité. L'art, l'écriture, traduisent un désir un peu ridicule de survivre à la mort, on le sait bien, et la transmission est un émerveillement, l'assurance d'une vie nouvelle. Les réflexions de cet animateur écervelé qui s'appelle Frédéric Beigbeder sont celles d'un type qui sent s'approcher la mort et qui veut la vaincre. C'est un roman drôle sur un sujet très grave et j'ai choisi de lui donner mon nom pour faire passer des idées très fortes. C'est pour cela que j'ai fait ce tour du monde de la recherche. Car enfin, si l'on peut vivre encore très longtemps en pleine forme, à boire du bon vin et en s'amusant, pourquoi s'en priver ?

Rencontre avec Frédéric Beigbeder, samedi 10 février à 16h à la Fnac-Wilson, autour de son dernier livre: « Une vie sans fin » (Grasset, 360 pages, 22€)



CONFÉRENCE

**CONFÉRENCE
BEIGBEDER :
RESTER VIVANT**

L'immortalité, tout le monde en rêve, à commencer par les écrivains. Ce thème leur fournit souvent une matière noble pour de beaux romans : *Dracula*, *Peter Pan*, *Le Portrait de Dorian Gray*. Il faudra désormais ajouter à la liste *Une vie sans fin* (Grasset), grand succès de librairie de cet hiver. Pour initier ou

prolonger la lecture de son roman (autobiographique jusqu'à un certain point...), Frédéric Beigbeder, sera l'invité des Rencontres du Figaro, lundi 12 février*.

L'occasion d'évoquer cette obsession éternelle d'une immortalité qui n'a jamais été aussi proche d'être envisageable (avec les vertiges et les dangers que cela comporte). L'auteur de *99 francs* reviendra aussi sur son parcours atypique, son œuvre protéiforme, ses admirations littéraires et sa nouvelle vie inattendue de jeune père de famille provincial... **J.C.H. B.**

* « Et si notre vie ne s'arrêtait jamais ? », 20 h, Salle Gaveau, Paris VIII°.



FENÊTRE SUR CORPS

« Tout à coup, j'étais devenu un beau gosse »

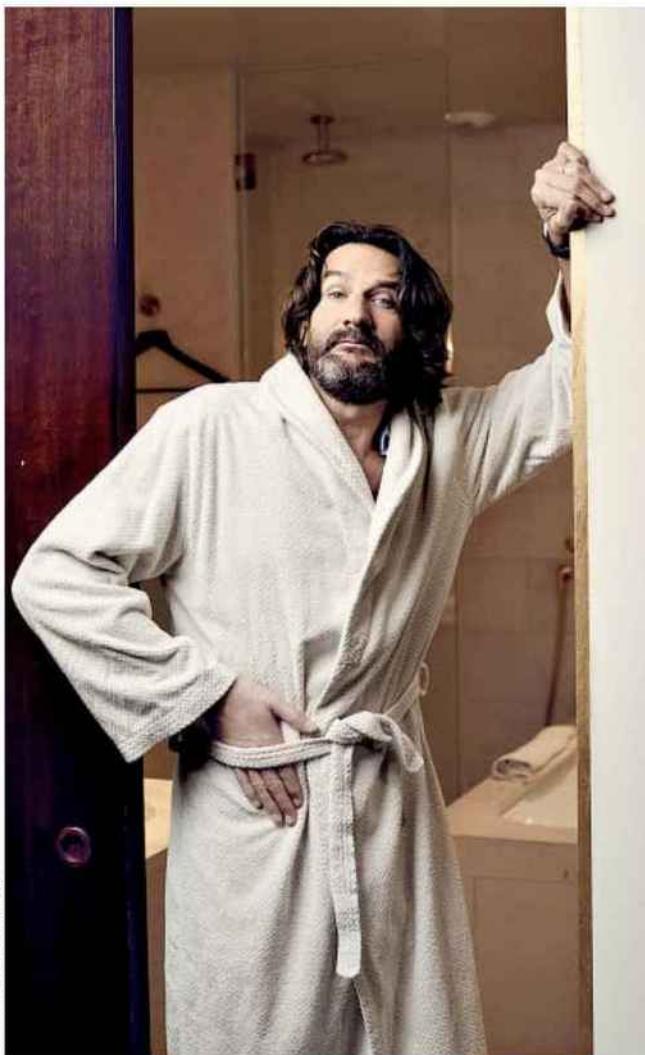
FRÉDÉRIC BEIGBEDER, 52 ans, écrivain.

« À l'école, on m'appelait Dumbo. J'étais très complexé. J'ai subi plusieurs interventions chirurgicales. Une pour recoller mes oreilles. Une autre pour ma myopie. J'ai aussi porté des bagues sur les dents. J'en ai beaucoup souffert. L'idée de se refaire le nez ou la poitrine ne me choque pas. Puisque c'est possible, pourquoi ne pas modifier son corps pour s'aimer davantage ? Mais si se pose la question des liftings, je n'irai pas jusque-là. On les fait pour rester jeunes, mais ils nous vieillissent instantanément. Moi, c'est la barbe qui m'a beaucoup aidé à m'accepter. Une ex-copine m'avait conseillé de la laisser pousser. J'ai eu tellement de succès que je l'ai quittée. Tout à coup, j'étais devenu un beau gosse, c'était formidable. Il faut dire que cette pilosité a l'avantage de cacher 60 % de mon visage. Et cet horrible menton en galoche que je déteste.

En vieillissant, j'apprends à m'accepter. Je me dis : foutu pour foutu, j'ai ce corps, c'est le mien. Il fonctionne de moins en moins bien mais je vais m'en contenter. C'est peut-être l'un des rares privilèges de l'âge. Vieillir, c'est quand les copains avec qui je buvais de la vodka jusqu'à 6 heures du matin commencent à préférer le jus de betterave. Mais c'est aussi sentir son corps moins svelte, peiner dans les escaliers. Se faire battre au tennis 6-1 contre un enfant de 10 ans. Grossir, aussi. Quand j'avais 20 ans, je pesais cinquante-quatre kilos. Aujourd'hui, j'en fais soixante-quinze. L'épaisseur me donne un peu de prestance. Avant, j'étais une tige. Je me suis inscrit dans une salle de sport mais j'y vais peu, et en traînant les pieds.

À la télévision, en couverture des magazines, je donne mon corps en pâture. Ceci est mon corps, livré pour vous, comme dit l'autre. Cela ne me déplaît pas. J'aime ce jeu et ne m'en plains pas. On fait son travail d'écrivain seul dans son coin, et pendant deux ou trois semaines, on accepte de participer à une sorte de cirque, de mascarade. Avec courtoisie et légèreté,

Thomas Lézine/Contour by Getty Images



en restant souriant et amusant. Car c'est ainsi que la littérature est promue aujourd'hui. L'ennui, c'est quand l'image corporelle devient un obstacle à la lecture sereine des livres. Avec l'arrivée de l'écrivain sur les plateaux, les lecteurs ont commencé à confondre l'œuvre et l'auteur, l'art et l'artiste. Cela pose de nombreux problèmes. Moi, je préfère en jouer.

Dans mon nouveau livre (« Une vie sans fin », Grasset), je suis allé jusqu'à reproduire une image de mon scanner coronaire en 3D. Là, je crois que j'ai franchi un cap. Rarement l'exercice de l'autobiographie n'était allé si loin. Céline disait qu'un écrivain doit mettre la viande sur la table. Je peux dire que j'ai mis cela en pratique, à la lettre ! De nos jours, le corps est de moins en moins mystérieux. À cause des progrès de la médecine mais aussi de l'exhibition liée aux réseaux sociaux. L'activité d'écrire est pourtant contraire à l'exhibition. L'écrivain est bossu, recroquevillé sur sa table. Il est pâle car il ne sort pas de chez lui. Quelquefois chauve parce qu'il se gratte la tête pour trouver des idées. Il a souvent le foie gras parce qu'il boit trop. En fait, l'écrivain n'est pas un corps. C'est surtout un cerveau, et, parfois, un cœur. » ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ESTELLE LENARTOWICZ

DATA

Frédéric Beigbeder, c'est...

1,84 m pour 75 kg.

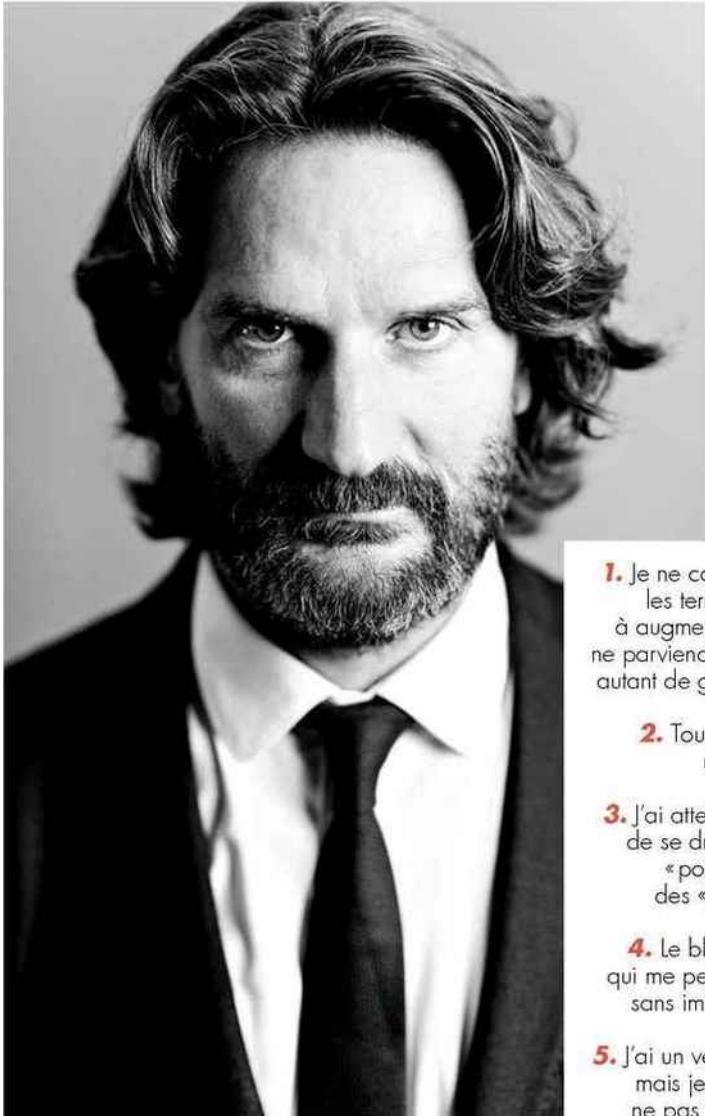
Des otites à répétition causées par les bains de mer à Guéthary.

Du sang lasérérisé dans une clinique autrichienne.

10 romans et 2 films.



GLAMOURISMES



Le dernier BEIGBEDER *en 10 phrases*

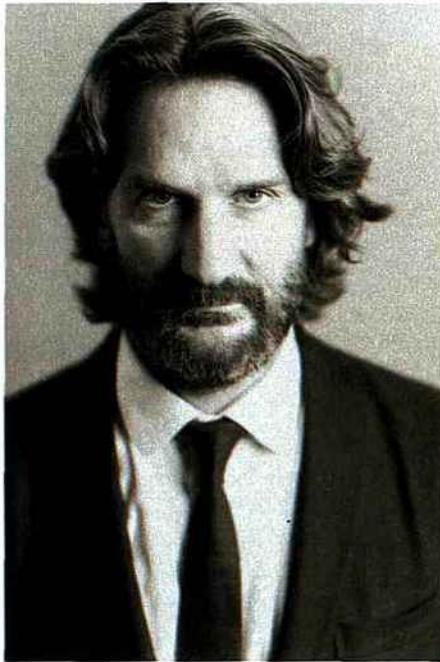
Frédéric Beigbeder ne peut pas renier son passé de publicitaire : son nouveau livre, *Une vie sans fin*, est une succession de formules chocs. Best of. **E.G.**

1. Je ne comprends pas pourquoi les terroristes se fatiguent à augmenter les statistiques : ils ne parviendront jamais à assassiner autant de gens que Dame Nature.
2. Tout mort est avant tout un has been.
3. J'ai atteint l'âge où l'on a peur de se droguer : on sniffe des « pointes » à la place des « poutres » d'antan.
4. Le bleu nuit est la couleur qui me permet de porter le deuil sans imiter Thierry Ardisson.
5. J'ai un vernis de culture générale mais je ne l'étaie pas pour ne pas faire fuir les incultes.
6. Gardez bien à l'esprit cette réalité : vous allez mourir parce que vous vous laissez faire. Vous mourez et pas moi.
7. L'adulte bourré est l'équivalent du bébé, en plus mou.
8. Si ce genre de cure a du succès, c'est que le client est heureux d'en partir.
9. J'étais fier d'être un quinquagénaire volontairement victime de malnutrition.
10. Le réfectoire design sentait la carotte fade, le céleri mou, le navet chiant, et la purée de pois chiches.
Une vie sans fin de F. Beigbeder, Grasset, 360 p., 22 €.



Comment devenir immortel, ou le roman vrai d'une trouille

Frédéric Beigbeder fait le tour du monde des techniques qui nous rapprocheraient de l'immortalité. Un roman d'amour audacieux entre obsessions et espoir. Par Gilles Chenaille



Devant sa fille de 8 ans qui lui demandait si on allait tous mourir, l'auteur a été lâche : « *J'ai répondu non. Puis je me suis dit que j'allais essayer de justifier ce non.* » Frédéric Beigbeder part alors à la chasse à l'information, de l'hôpital européen Georges-Pompidou au centre de recherches de Harvard en passant par une clinique de Genève spécialisée dans les manipulations génétiques et la reprogrammation des cellules, et un centre médical de Jérusalem virtuose de l'ADN. Séquençage de son génome, perfusion au laser en Autriche... il a fait tout ce qu'il pouvait, sauf le transfert du contenu de son cerveau sur disque dur pour réimplantation sur un androïde. Résultat : un voyage intense dans le futur au présent, sur fond de vie personnelle, amour et paternité inclus. « *Ma peur de la mort est ridicule.* » Peut-être, mais comme nous pouvons la partager.

Marie Claire: Que feriez-vous d'une vie sans fin ?

Frédéric Beigbeder: Je sais bien que cette obsession de l'immortalité peut paraître grotesque, mais pensez qu'alors nous n'aurions plus de sécurité sociale à financer et que nous pourrions tous emprunter sur deux cents ans pour acheter de grands appartements.

Plaisanterie mise à part, vous avez la trouille ?

Oui, à 50 ans je me suis dit que j'allais dans le mur. Les excès de la vie nocturne, la course effrénée dans les médias, etc. J'ai démissionné de Canal+ et de la direction du magazine *Lui*, et j'ai fait un pas de côté pour m'installer au Pays basque.

L'envie de durer allait jusqu'à vous faire changer le sang pour prolonger votre séjour sur terre ?

J'étais curieux de ce genre de détox, pratiquée par Vladimir Poutine, Uma Thurman et, dit-on, Keith Richards, des Rolling Stones... Curieux, et nouvellement père, avec l'envie de voir grandir mes filles plus longtemps. Alors, oui, j'ai fait bonifier mon sang en Autriche, par intraveineuses guidées par laser à fibre optique, ce qui fortifie l'organisme.

Cet hyper-néo-Beigbeder est donc né de votre souci de paternité ?

Oui. Sans dévoiler la fin du livre, ce qui aujourd'hui compte le plus pour moi c'est la transmission, plus que les émissions ou même la transmutation. Laquelle est quand même un bel espoir de la biologie.

Pour finir, un petit pari joyeux : quand pensez-vous mourir ?

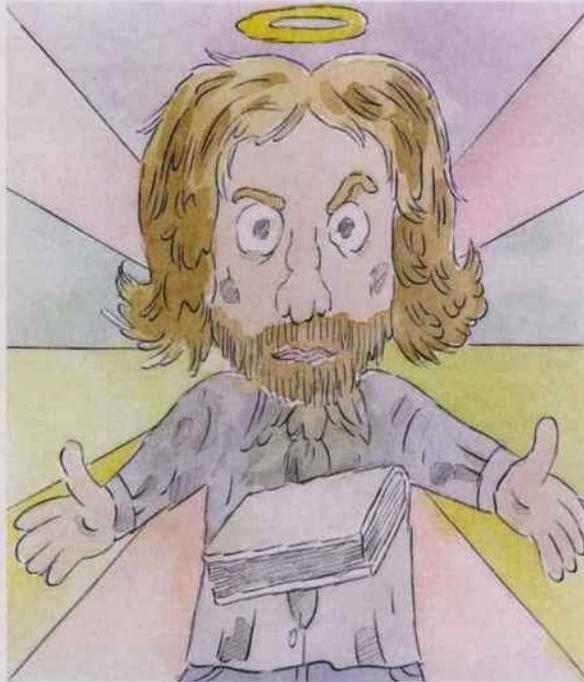
Pour ne pas être trop gourmand et ne m'en tenir qu'aux statistiques actuelles sur l'espérance de vie : le 21 septembre 2043, jour de mes 78 ans.

**Une vie sans fin de Frédéric Beigbeder,
éd. Grasset, 20,90 €.**



HUMEUR

Les sept clés de l'éternité. "L'amour dure trois ans", écrivait Frédéric Beigbeder. Et la vie ? Dans son dernier livre, l'écrivain part en quête d'infini. Ses trouvailles : de délirantes recettes médicales ou high-tech de longévité.

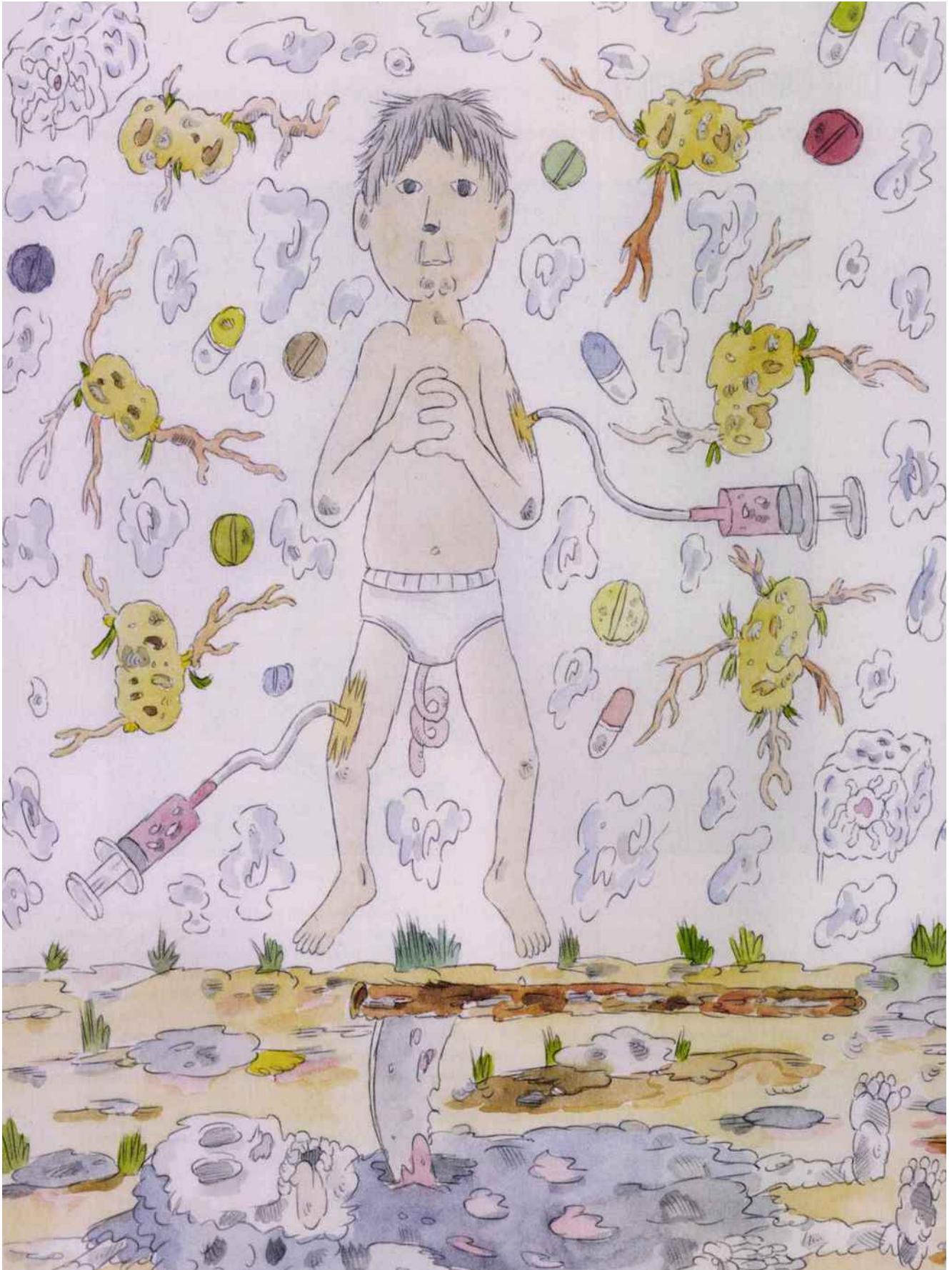


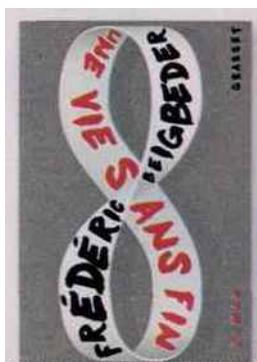
Lorsqu'un jour sa fille de 10 ans lui demande si tout le monde va mourir, Frédéric Beigbeder ne résiste pas à la tentation de lui mentir : "T'inquiète pas chérie, à partir de maintenant plus personne ne meurt." Afin de tenir cette promesse insensée – que ne ferait-on pour éviter les larmes d'une enfant ? – il se lance dans une odyssée délirante à la poursuite de l'éternité. Genève, Jérusalem, New York... C'est Hunter S. Thompson en reportage chez Aldous Huxley. L'écrivain se mue en cobaye et met ses tripes sur la table d'opération. Voici les sept commandements afin de vivre "une vie sans fin".

- 1. Ton ADN tu séquenceras.** On commande son kit à la société 23andMe (200 \$), un simple échantillon de salive et l'affaire est dans le tube, qu'on renvoie pour qu'il soit analysé. Objectif : déterminer le risque de développer plus tard certaines maladies type Alzheimer ou Parkinson.
- 2. Ton sang tu lasériseras.** Une légende veut que Keith Richards aille tous les ans faire renouveler son sang dans une clinique pour VIP en Autriche : le centre Viva Mayr. Pour vérifier par lui-même, Beigbeder y a passé une semaine. La spécialité du coin ? Une perfusion de vitamines avec ajout d'un rayon laser dans l'intraveineuse. "C'est comme injecter du soleil à l'intérieur de ton bras."
- 3. Tes cellules souches tu congèleras.** C'est une sorte de sauvegarde pour l'avenir. On génère des cellules souches à partir d'un prélèvement de peau qu'on congèle ensuite dans l'azote liquide. Interdit en France. En attendant, on peut toujours garder le cordon ombilical de son bébé.
- 4. De patates "new age" tu te nourriras.** Des pommes de terre sans glucose, du blé augmenté en fibres, du soja à haute teneur en acide oléique : le premier dîner "génétiquement modifié" a eu lieu fin 2016 à New York sous la houlette d'Alain Ducasse, associé à la firme de biotechnologie Cellecctis. Ce n'est peut-être pas *La Grande Bouffe* mais on vit certainement plus longtemps.
- 5. De ne pas oublier la pilule de jeunesse tu tâcheras.** En 2013, David Sinclair, chercheur à Harvard, a découvert la pierre philosophale qui donne la jeunesse éternelle : le NAD. En l'injectant dans le noyau des cellules, on en inverse le vieillissement. Commercialisé sous forme de pilules (Elysium Basis, 60 dollars la boîte), le produit n'est pas encore le Graal annoncé : il faudrait avaler une gélule toutes les quinze minutes sans jamais dormir pour observer un réel effet.
- 6. Ton génome tu éditeras.** Une des causes du vieillissement est le raccourcissement de nos télomères, des segments d'ADN à l'extrémité de nos chromosomes. Qu'à cela ne tienne ! Elizabeth Parrish, PDG de la start-up BioViva, est allée en Colombie se les faire rallonger, devenant la première femme "upgradée" au monde. Elle assure avoir rajeuni de vingt ans ; de l'extérieur en tout cas ça ne se voit pas.
- 7. Un porc tu deviendras.** Tous les immortels ont un secret : Dorian Gray avait un tableau qui vieillissait à sa place ; Dracula se repaissait du sang de ses victimes ; l'homme du ZZ^e siècle, lui, aura un cœur de porc qui palpitait sous sa peau. Les organes de cet animal, une fois leur génome modifié, s'adaptent à merveille à l'être humain. D'où la fameuse expression : "Tout est bon dans le cochon".

Une vie sans fin, de Frédéric Beigbeder, éditions Grasset, en librairie.

Par Thibault de Montaigu
Illustrations Frédéric Fleury





UNE VIE SANS FIN

♥♥♥ Parce qu'une petite poupée lui dit, les larmes aux yeux : « Papa, je ne veux pas que tu meures », son père, journaliste quinquagénaire et animateur télé déjanté, s'entend lui déclarer : « A partir de nous – la mort –, c'est fini. » Reste à tenir la promesse... Et conquérir l'éternité. Dans ce roman de « science-non fiction », Frédéric Beigbeder mêle la fantaisie la plus pure à l'enquête scientifique la plus honorable. On rit beaucoup et on frissonne (d'effroi) sur l'avenir de l'homo sapiens. Diaboliquement drôle. I. B.

Par Frédéric Beigbeder, éd. Grasset, 300 p., 20 €.



Littérature

Frédéric Beigbeder : "C'est dur de devenir ringard"

Dans *Une vie sans fin*, son dernier livre, l'écrivain raconte sa quête d'une jeunesse éternelle. Transfusions, injections, il a testé toutes les cures de jouvence possibles. Entretien avec un vampire (ou presque).

Par Élisabeth Philippe
Photographie
Vincent Ferrané



POUR DEVENIR IMMORTEL, un écrivain peut toujours tenter sa chance à l'Académie française. Mais même sous la Coupole, on meurt (RIP Jean d'O). Or Beigbeder, du moins le narrateur d'*Une vie sans fin* qui lui ressemble beaucoup, ne veut pas crever ! Romancier-cobaye, il a testé différentes

méthodes censées freiner le vieillissement et interrogé – pour de vrai – des chercheurs en pointe sur la génétique et les cellules-souches qui pourraient un jour réaliser le rêve des milliardaires transhumanistes. Une utopie dont Frédéric Beigbeder montre la face sombre, sans jamais se départir de son swag et de son humour.

**VOTRE ROMAN TOURNE AUTOUR DU FANTASME D'IMMORTALITÉ, DU RÊVE DE VIVRE ÉTERNELLEMENT JEUNE AVEC DES ABDOS SCULPTÉS. UN EFFET DE LA CRISE DE LA CINQUANTAINE ?**

Je suis en *mid-life crisis* depuis des années ! 99 francs racontait déjà l'histoire d'un type qui veut changer de vie. À l'origine d'*Une vie sans fin*, il y a ma fille qui m'a demandé un jour si tout le monde mourait. Je lui ai répondu : « Bien sûr, chérie, mais maintenant, c'est fini, toi tu ne mourras pas. On va s'en occuper. » C'est le point de départ de cette enquête étrange au pays des médecins, généticiens et biologistes qui entendent vaincre la mort. J'ai voulu les prendre au mot et les questionner.

VOUS AVEZ RENCONTRÉ DE NOMBREUX CHERCHEURS, DES PONTES D'HARVARD... VOUS AVEZ VRAIMENT BOSSÉ !

Oui, c'est gentil. C'est le cas depuis plusieurs livres et j'en ai un peu marre ! Là, c'est trois ans de boulot tout de même.

POURQUOI AVOIR CHOISI LA FORME ROMANESQUE PLUTÔT QUE L'ESSAI ?

Je trouvais que ça convenait à ce projet. J'aime parler de « science-non fiction » au sujet de ce livre. Toutes les interviews avec les chercheurs sont véridiques. Il y a aussi une part d'autobiographie, comme dans *Lunar Park* de Bret Easton Ellis, un roman que j'ai adoré. Je voulais donner des repères réalistes au lecteur avant de l'entraîner dans un voyage plus délirant.

VOUS AVEZ DONNÉ DE VOTRE PERSONNE ET TESTÉ DIFFÉRENTES TECHNIQUES RAJEUNISSANTES : UNE CURE EN AUTRICHE, DES PIQÛRES LASER... QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS IMPRESSIONNÉ ?

Le sang de jeune. Cette expérience, appelée parabiose hétérochronique ou « *heterochronic parabiosis* » – ça vous épate, hein ? –, a donné des résultats très probants sur les souris. On prend une vieille souris et on mélange son sang à celui d'une plus jeune. Après quelques heures de ce traitement, la souris plus âgée est complètement régénérée. Elle se remet à nager comme si elle avait six mois alors qu'elle était sub-claquante ! À Monterey en Californie, l'Institut Ambrosia propose des transfusions de sang jeune pour 8 000 dollars. Je m'y étais inscrit, mais je me suis dégonflé. Des méde-

cins français m'ont dit que je risquais de choper beaucoup de trucs...

AU TERME DE VOTRE ENQUÊTE, QUE VOUS INSPIRE LE TRANSHUMANISME ?

Si on me dit que l'on va supprimer la mort, je n'y serais pas forcément hostile. C'est une idée séduisante... Mais quand on rentre dans les détails, c'est inquiétant. Cette utopie de l'homme augmenté, du surhomme, est complètement nazie. Comme si le terme transhumaniste venait cacher le mot « *übermensch* » de Nietzsche et d'Hitler.

ON CONNAÎT VOTRE AVERSION POUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, LE LIVRE NUMÉRIQUE. VOS RECHERCHES POUR CE LIVRE N'ONT PAS DÛ ARRANGER VOTRE TECHNOPHOBIE.

Je suis allergique aux réseaux sociaux et au livre électronique parce que je crois qu'il s'agit d'une première étape, que j'appelle le « selfisme » : tout à coup, tout le monde a eu un téléphone sur soi, s'est pris en photo et a envoyé ses clichés à la terre entière, mais on n'a pas pris le temps d'y réfléchir. Il me semble que l'étape suivante, c'est la transformation de l'homme en machine, le téléchargement de son cerveau sur un disque dur, la connexion de son cerveau au wifi. J'aime bien l'idée de l'immortalité, mais si le prix à payer, c'est devenir Siri, je ne suis pas certain que ça me passionne. J'aime la bonne bouffe, faire la fête... Je n'ai pas l'impression que Siri s'éclate tant que ça !

EST-CE QUE CE N'EST PAS PLUS DUR DE VIEILLIR QUAND ON A INCARNÉ UNE CERTAINE BRANCHITUDE ?

Oui, c'est difficile de passer de branché à ringard. Il faut l'accepter. J'écris dans mon livre que tout mort est avant tout un has been. Courir après la mode, c'est fatigant. J'ai quitté Paris parce que je ne pouvais plus suivre. Bon, je descends à l'hôtel Hoxton quand je reviens, arrêtez de m'insulter !

QUAND ON VOUS VOIT FAIRE LA FÊTE AU PRIX DE FLORE, ON SE DIT QUE VOUS NE FAITES PAS VOTRE ÂGE. C'EST QUOI VOTRE SECRET DE JOUVENCE ?

Je ne me sens pas jeune du tout. Quand je sors et que je bois de la tequila, je le paie pendant cinq jours, j'ai la barbe qui blanchit... Mais en tant que lecteur de *GQ*, je veux rester présentable !

UNE VIE SANS FIN, DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER (GRASSET), 360 PAGES, 22 €

**FOREVER YOUNG**

Quatre méthodes anti-âge éprouvées par la littérature.

**L'ASTUCE DORIAN GRAY**

Rester un BG pour l'éternité comme le célèbre héros d'Oscar Wilde ? À défaut d'un portrait de vous peint par Gerhard Richter, laissez votre meilleur selfie vieillir à votre place pour que vos nuits arrosées au Montana ne laissent aucune marque sur votre peau de poupon.

LA LIMITE : si vous souhaitez vous lancer en politique, vous serez contraint de vous griser les cheveux pour espérer être pris au sérieux, comme Laurent Wauquiez.

**LE PROTOCOLE DU DR FAUST**

On croise moins rarement Méphistophélès au coin de la rue que du temps de Goethe. Mais des substituts efficaces de pacte avec le Diable existent : un contrat avec Harvey Weinstein, un duo avec Maître Gims...

LA LIMITE : bad buzz et mauvaise e-réputation assurés.

**LE SYNDROME PETER PAN**

Tel le personnage créé par J.M. Barrie, vous refusez de grandir. Traîner en hoodie en mangeant des Knacki balls devant Netflix peut contribuer à ralentir le vieillissement (du moins la maturité).

LA LIMITE : l'excès de zèle à la Michael Jackson.

**LA CURE IRON MAN**

Le super-héros est l'idole des transhumanistes, à commencer par Mark Zuckerberg qui a même eu l'idée d'un robot baptisé Jarvis, comme l'intelligence artificielle créée par Tony Stark. Première étape : rouvrir ses manuels de physique-chimie pour concocter son propre sérum protecteur.

LA LIMITE : réservé aux personnes avec un QI > 120.

MiDi

MA RÉGION, MES ENVIES

FRÉDÉRIC BEIGBEDER SE CONFIE

« C'est l'histoire
d'un type qui ne
veut pas mourir »

+ High-tech,
Mode,
Jardin,
Jeux...

Dossier : ski, les stations prêtes pour les vacances

p. 6

Reportage
Les nouveaux
explorateurs, p.12

Saveurs
La belle histoire
des frères Pourcel, p.30

Midi Libre | L'INDÉPENDANT

Retrouvez votre
HOROSCOPE
en page 34



ELLE

mag



BEIGBEDER

LA FÊTE EST FINIE

« Le bonheur c'est quand le malheur s'éloigne et que tout d'un coup on se met à grossir en mangeant des bonnes choses. »





RENCONTRE

Le bonheur selon BEIGBEDER

*Pour en parler, rencontre dans une
chambre d'hôtel en mode psy.*

PHOTOS ALEXANDRE BIBAUT TEXTE NICKY DEPASSE



Une vie sans fin pour lui et les siens. C'est ce que souhaite le héros du nouveau roman de Frédéric Beigbeder. Un héros qui lui ressemble en tous points : quinquagénaire, ancien fêtard reconverti en jeune père de famille bobo-bio. Le jour où sa petite fille lui parle de sa mort, il craque et lui promet que, désormais, plus personne ne mourra dans la famille. Sous couvert d'un reportage, il part à la rencontre des scientifiques à la pointe de la recherche sur le prolongement de la vie.

ON A L'IMPRESSION QU'APRÈS DES ANNÉES DE FÊTES ET DE FOLIES, VOUS L'AVEZ TROUVÉ, LE BONHEUR. ÊTES-VOUS HEUREUX ?

« C'est très difficile de répondre à cette question, qui est la plus compliquée du monde, mais je dirais que je le suis. Pour moi, le bonheur, c'est le silence du malheur. C'est quand le malheur se tait, s'éloigne et que tout d'un coup on se met à grossir en mangeant des bonnes choses... »

JUSTEMENT, DANS CE LIVRE, VOUS DRESSEZ LA LISTE DE MOMENTS DE BONHEUR. ON EN RETIRE QUELQUES-UNS ET VOUS LES COMMENTEZ ?

« **PERFECT DAY** » DE LOU REED.

« Une belle chanson écrite par un type qui était assez antipathique. Mais là, il décrit une journée idéale où tout est bien, tout est beau. C'est un truc de toxicomane que d'éterniser des moments de calme et de sérénité. »

ARRÊTEZ, ON VA DIRE QUE VOUS ÊTES PESSIMISTE.

« Je suis pessimiste comme tous les grands romantiques qui veulent saisir le merveilleux quand ils le croisent, parce qu'ils savent que tout est provisoire. »

L'ARRIÈRE SALLE DU CAFÉ DE LA PALETTE, RUE DE SEINE.

« C'est un endroit où je vais souvent parce qu'on peut y manger du saucisson, boire du vin, bref, faire des choses mauvaises pour la santé. Les murs bruns foncés sont patinés, probablement par tous ces gens intelligents qui ont perdu beaucoup de temps dans cet endroit. Je m'y sens bien. »

LES SEINS PIERCÉS DE LARA STONE. ELLE AURAIT DIT LORS DE SON MARIAGE, À LONDRES: « JE CONNAIS TOUTES LES CHAMBRES DE CET HÔTEL. »

« Quand on m'a rapporté cette anecdote, je suis tombé amoureux d'elle instantanément. Il faut une sacrée dose d'humour et d'esprit pour déclarer ça devant tous les invités. J'adore les femmes intelligentes. Baudelaire disait qu'il faut être pédéraste pour aimer les femmes intelligentes. Eh bien alors, je suis la plus grande tarlouze de Paris. »



TOUS LES FILMS DE WOODY ALLEN SAUF « LE SORTILÈGE DU SCORPION DE JADE ».

« J'ai bien sûr écrit ça avant que Dylan Farrow réitère ses accusations d'agression sexuelle, alors qu'elle était âgée de 7 ans. Cela peut donc paraître anachronique et je ne voudrais pas choquer qui que ce soit, mais j'ai toujours pensé qu'il fallait dissocier l'œuvre de l'homme. Et les films de Woody Allen sont les plus beaux de l'histoire du cinéma. »

LES LITS AU PREMIER ÉTAGE DE LA LIBRAIRIE SHAKESPEARE AND COMPANY, À PARIS.

« C'est le papa de Sylvia Whitman qui avait eu cette idée de placer des lits à l'étage pour des jeunes écrivains. Ils peuvent toujours y aller aujourd'hui, d'ailleurs, à condition d'aider un peu à la caisse ou dans les rayons. C'est presque une utopie communiste. Les Américains sont d'ailleurs plus communistes que les Russes, regardez Bernie Sanders. »

FAIRE L'AMOUR ET SE RENDORMIR EN ENTENDANT LA PERSONNE QU'ON AIME PRENDRE SA DOUCHE.

« Pendant toutes les années où j'ai écrit ce livre, j'ai vraiment épinglé les moments où j'étais heureux. Ce moment où après l'amour, on est bien, on somnole, il y a un rayon de soleil qui passe à travers les rideaux et où on entend celle qu'on aime se laver dans la pièce d'à côté. On se dit : " Là, je suis content d'être en vie. " J'aime aussi me sentir à l'abri dans une chambre bien chauffée en entendant le bruit de la pluie qui tombe à l'extérieur. Je vais d'ailleurs souvent ouvrir la fenêtre pour mieux l'entendre et me dire que j'ai de la chance d'être à l'intérieur. »

LE RONRONNEMENT D'UN CHAT PRÈS D'UN FEU QUI CRÉPITE.

VOUS AVEZ UN CHAT? COMMENT S'APPELLE-T-IL?

« Kokoschka. Le chat sert d'antidépresseur. Vous avez remarqué que j'ai ajouté, juste après, que " le bonheur, c'est aussi le ronronnement d'un feu près d'un chat qui crépite ". Mais c'est plus rare. »

LES FÊTES QUI SE TERMINENT À 5 HEURES DU MATIN DANS LA CUISINE.

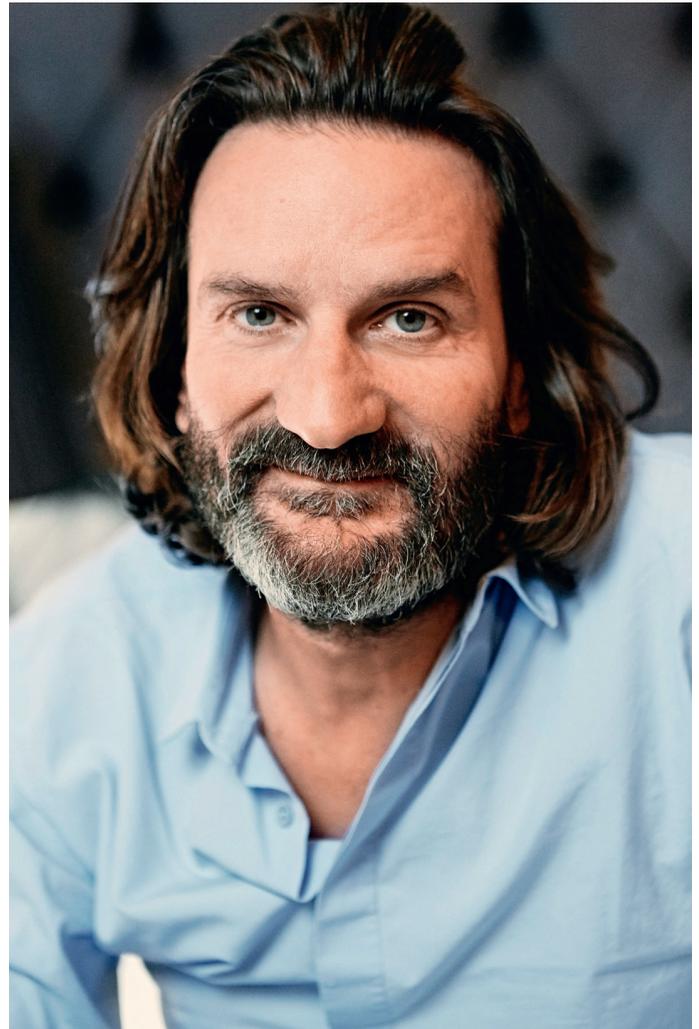
« C'est le moment où on se retrouve dans la cuisine à vider les placards, manger des biscuits mous et se cuire des pâtes parce que tout à coup, on a faim. J'aime bien aussi quand ça se termine dans la salle de bains. »

LE GALAK DE NESTLÉ. C'EST PARCE QU'IL CRÉPITE?

« Non, je trouve qu'il faut savoir rendre hommage à des produits industriels qui sont déconseillés pour la santé parce qu'ils sont archi-sucrés. Oui, il m'arrive de me lever au milieu de la nuit pour dévorer du Galak ou des Frosties, et je dois l'avouer par honnêteté. »



« Une vie sans fin »
(Ed. Grasset).



ÉTEINDRE SON PORTABLE.

« Éteindre son portable et aussi quitter les réseaux sociaux. C'est ce que j'ai fait le 4 novembre dernier. Tous les jours, je me réjouis d'avoir pris cette décision. Les réseaux sociaux me poussaient dans mes pires travers : narcissisme, paranoïa, égocentrisme. On croit qu'on a un truc intéressant à dire sur l'actualité, on met 20 posts par jour. Mais quelle horreur. Je fais un post tous les quatre ans, ça s'appelle un roman. »

LE GRATIN DE TAGLIONI AU JAMBON CHEZ HARRY CAPRIONI SUR LA 5^e AVENUE...

« Un plat qu'on vous sert brûlant dans une assiette en métal avec des pâtes recouvertes de sauce et de fromage grillé. C'est extraordinaire. J'aime aussi ce restaurant près de Central Park parce que les serveurs portent des vestes blanches chics et classiques. La clientèle est constituée de vieilles dames un peu cosmopolites, un genre de Jet Set un peu fatiguée de New York. »

LA NUIT, QUAND IL FAIT CHAUD, SOUS UN CIEL ÉTOILÉ, DANS UN HAMAC, ET NE PLUS PENSER À RIEN.

« Oui, mais je n'y arrive pas. Cela dit, allongé comme je le suis maintenant, sur le lit d'une suite de l'hôtel Manos, c'est pas mal non plus. »

EN CONCLUSION, LE BONHEUR EN TROIS LETTRES, DEUX MOTS, UNE PHRASE.

« Trois lettres : les initiales de mes enfants. Deux mots : connais-toi. Une phrase : est-ce qu'il reste des truffes dans le frigidaire ? »

WEB

Ernest Magazine : <https://www.ernestmag.fr/2018/01/24/beigbeder-vive-mort/?code=32782bab1483b9a37f1b865e66ba4437>

RollingStone :

<https://www.rollingstone.fr/interview/>



DISCUTE

Beigbeder : « Vive la mort » !

DAVID MEDIONI - 24 JANVIER 2018 - 1 COMMENTAIRE





Dans son dernier roman, "Une vie sans fin", Beigbeder part à l'assaut de l'immortalité. L'occasion de rappeler qu'une vie sans fin est une vie sans but ! Vivifiant !



Pour lire cet article, vous devez être abonné. **Connectez-vous** ou alors **abonnez-vous** grâce à notre offre liberté - sans engagement de durée - le premier mois vous est offert !

ERNEST

Fan de littérature, votre librairie est votre seconde maison, découvrez un véritable guide d'achat pour vos livres ainsi que notre box de livres ! Pour parcourir de nouveaux horizons littéraires, pour sortir des critiques convenues, découvrez le magazine Ernest. Chez Ernest Mag, toutes les littératures sont à l'honneur.

Petits ou grands auteurs, romans, polars, livres enfants, science fiction, young adults... retrouvez l'avis de la rédaction, des libraires et des lecteurs sur notre site.

Envie de nous écrire ? Contactez-nous.

TWITTER



Et si on arrêtait de tourner en rond ? -
<https://t.co/4rqEIlVunZ>
<https://t.co/jjCN38ReGJ>



Toile tendue et enivrante -
<https://t.co/NRwATDbqhF>
<https://t.co/AyrxEsObHZ>

Rolling Stone

MUSIQUE ▾ CULTURE ▾ URBAN ▾ CHRONIQUES ▾ TOPS ▾ TV ▾ PLAYLIST

🏠 Accueil / Interviews / Culture / INTERVIEW – La culture rock de Frédéric Beigbeider



©Sabrina Lambletin

INTERVIEW – La culture rock de Frédéric Beigbeider

👤 Auteur : Samuel Regnard 📁 Dans Culture, Interviews 🕒 20/04/2018 09:30 💬 0 👁 2,569 Vues

Chaque mois dans Rolling Stone, une personnalité du monde du spectacle, du sport ou de la politique mélodies lumineuses de Michel Polnareff et Elton John. Curieux et éclectique, il fréquente tour à tour le punk, la cold-wave, le ska et le reggae, tout en s'attardant sur le moteur à réaction des Stooges.

Considéré depuis déjà plusieurs années, comme une valeur sûre du roman français, Frédéric Beigbeider a définitivement tourné la page de sa vie de noctambule parisien depuis l'été 2017. A 52 ans, il s'est installé à la campagne dans le village de Guéthary au cœur du Pays Basque avec femme et enfants. Dans son nouveau roman, *Une Vie Sans Fin*, qui vient de paraître chez Grasset, Beigbeider se rêve d'être immortel.

C'est en 1990 qu'il sort son premier jet littéraire, *Mémoire d'une Jeune Homme Dérangé*. Il a 25 ans. Débutant, il ne vit pas encore de sa plume. Malgré le succès populaire de son pamphlet amoureux *L'Amour Dure Trois Ans* sorti en 1997, il est pubard pour l'agence Young & Rubicam. Il en sera viré en 2000, suite à la parution de son troisième ouvrage, *99 Francs*, ou avec son sens critique aiguisé, il balance sur les dérives de la publicité. En 2007, il est animateur sur Canal +, il y présente le rendez-vous cinéophile de la chaîne Le Cercle. Entouré d'un plateau de critiques, il passe à la moulinette les sorties de la semaine. Entre-temps, il tourne son premier long métrage, *L'Amour Dure Trois Ans*, avec Gaspard Proust et Louise Bourgoïn. En 2014, à travers sa passion pour l'écrivain américain J.D. Salinger, il publie *Oona et Salinger* ou le récit romancé de la relation amoureuse entre l'auteur de *L'Attrape-Cœurs* et celle qui fut l'épouse de Charlie Chaplin. Dix-huit mois plus tard, il réalise son deuxième long métrage *L'Idéal*, tiré de son roman « Houellebecquien », *Au Secours Pardon*.

15 Janvier 2018. Frédéric Beigbeider est descendu à l'Hotel Grand Amour à Paris pour quelques jours. Frais comme un garçon, la barbe taillée, le regard vif, il nous accueille de bon matin, avec quelques albums vinyles en édition originale qu'il porte sous le bras. Installé dans une suite confortable à la fois cosy et tendance avec bibliothèque en bois brut rempli de livres de poche et salle de douche format vestiaire, l'écrivain, monté sur ressort ce jour, est un bon client. Débordant de souvenirs, il déroule en fin mélomane le film de sa Culture Rock qui ne semble jamais avoir pris une ride...

Au sein de la famille Beigbeider, vous avez grandi avec quel genre de musique ?

Quand j'étais petit, j'écoutais principalement les 45 tours de ma mère qui avait bon gout, on peut le dire ! Dans sa collection y figurait l'âge d'or des 60's avec Petula Clark, les Beatles, les Stones et une série de slows monstrueux comme Percy Sledge avec son « *When A Man Loves A Woman* ». Je me souviens aussi du mange disques, squatté par le hit de Mungo Jerry « *In The Summertime* » qui tournait en boucle. Les chansons de Polnareff et Gainsbourg qui tenaient également une place importante dans la playlist de ma mère. J'ai grandi avec cette qualité musicale tout autour de moi ou le 45 tours animait les débuts de soirée à la maison.



Quand et comment vous êtes-vous construit votre propre culture rock ?

Au sein du Lycée Montaigne, quand j'étais adolescent, il y a eu deux révolutions : le punk et la cold wave. Avant le tsunami punk, j'écoutais tranquillement dans ma chambre Supertramp comme tout le monde. Quand est arrivé la vague punk, on portait tous des badges, épinglés sur le rebord du blouson. J'ai été vachement curieux de tout ça, je voulais être à la pointe de ce mouvement qui débarquait en masse d'Angleterre. Dans ma classe, tout le monde écoutait les teigneux de Stiff Little Fingers mais c'était surtout The Clash et les Sex Pistols. Question popularité, il faut reconnaître que les anglais dominaient les débats haut la main. A cette époque, on avait un point de rendez-vous qui était la boutique de disques New Rose. Comme elle était située à côté du lycée, j'y trainais tous les jours. Je naviguais entre les bacs à vinyles à la recherche de la nouveauté. A l'intérieur du magasin, il y avait un emplacement dédié aux 45 tours et à la new wave dont j'étais un passionné.

Qu'est-ce que vous écoutiez justement dans la scène new wave du début des 80's ?

A 17 ans, je trouvais déjà que la musique de Joy Division était un peu trop sinistre à mon goût. Du coup, je suivais principalement des groupes anglais un peu dandy, un peu jeunes gens modernes comme Depeche Mode, Human League, Orchestral Manoeuvre In The Dark ou Ultravox. Tous ces groupes à l'estampille synthé-pop avaient un très bon son sur disque. Par contre en concert, la plupart étaient nuls, notamment Ultravox. Une vraie purge !!!

Et en matière de cold wave ?

Je privilégiais tout ce qui sortait sur le label anglais 4AD avec en tête de gondole Cocteau Twins, Dead Can Dance et This Mortal Coil. J'aimais bien cette musique d'ambiance avec ses voix féminines éthérées et ces nappes de synthé. Toutes les pochettes qui sortaient sur 4AD étaient signées par Vaughan Olivier, un pur génie de l'artwork. Comme j'étais toujours en quête de connaître des choses que mes copains ne connaissaient pas, je me suis mis à écouter des trucs plus pointus comme Cabaret Voltaire, Throbbing Gristle ou Fad Gadget. J'achetais même leurs 45 tours chez New Rose. À un moment, je me suis un peu perdu dans le rock indu de Einstürzende Neubaten. Aujourd'hui, je dois avouer que je serais totalement incapable d'écouter la moindre note de ce groupe. *(Rires.)*

